

# BIBLIOGRAPHIE CATHOLIQUE

REVUE CRITIQUE

des Ouvrages de Religion, de Philosophie, d'Histoire, de Littérature, d'Éducation, etc.,

*destinée*

AUX ECCLÉSIASTIQUES, AUX PÈRES ET AUX MÈRES DE FAMILLE,  
AUX CHEFS D'INSTITUTION ET DE PENSION DES DEUX SEXES,  
AUX BIBLIOTHÈQUES PAROISSIALES, AUX CABINETS DE LECTURE CHRÉTIENS,  
ET A TOUTES LES PERSONNES QUI VEULENT CONNAITRE LES BONS LIVRES  
ET S'OCCUPER DE LEUR PROPAGATION.

---

TOME XLIX

---

JANVIER A JUIN 1874

PARIS

AU BUREAU DE LA BIBLIOGRAPHIE CATHOLIQUE

RUE DE SÈVRES, 34.

—  
1874





## *Bibliothèque Saint Libère*

<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2010.

Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.



---

PARIS.—IMP. DE VICTOR GOUPY, RUE GARANCIÈRE, 5.

---



QUE. — 1 volume in-18 de 448 pages (1872), chez Balon-Vincent, à Namur ;  
— prix : 4 fr. 50 c.

Cet opuscule, écrit pour la Belgique, peut être aussi très-opportun en France. L'auteur insiste d'abord sur l'obligation où sont tous les curés de visiter les écoles de leur paroisse. En Belgique, cette obligation est strictement imposée par la plupart des évêques. En France, on va d'ordinaire moins loin. Mais, comme le gouvernement, chez nous aussi bien que chez nos voisins, reconnaît au clergé le droit d'inspection, ce qui est ordonné là peut très-bien être recommandé ici. Car il y a un réel avantage à ce que le prêtre paraisse souvent au milieu des enfants. Il se familiarise ainsi avec leur caractère, il se les attache, les encourage, veille à leur instruction religieuse et se met plus facilement en relation avec leurs parents. Et cette mission est d'autant plus importante aujourd'hui que la révolution et l'impiété ont trouvé dans beaucoup d'instituteurs et d'institutrices de très-dociles instruments. L'université est, parmi les plaies qui rongent notre pays, une des plus profondes et des plus dangereuses. Mais, Dieu merci, elle n'est pas incurable. — Dans la seconde moitié de l'ouvrage, on enseigne à tous ceux qui font apprendre le catéchisme, prêtres et laïques, la manière de disposer les enfants à cette étude, d'y fixer leur attention, d'y exercer leur mémoire, d'en mettre à leur portée toutes les difficultés. Cela s'improvise rarement. Il faut savoir interroger, accueillir les réponses, donner les explications. C'est une science. Or, cette science a, comme toutes les autres, une partie théorique qu'il est bon de posséder avant d'en arriver à la pratique. Les conseils, les exercices et les exemples que l'on trouve ici peuvent donc servir beaucoup. — Vient ensuite l'histoire sainte : son utilité, le moyen de la faire concourir à l'étude de la religion, la meilleure méthode pour la rendre intéressante et facile à retenir, toujours avec des exercices et des exemples à l'appui. — Ce travail, si modeste qu'il paraisse, est le fruit d'une grande expérience. Il indique aussi un grand amour des âmes : puisse-t-il le communiquer à nos pédagogues !

7. **ECHOS de Lourdes, notes d'un pèlerin**, par M. Félix JULIEN. — In-12 de 56 pages (1873), chez H. Plon ; — prix : 50 cent.

Le spectacle offert par les catholiques accourant par centaines de mille aux sanctuaires de la miséricorde, dans ces années de douleurs, d'angoisses et d'expiation nationales, porte avec lui un précieux et

consolant enseignement, qui ne sera pas perdu pour les âmes attentives aux desseins de Dieu sur les peuples. Il est donc bien vrai que la foi ne meurt pas, malgré la guerre insensée qui de toutes parts la poursuit et la menace, et que notre pays, en particulier, saisit avec enthousiasme les occasions solennelles qui lui sont offertes de s'affirmer chrétien ! La Providence n'abandonne pas ceux qui se jettent ainsi dans ses bras en criant : Pitié ! et pour la résurrection de la patrie ces armées généreuses, tout à coup sorties des entrailles et du cœur de la France, valent autant, sans doute, que les régiments armés de canons et de la puissante artillerie à laquelle aboutit enfin cette fameuse civilisation humanitaire qu'on se plaisait à nous vanter comme le dernier mot, le dernier effort des religions. — Officier distingué de notre marine, connu déjà par d'excellents travaux, M. Félix Julien a été frappé, comme tant d'autres, de ces démonstrations grandioses. Lui aussi est parti de Toulon avec les pèlerins du diocèse de Fréjus ; à la sainte grotte, il s'est rencontré avec les députations pieuses des autres contrées, Bretagne, Normandie, Berry, Provence, Languedoc, Auvergne, Touraine, et il vient nous dire les impressions profondes qu'il en a ressenties, la joie dont son cœur a été inondé, les espérances qu'il en conçoit. Ce n'est point l'histoire de Lourdes qu'il refait : il la suppose connue du lecteur : c'est un acte de foi dans un tableau plein de vie. « Le tableau que nous avons  
« sous les yeux était unique au monde. Où rencontrer, en effet, le  
« spectacle de tant de souffrances et de tant de foi, de tant de rési-  
« gnation et de tant d'espérance ? Et devant ces misères profondes et  
« cette foi ardente, on se demande à quel moment l'ange du Sei-  
« gneur descend dans la piscine, comme à Bethesda ou à Siloé,  
« pour agiter les eaux et guérir le premier infirme qu'on y plonge.  
« Ce moment, nul ne le sait ; mais tout le monde y croit. Tout le  
« monde se sent ici au pays des miracles. A la lettre, ils courent  
« les chemins (p. 48). » — Brochure intéressante et bien écrite, dont nous recommandons la lecture.

8. **ESPRIT** du P. Faber, *extraits de ses œuvres classés méthodiquement et présentant un exposé de sa doctrine, suivis de tables et précédés d'une introduction*, par M. Léon GAUTIER. — 1 volume in-42 de XXXII-486 pages (1873), chez Bray et Retaux ; — prix : 3 fr. 50 c.

Dans une bonne et large introduction, l'auteur de ce recueil nous rappelle ce que fut le P. Faber, et nous fait connaître le but qu'il s'est



lui-même proposé en le rédigeant. Ce but ne pouvait être atteint dans la plénitude de l'énoncé, qui ne vise à rien de moins qu'à un *cours complet de théologie à l'usage des prêtres et des fidèles* (p. xxix). Le livre n'est point cela, malgré plusieurs chapitres où l'enseignement dogmatique offre les pages les plus élevées et les plus solides : c'est plutôt un ouvrage propre aux méditations du matin et à la lecture spirituelle du soir, et à ce titre il mérite d'être recommandé comme l'un des meilleurs, l'abondance de la doctrine, la sublimité des contemplations, la tendresse de la piété, la suavité de la prière, s'y rencontrant dans une rare mesure. Le P. Faber a vécu en saint, c'est comme un saint qu'il parle, et c'est en même temps comme un maître consommé de la vie intérieure et mystique. Ses nombreux écrits, dont les traductions ont déjà fait et font chaque jour les délices des fidèles de France, ont fourni à M. Léon Gautier des matériaux suffisants pour remplir un cadre vaste et bien conçu, embrassant à peu près toute la religion. — Au livre 1<sup>er</sup>, nous avons sur Dieu quatorze extraits qui nous le montrent dans son essence divine, dans ses perfections, dans les œuvres sorties de ses mains adorables, dans sa présence universelle, mais surtout dans sa paternité et son amour. Le P. Faber est le docteur de l'amour ; nul n'a mieux compris, n'a plus aimé, n'a plus souvent prêché la divine miséricorde, et c'est pourquoi il trouve si facilement le chemin du cœur. — Le second livre descend à l'action extérieure de la création, dont le chef-d'œuvre, l'homme, occupera un livre à part. C'est aussi un poète que le P. Faber, et il jette à pleines mains les plus séduisantes couleurs sur ses tableaux de la nature et de la grandeur réservée à celui que le Créateur voulut faire à sa ressemblance et à son image. « Notre P. Faber, « écrivait naïvement un témoin de sa vie laborieuse, travaille moins « comme un homme que comme une machine à vapeur... : il fait « des vers par kilomètres sur notre saint fondateur, saint Philippe de « Néri (p. xxv). » Cette citation donne, assez mal à propos selon nous, une occasion nouvelle à M. Léon Gautier d'accuser sa propre antipathie contre le xvii<sup>e</sup> siècle : « Le P. Faber, écrit-il, est de ceux qui, « dans notre temps, ont démontré par leurs écrits ces deux proposi- « tions que le xvii<sup>e</sup> siècle n'eût pas admises : *Rien n'est plus poé- « tique que la théologie, et la poésie est naturellement théologique.* « Les livres du P. Faber sont l'antithèse des idées littéraires du « xvii<sup>e</sup> siècle (p. xxviii). » Ce ne serait vraiment pas leur assurer un grand honneur, et il est permis de penser qu'ici M. Gautier déna-

ture légèrement les choses. Heureux serions-nous de valoir nos pères du grand siècle, en connaissances théologiques comme en littérature, dans les trésors du fond comme dans le mérite de la forme ! Et quant à la théologie, si elle ouvre à la poésie d'incomparables horizons, si elle l'élève à de divines hauteurs, elle ne saurait cependant se confondre avec elle, et jamais il n'entra dans la pensée ni dans les aspirations du P. Faber d'opérer cette fusion.

L'incarnation est le sujet du livre quatrième : le Verbe, les décrets éternels de Dieu, l'histoire biblique, les effets de la venue de Jésus-Christ sur toute la création matérielle, la justification des pécheurs, etc. Signalons (p. 107) un délicieux chapitre sur les cloches, au point de vue de l'incarnation, dans l'antique Angleterre. Il faudrait reproduire toute cette page superbe. « La suave et religieuse harmonie des cloches sans nombre annoncerait les vêpres de la glorieuse incarnation. De l'Orient, du centre de la foi, de Rome, la grande nouvelle viendrait dès le déclin du jour. De cités en cités, de villages en villages, elle descendrait les pentes des Alpes, traverserait les flots azurés des mers, et elle passerait par-dessus les forêts encore dépouillées de leurs feuilles et les montceaux de neige encore gelés sur les montagnes incultes de la France. Les vagues glacées se couronneraient d'une brillante écume au moment où le carillon joyeux traverserait l'étroit canal qui nous sépare... Calais aurait annoncé la nouvelle à Douvres, et l'église et les chapelles n'auraient pas tardé à la communiquer joyeusement à l'antique métropole saxonne de Cantorbéry. De là, semblable à une tempête d'harmonie, la nouvelle de ce décret éternel du Dieu de qui émane toute la création se serait répandue sur la surface de l'île chrétienne. Les saints dans leurs lits (*in cubilibus suis*) se réjouiraient de l'entendre : Augustin, Wilfrid et Thomas à Cantorbéry ; Edouard à Westminster ; notre chevaleresque premier martyr, toujours sous les armes, parmi les prés fleuris, dans sa grande abbaye de Saint-Alban ; Osmond à Salisbury, Thomas à Hertford ; etc. »

Au livre cinquième, le P. Faber nous parle de la sainte Vierge et de saint Joseph, dont il se complaît à chanter les vertus et la coopération au rachat divin. « Suivez, suivez, à mesure qu'il se déroule, le fleuve de la grâce. Depuis la montagne de l'Immaculée Conception, il poursuit son cours pendant neuf longs mois, au milieu de faveurs incomparables et de merveilles qu'on ne peut dire. Il re-

« paraît une fois encore à la lumière lorsque les yeux des hommes  
« sont admis à se rassasier de Dieu. Il a baigné de ses flots les mar-  
« ches du temple le jour de la présentation, l'union de Marie avec  
« Joseph à la maison de Nazareth, et déjà il coule depuis quinze  
« ans. Mais reportons encore une fois nos regards vers la source.  
« C'est une fontaine de sang dans le cœur immaculé de Marie... C'est  
« une autre fontaine de sang dans le cœur sacré de Jésus, autour de  
« laquelle se groupent tous les mystères de la sainte enfance, de l'a-  
« dolescence à Nazareth, des trois années du ministère évangélique  
« et de la salutaire passion (p. 117). » Volontiers nous nous laisse-  
rions aller à étendre ces citations, mais il faut se borner.

Les livres sixième et septième nous conduisent de Bethléem à Nazareth et de Nazareth au Calvaire, avec trop peu d'espace peut-être pour les trois années de la prédication du Seigneur. La passion est traitée avec assez de développement. Nous y indiquerons spécialement une page merveilleuse sur la valeur infinie d'une seule goutte du sang divin, et une autre sur l'examen de cette question : Que serait le monde sans Jésus (pp. 179, 181) ?

Aux livres suivants, nous nous occupons successivement de l'eucharistie et des sacrements en général ; de l'Eglise, de la raison pour laquelle nous lui avons voué notre amour, du culte que cette sainte Eglise rend à Dieu, de l'art religieux même (car il est lui-même une théologie et un culte), et aussi du souverain-pontife ; de la vie chrétienne et de ses divers degrés pour parvenir à la sainteté, des ennemis qu'elle rencontre, des facilités qu'elle présente, etc. ; enfin, de la mort et de l'éternité, sujets solennels par où tout commence et tout finit. — Un appendice contient une table analytique de toutes les œuvres du P. Faber. C'est un excellent moyen de les faire connaître au lecteur, et de lui indiquer ce qui, dans sa situation particulière, peut être plus utile à son âme.

Quant à la biographie de l'auteur, tracée avec amour par M. Léon Gautier, sa vie est assez connue, et nous y insisterons peu. Plusieurs fois M. Léon Gautier nous renvoie à d'autres de ses écrits : « Nous  
« avons dit *ailleurs*, » sans indication d'aucune sorte : l'embarras serait grand pour qui désirerait consulter cet *ailleurs-là*.

Le P. Faber était né en 1814, en Angleterre, d'une famille protestante. Doué d'un esprit supérieur, il fit les plus brillantes études, sut se ménager une jeunesse innocente, et, devenu ministre anglican dans une paroisse de campagne, s'appliqua avec un

soin généreux à cultiver les âmes qu'on lui avait confiées. Le vice du schisme et de l'hérésie ne pouvait manquer de frapper une telle intelligence, d'émouvoir un tel cœur ; deux voyages en Italie achevèrent l'œuvre de l'illumination, et un beau jour il annonçait à son troupeau, du haut de la chaire, qu'il était catholique. Le sacrifice était grand : il l'étendit encore par la vie austère à laquelle il se condamna, afin d'imiter les anachorètes. Le saint-siège, centre de l'unité, devint l'objet de son culte. « Se tourner vers Rome, disait-il, « est un instinct catholique qui semble mis en nous pour la sûreté de la foi. » Avec quelques convertis comme lui, il tenta de fonder en Angleterre un ordre religieux pour renouer la chaîne de la vie monastique ; ils s'intitulèrent *Frères de la volonté de Dieu*, et s'installèrent à Birmingham. Les insultes ne leur furent point épargnées, mais ils ne perdirent rien de leur généreuse résolution. En 1848, ils se fondirent dans l'oratoire, ressuscité par le P. Newman. Faber fut nommé supérieur de la maison de Londres : c'est là qu'il composa ses nombreux et beaux ouvrages, et qu'il mourut en 1863, entouré d'une vénération universelle et comblé de mérites devant Dieu.

V. POSTEL.

9. **DE L'ESPRIT** *et de la vie de sacrifice dans l'état religieux*, par le P. S.-M. GIRAUD, missionnaire de N.-D. de la Salette. — 1 volume in-12 de XVI-576 pages (1873), à N.-D. de la Salette, par Corps (Isère) ; — prix : 2 fr. 50 c.

Etre chrétien, non-seulement de nom, mais de fait, c'est imiter Jésus-Christ ; or, la vie de Jésus-Christ est une immolation de trente-trois années, commencée à la crèche et consommée au Calvaire. En vain notre siècle de naturalisme élégant et voluptueux cherche à concilier l'Évangile avec ses idées et ses mœurs : la croix, toujours debout sur nos monuments, au milieu de nos places publiques, au bord des chemins, l'accuse d'erreur, de mensonge, d'apostasie. Le Sauveur nous a reconquis par le sacrifice, et nous voudrions entrer en communication de ses mérites et de ses grâces par l'oubli de la douleur et le culte du plaisir ? Impossible. *Qui vult venire post me, abneget semetipsum et tollat crucem suam*. Mais il y a, dans l'imitation du Christ victime, des degrés divers, marquant, pour ainsi dire, l'étiage de la perfection. Il y a aussi, dans la vie chrétienne, des états, des engagements qui rendent, par eux-mêmes, cette imitation plus facile et plus complète. Le sacerdoce est au premier rang ; au second vient la profession religieuse. On ne saurait donc inspirer

plus de *dix millions* d'esclaves à la côte d'Afrique, et gagné à ce trafic exécrable au moins cinq milliards de francs... Le Brésil en avait habituellement 1,500,000...

Lors de l'expédition de Crimée, Willaumez devint chef d'état-major dans l'escadre mouillée aux Dardanelles, et prit une part active aux grandes opérations. D'importants changements dans la manœuvre, entre autres celui du carré naval, attirèrent sur lui les regards, et, comme à peu près toujours, la malveillance de quelques envieux haut placés. Tous ces faits militaires nous sont ici exposés, et forment une belle page d'histoire, où une discussion savante, remarquable par le bon sens et la netteté, accompagne et explique le récit. Le lecteur y puisera d'intéressantes notions de marine militaire. On nous y rappelle aussi, et avec un blâme de chrétien, les pillages, les incendies, les destructions opérés sur ces côtes par les armées alliées : « La flottille « anglo-française promena partout l'incendie, avec ses obus et ses « fusées, là où la torche ne put suffire (p. 53). » Destructions inutiles, incendies sans raison ! s'écrie M. Julien ; souvenirs que nous voudrions effacer, pour l'honneur de l'Occident !

Quatre ans plus tard, c'est la triste guerre d'Italie, et nous retrouvons l'amiral Bouët-Willaumez devant Venise. — A lui aussi on confiera, en 1870, l'escadre destinée à faire, dans la Baltique, une puissante diversion contre la Prusse. C'est le point du livre le plus développé, le plus saisissant. On n'a pas idée du désarroi dans lequel étaient toutes choses au sommet de l'administration française. Approvisionnement nuls, ordres et contre-ordres qui se suivent, incertitude dans les desseins, perte inexplicable de temps, rivalité de personnes, étroitesse de vues, tout se réunit pour montrer une de ces heures funestes aux nations, dont Bossuet a dit : « Quand Dieu veut « perdre les empires, il frappe un de ces grands coups dont les « contre-coups retentissent si loin. La nation la plus fière de son intelligence ne marche plus qu'enivrée, étourdie, chancelante. L'esprit de vertige s'en empare ; il entre dans ses conseils. Elle ne sait « plus ce qu'elle fait. Elle est perdue... » L'aveuglement général, à ce moment, dépasse les proportions ordinaires ; on dirait un nuage épais jeté tout à coup par la Providence devant les élus de sa justice. L'amiral, de mille manières entravé, ne recevant ni les hommes, ni les munitions, ni les bateaux qu'on devait lui envoyer, se trouve dans l'impossibilité absolue de tenter la moindre action ; il doit se borner, le désespoir au cœur, à une

croisière qui entame le seul commerce de l'ennemi. Ses gros vaisseaux, « retenus loin des côtes, colosses impuissants, sont paralysés « par l'excès de leur force (p. 107). — L'histoire impartiale « ajoutera qu'il n'a manqué à la France ni hommes ni vaisseaux. Ce « qui lui a manqué, c'est la tête ; nous n'avons rien à dire du « cœur (p. 111). » — L'amiral a été attaqué depuis ; des journalistes ignorants ont essayé de lui jeter l'outrage : M. Julien sait le venger de ces accusations, dont il ne restera pas un mot. Il y met toute son âme, toute sa foi de catholique, et le plaidoyer est irréfutable. Des coupables, il y en eut peu, s'il y en eut, à ce fameux point de vue de la trahison, cher à un parti qu'il est superflu de nommer ; des insensés, ils abondèrent dans le conseil ; des impuissants, il y en eut partout. Hélas ! l'histoire ne corrige personne. Elle enseigne pourtant, et bien haut, que faire la guerre à l'Église c'est se préparer une heure où tout se troublera, s'effondrera, sans qu'on sache se l'expliquer humainement.

37. **GODEFROI DE BOUILLON**, par M. Alph. VÉTAULT, ancien élève pensionnaire de l'école des chartes. — 4 volume grand in-8° de 348 pages (1874), chez A. Mame et fils, à Tours, et chez Poussielgue frères, à Paris (*Bibliothèque illustrée*) ; — prix : 2 fr. 25 c.

Il était juste qu'une aussi grande figure que celle de Godefroi de Bouillon eût sa place dans la *Bibliothèque illustrée*, où nous rencontrons déjà Blanche de Castille, Colbert, saint Louis, Jeanne d'Arc, Suger, Sully, etc. A ce nom se rattachent, en effet, non-seulement le souvenir d'un héros achevé, la gloire de son siècle et de la religion, mais une cause magnifique, celle des croisades, et une période solennelle de l'histoire de France, de l'histoire de l'Europe même et de l'histoire ecclésiastique. M. Vétault nous offre un excellent ouvrage, où ces divers points sont traités à leur place, dans un très-bon esprit et sous une forme élégante et agréable. Travail sérieux, pour lequel, nous dit-il, il ne s'est point arrêté aux publications de seconde main ; il a voulu consulter les livres du temps, les mémoires du moins qui s'en rapprochent le plus, Robert Le Moyne, Albert d'Aix, Raymond d'Agiles, Foucher de Chartres, Guillaume de Tyr, Guilbert de Nogent, d'autres encore ; et souvent il les cite textuellement, en rajeunissant les formes orthographiques pour en faciliter l'intelligence aux lecteurs peu familiarisés avec notre idiome à son berceau. Mais, qu'il nous permette de le demander, pourquoi l'habile

écrivain, dans sa propre composition, affecte-t-il un puéril éloignement pour l'orthographe de certains noms propres consacrée par un usage immémorial, dès lors la seule vraie en histoire? Nous disons simplement les *carlovingiens*, où l'étymologie se trouve tout aussi bien que dans *carolingiens*, *Lothaire* et non *Lother*, *Othon*, *Edouard*, au lieu de *Otton*, *Edward*; et rien n'en souffre. La réforme tentée par Augustin Thierry a échoué devant une possession douze ou quatorze fois séculaire, bien qu'elle ait sa valeur dans des dissertations et des recherches spéciales et savantes. La rectification (p. 85) relative à Baudouin *du Bourg*, qui, dans la réalité, était de *Bourcq* dans les Ardennes, et non de Bourg en Bresse, se comprend mieux et était nécessaire. Il ne faut pas dérouter la jeunesse et les personnes peu instruites, et on s'y expose toujours par ce genre d'innovations.

Le lieu de naissance de Godefroi de Bouillon est un sujet depuis longtemps débattu entre nous et les Flamands. Quelques monuments d'histoire locale le font naître à Baisy, village voisin de Fleurus; mais, dit le nouveau biographe en alléguant ses autorités, les témoignages les plus anciens et les plus concluants sont en faveur de la France, et, après les travaux de la critique moderne, il n'est plus permis de douter qu'il ait reçu le jour au territoire de Boulogne, dans le domaine paternel, en 1060. On sait qu'il eut pour mère sainte Ida, et qu'il dut à la direction de cette admirable femme la dignité de son caractère, sa tendre piété, son dévouement aux grandes causes. L'histoire est toujours la même sur ces premiers instants de la vie: qu'on y regarde avec attention, il y a une mère bénie à l'aurore des vies saintes et illustres. — Nous n'allons pas, bien entendu, analyser le livre: tout le monde connaît le fond des événements qu'il raconte, et on sait aussi à quel point ils excitent l'intérêt. Nul roman n'invente des situations pareilles, et les annales du monde signalent bien peu d'heures de la vie des peuples où se soient développés de si prodigieux exploits. L'Occident et l'Orient se rencontrent, la civilisation chrétienne et la barbarie musulmane, la vérité éternelle et l'erreur humaine, infernale si l'on veut, et aussi la simplicité de nos chevaliers devant l'astuce honteuse du Grec du Bas-Empire. M. Vétault nous fait assister à ces spectacles grandioses, effrayants ou tristes; il nous en explique les raisons, les péripéties, l'action dominante ou cachée; il sait conter et il sait peindre. Grâce aux vertus de son héros, l'esprit n'est pas seul à jouir: au cœur

est ménagée une riche et belle part d'édification. Que n'avons-nous aujourd'hui des Godefroi de Bouillon à opposer aux incursions plus brutales et plus inexcusables que celle des Musulmans !

Plusieurs gravures d'un bon effet ornent le volume. Une carte eût certainement rendu plus de services : on n'a pas toujours un atlas à côté de soi, et il est à peu près indispensable pour la lecture d'un livre pareil.

**38. LA VRAIE CAUSE** du mal profond qui règne dans nos études classiques, le remède de ce mal, par M. l'abbé J. OLIVE, docteur en théologie. — In-12 de 46 pages (1873), chez Séguin, à Montpellier; — prix : 30 cent.

M. l'abbé Olive regrette de n'avoir pas le temps de faire un long ouvrage pour développer ce qu'il appelle les idées de cette brochure, médiocrement écrite et tout à fait insuffisante pour produire dans les méthodes traditionnelles de l'enseignement la révolution qu'il en attend. Il se dit fort expérimenté; mais le point de vue paraît lui manquer. Comment, en effet, s'imaginer que le *but* des classes soit d'apprendre le latin et le grec? Les langues anciennes ne sont qu'un exercice et un moyen, le meilleur des moyens et le meilleur des exercices, pour la culture graduelle de l'esprit. Mgr Dupanloup a magnifiquement défendu cette thèse, qui est la vraie en pédagogie, dans son livre de l'*Education*: nous y renvoyons M. l'abbé Olive. Quand il l'aura lu, il cessera sans doute de réclamer la suppression du thème latin et du thème grec, et de calculer par lignes, comme argument décisif, ce qu'un enfant peut traduire dans une année. La suppression du thème! mais c'est tout simplement la suppression du travail capital, de la lutte féconde; c'est abonder dans le sens des paresseux. Il ne s'agit pas de la pièce latine qui sortira de là, mais de l'effort intellectuel auquel elle aura donné lieu; cet effort est tout. Et d'ailleurs, au sens même de M. l'abbé Olive, sait-on jamais une langue qu'on n'écrit pas? — Sa réforme n'abrègerait guère le temps des études : au lieu de dix ans, c'est douze qu'il exige : quatre ans de latin, deux ans de grec, un d'histoire, un de littérature, un de rhétorique, deux de sciences naturelles, un de philosophie. « Enfin, je supprime toutes les sorties, ajoute-t-il, et je n'accorde que dix jours de vacances à la fin du mois de septembre » (p. 10): » en d'autres termes, un pauvre enfant doit devenir, pendant ces douze ans, à peu près étranger à sa famille. M. l'abbé Olive n'y a sans doute pas réfléchi. Et les maîtres, eux aussi, n'ont-



ils aucun besoin de vacances, de repos? Leur épuisement concourra-t-il en quelque chose au bon résultat de l'œuvre? en est-il une des conditions? — « Que l'on voie si mon système est bon, dit en terminant M. l'abbé Olive, s'il remédie au mal dont tout le monde se plaint; et, si j'ai trouvé la vraie cause de ce mal, et si le remède que j'indique est efficace, qu'on se hâte donc de l'employer » (p. 16). » Les maîtres sérieux seront certainement moins pressés que l'auteur.

V. CORDEMAIS.

39. LE CHRÉTIEN à l'école du Calvaire, par le P. Jacques NOUET, S. J. ; ouvrage corrigé et entièrement refondu par le P. Henri POTTIER, S. J. — 2 volumes in-12 de IV-392 et 354 pages (1874), chez Enault et Mas, à Paris, et chez Mazeau, à Nantes; — prix : 5 fr.

Les ouvrages du P. Nouet sont dans toute bibliothèque ascétique, où ils occupent une place d'honneur, grâce à l'exquise piété, à la solide doctrine, à la variété et à la justesse des aperçus qui les distinguent. Les maîtres de la vie spirituelle en font le plus grand cas, et les fidèles n'en tirent pas moins de profit que les religieux. Toutefois, un style quelque peu vieilli, des développements souvent exagérés qui dégénèrent en pénibles longueurs, des obscurités fréquentes dans l'expression de la pensée, leur ôtaient de nos jours une partie de leur utilité pratique, et un si excellent auteur commençait à être délaissé. Habitué lui-même à la direction des âmes et connaissant bien les livres qui leur conviennent, le P. Pottier s'est appliqué à remettre ceux-ci en pleine lumière, en corrigeant les défauts qui les déparaient : il abrège, il amende, il complète, de façon à pouvoir dire qu'il a *entièrement refondu*, tout en conservant le travail propre du P. Nouet. Car les présents volumes ne sont qu'une partie de la publication, le nouvel éditeur nous ayant donné déjà les deux *Cours de méditations*, les *Titres consolants et glorieux de N.-S. Jésus-Christ*, le *Chrétien à l'école du cœur de Jésus*, et ayant en préparation le *Chrétien à l'école du tabernacle*, le *Guide de l'âme en retraite*, la *Pratique de l'amour de Dieu*, l'*Introduction à la vie d'oraison*, ouvrages dus également à la plume du P. Nouet.

Celui-ci, dont le sujet est la passion du Sauveur, l'envisage sous divers aspects et la présente à la piété de diverses manières, où l'effusion du cœur s'unit à la contemplation de l'esprit.

C'est d'abord, en sept *leçons*, un traité des dispositions qu'il faut apporter à l'étude de la passion de Notre-Seigneur, chaque leçon

se subdivisant en considérations : ardent désir, foi vive, amour, admiration et les sentiments qui l'accompagnent, confiance, imitation, contrition, etc. Trente autres leçons pénètrent dans le sujet principal, mais par des vues générales, théologiques, mystiques, explicatives, morales, telles que celles-ci : Pourquoi Jésus a choisi le supplice de la croix ; comment ses douleurs ont été perpétuelles, universelles, toutes pures, miraculeuses, excessives ; il invite tous les chrétiens à le suivre par ce chemin royal des souffrances, où nous devons pratiquer la résignation, le courage, l'allégresse, la persévérance ; car la croix est la plus certaine et la plus éclatante marque de notre charité, comme elle est, de la part de Dieu, le témoignage incontestable de ses bontés sur nous. — Suivent les développements sur l'historique même de la passion, divisé en plusieurs séries de *considérations* : la cène et ses mystères, le jardin des Oliviers et ses mystères, etc. C'est ensuite une série de quarante-deux *considérations*, ordinairement en trois points, sur les mystères de douleur accomplis à Jérusalem, depuis la prise du Sauveur au jardin des Oliviers et son entrée dans la ville déicide, jusqu'au moment où il en sort chargé de sa croix. Les vingt-et-une considérations suivantes, intitulées *le Calvaire*, roulent sur la mort de l'Homme-Dieu, avec toutes ses circonstances d'actes, de paroles, de lieu et de personnes. Rien de plus précieux pour le saint temps de carême, pour les longues retraites, pour les exercices de la conversion et de la pénitence. Les prédicateurs y trouveront tout ce qui leur est nécessaire pour les instructions de ces temps-là, et peuvent en faire le plus fructueux usage.

L'exposé de ce plan dit assez que rien n'a été omis de ce qui peut édifier, instruire, consoler, animer les cœurs au bien, et le nom du P. Nouet suffit pour garantir avec quelles excellentes qualités l'œuvre est rédigée. Plusieurs approbations épiscopales recommandent le livre tel qu'il nous est rendu par le P. Pottier : notre suffrage n'est rien à côté de ceux-là ; mais, en l'exprimant, nous acquittons une dette et satisfaisons à un devoir de justice.

**40. LE CIMETIÈRE AU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE**, ou *le dernier Mot des solidaires*, par Mgr GAUME, protonotaire apostolique. — 1 volume in-18 de 350 pages (sans millésime), chez Gaume et Cie ; — prix : 2 fr.

On trouvera instruction et profit de toute sorte à la lecture de ce livre. Ce *XIX<sup>e</sup> siècle*, régulièrement placé en tête de traités dont

l'objet regarde tous les temps, est sans doute chose fatigante pour l'homme de goût ; fatigant le tutoiement employé par l'auteur envers son correspondant, — car l'ouvrage est en forme de lettres ; — fatigante enfin cette préoccupation toujours en éveil contre la renaissance et les études classiques (pp. 64, 112, 232), et qui ne recule pas devant une assertion comme celle-ci : « Luther ne dut son apostasie qu'à son admiration fanatique pour les auteurs païens » (p. 102) ; » mais, à côté de ces défauts, le lecteur appréciera l'érudition, le raisonnement solide, la variété intéressante, qui font le mérite du volume. Le sujet y est envisagé sous toutes ses faces, fouillé dans toutes ses profondeurs, vivifié par les instructions que sait en tirer le respectable auteur. Suivons-le rapidement.

Une indigne secte, après avoir attaqué le baptême, s'en prend aujourd'hui à la sépulture chrétienne, et, ravalant l'homme à la condition de pur animal, dirige tous ses efforts vers le triomphe des enfouissements humains. C'est toujours la lutte à outrance du mal contre le bien, le mot d'ordre actuel de la révolution, essentiellement impie. On a commencé par demander l'éloignement des cimetières, sous un futile prétexte de salubrité ; puis on les a arrachés à l'Eglise et on y a établi la promiscuité des cultes ; aujourd'hui on n'y veut plus voir qu'un champ vulgaire, où les restes de l'*animal* seront apportés sans aucune des bénédictions de la foi. La Belgique a subi ces excès autant que nous, et ils faisaient dernièrement leur entrée en Espagne même, à Séville, où la municipalité a enlevé les images et les emblèmes catholiques (p. 40). En Italie, on a publiquement proposé l'incinération des corps et le simple retour aux procédés païens, procédés d'ailleurs peu anciens chez les Romains, car ils ne remontent point au delà des derniers temps de la république. En un mot, le *solidarisme* revêt ce lugubre manteau pour compléter la perte de notre génération et des âmes. Révoltants sont les détails de cette frénésie d'athéisme, depuis les déclarations cyniques des chefs jusqu'à ces lettres de faire-part convoquant les associés pour les funérailles d'une jeune fille « restée vierge de tout préjugé religieux.... » L'écrivain étudie l'origine d'une si abominable secte, qu'il fait remonter à..... la renaissance, comme tous les maux de l'humanité, sans exception ! — Cette histoire épuisée, il vient au cimetière lui-même, et c'est ici surtout que se présentent les notions utiles. Bénédiction de la terre où doit reposer le corps, puissance des démons sur ce corps ; explication et justification de plusieurs pratiques chré-

tiennes; respect que nous devons avoir pour les cimetières, livre éloquent qui parle aux yeux, à l'esprit, au cœur. — C'est le lieu de tracer aussi l'histoire de l'ensevelissement chez les divers peuples : matière peu étudiée ordinairement, et sur laquelle on aura dans ces pages de curieux renseignements. On ne pouvait omettre non plus les considérations sur la noblesse du corps humain, façonné des mains de Dieu, divinisé dans la personne du Verbe, sanctifié par les sacrements, destiné à régner éternellement après la résurrection. De là les pieux usages établis par la foi chrétienne : fermer les yeux du défunt, laver le corps, l'exposer, l'asperger d'eau bénite, l'entourer de fleurs en certaines circonstances, répandre sur lui les bénédictions, etc. — Le cimetière est pour nous un grand prédicateur ; il donne aussi à l'Eglise l'occasion de proclamer les plus solennelles vérités sur Dieu, sur notre condition envers lui, sur nos destinées ; il n'est que le *dortoir* où notre dépouille doit quelque temps sommeiller, selon l'expression liturgique. Oui, ce sommeil aura un terme. Nous ressusciterons : la sagesse, la justice, la bonté de Dieu le veulent également, et il nous a formellement révélé qu'il en sera ainsi ; et la preuve en est d'ailleurs écrite dans l'univers, écrite dans notre chair même. — L'auteur se résume en ces mots : « Appeler tous les « catholiques, évêques, prêtres et laïques, à protester énergiquement « et immédiatement contre les sacrilèges profanations de nos cime- « tières ; constater le droit de l'Eglise de posséder des cimetières ; « montrer le bénéfice de la sépulture en terre sainte, et, pour ven- « ger la dignité de l'homme ainsi que la religion et la société des « honteuses attaques des solidaires, faire entendre les grandes voix « qui sortent du cimetière et qui prêchent la dignité de notre corps, « la fraternité universelle de tous les hommes, l'immortalité de « l'âme et la résurrection de la chair : tel a été le but de notre cor- « respondance (p. 341 ). » Et tout cela a été fait. V. POSTEL.

41. **LE SACRÉ-CŒUR** *salut de la France*, par M. Alex. DE SAINT-ALBIN. — In-18 de 36 pages (1873), chez Oudin, à Poitiers, et chez V. Palmé, à Paris; — prix : 40 c.

42. **ESPRIT** *et pratique de la dévotion au Sacré-Cœur*, par M. l'abbé Th. BOUTANGÉ, chanoine honoraire. — 1 volume in-18 de 200 pages (1872), chez Vatou; — prix : 4 fr.

La France a été plusieurs fois vouée au cœur sacré de Notre-Seigneur, et les desseins de miséricorde de Dieu sur elle se révèlent

ture ; son domaine absolu, inaliénable, sur tout ce qui existe, et cependant son respect pour la liberté de nos âmes ; la double volonté, antécédente et conséquente, qui est en lui ; la Providence gouvernant les mondes et agissant sur les peuples aussi directement que sur les individus, par conséquent la nécessité de la prière commune et publique ; les raisons qui expliquent pourquoi Dieu permet que la tentation nous assiège et nous opprime ; le pouvoir du démon, que la crainte exagère quelquefois, etc. Puis viennent les exhortations d'une piété tendre et douce, les exemples tirés des paroles ou des actions des saints, les conseils pour les divers combats de la vie. « La lumière du soleil se décompose en un grand nombre de rayons aux nuances variées, et elle communique ainsi aux substances matérielles les couleurs qui les distinguent. De même la parole de Dieu : réfléchie dans l'âme des saints, elle se décompose en quelque sorte, et d'une manière divine : les significations les plus variées et les plus belles dans leur diversité en jaillissent, pour correspondre aux besoins si multipliés des âmes (p. 267). » — Le lecteur verra, par ce simple aperçu, combien peut être utile le recueil d'instructions pastorales qui forment ce volume.

**46. LES MISSIONS CATHOLIQUES**, *bulletin hebdomadaire illustré de l'œuvre de la propagation de la foi.* — In-4° de 16 pages, nombreuses gravures, rue d'Auvergne, 6, à Lyon, chez Challamel, à Paris, et chez Goemaere, à Bruxelles ; — prix : 40 fr. par an. — La collection forme 4 volumes de 220, 444, 344 et 768 pages ; — prix : 3 fr., 6 fr., 4 fr. 30 c. et 40 fr.

Jusqu'au 1<sup>er</sup> juin 1868, l'œuvre de la propagation de la foi n'a pas eu d'autre organe que ses *Annales*, qui réunissent le double mérite de l'intérêt et de l'édification, et dont telles pages se sont gravées dans notre mémoire et nous ont laissé d'ineffaçables et bien doux souvenirs ; mais, malgré leur mérite, elles constituent, pour une œuvre comme la propagation de la foi, une publication trop insuffisante. D'abord elles ne s'adressent qu'aux souscripteurs de l'œuvre, elles laissent ainsi ignorer les admirables travaux de nos missionnaires à bien des chrétiens que la connaissance de ces travaux pourrait intéresser et décider à contribuer à l'œuvre des missions. De plus, les *Annales* sont d'une périodicité trop restreinte pour tenir les lecteurs au courant des travaux des missionnaires et pour publier, même en les résumant, les nombreuses et précieuses communications que reçoivent les comités cen-

traux de l'œuvre de la propagation de la foi. A mesure que les rapports entre l'Europe et les pays lointains qu'évangélisent les missionnaires sont devenus plus suivis et plus rapides, l'insuffisance des *Annales* est devenue plus évidente. Des documents d'une grande valeur se trouvent perdus. Il ne faut pas oublier que les missionnaires, ces pionniers de la vraie civilisation, sont également ceux de la science ; que de peuples seraient mal connus sans leurs relations, et que de voyageurs à grande réputation n'ont fait que mettre en œuvre, au coin de leur feu, les lettres des missionnaires catholiques, en se donnant parfois le plaisir de les insulter alors qu'ils les pillaient effrontément !

L'insuffisance chaque jour plus grande des *Annales* avait frappé depuis longtemps les comités centraux de l'œuvre de la propagation de la foi ; aussi, en 1868, après bien des hésitations, se décidèrent-ils à « consacrer au service des missions un bulletin hebdomadaire, » et le premier numéro parut le 16 juin.

S'il avait pu exister quelques doutes sur son utilité, ces doutes auraient été bientôt levés. La publication commençait à peine, que le souverain-pontife, à la demande de S. E. le cardinal Barnabo, préfet de la Propagande, lui accordait la bénédiction apostolique. Deux ans après, le 24 avril 1870, le directeur des *Missions catholiques* était reçu en audience par le souverain-pontife, qui daignait accorder une bénédiction spéciale non-seulement au bulletin, mais encore à tous ses souscripteurs. Et ce ne sont pas les seuls encouragements qu'aient reçus les *Missions catholiques* ; de nombreux évêques et vicaires apostoliques lui ont donné leur approbation dans les termes les plus flatteurs.

« Les *Missions catholiques*, écrivait dès le 20 janvier 1869 Mgr Chauveau, vicaire apostolique du Thibet, rapprocheront des contrées  
« séparées par d'immenses espaces ; elles manifesteront au monde,  
« qui semblait les méconnaître, ces grandes entreprises chrétiennes  
« si intimement unies quant au but, et si prodigieusement variées  
« quant à la forme ; elles soutiendront le courage du pauvre mission-  
« naire, moins heureux peut-être dans ses travaux, mais peut-être  
« plus aimé de Dieu et plus glorieux aux yeux des anges ; elles arra-  
« cheront plus d'une fois, il faut l'espérer, le glaive des mains du  
« bourreau, arrêtant ainsi l'effusion d'un sang que l'on regrette, mal-  
« gré la fécondité que lui reconnaît la foi ; enfin les *Missions catholi-  
« ques* fixeront l'attention d'hommes revêtus de la puissance humaine.

« bien intentionnés, sans doute, mais tellement préoccupés par les  
« intérêts terrestres dont ils sont les représentants, qu'ils n'ont ja-  
« mais réfléchi sur l'immense travail auquel se livre silencieusement  
« l'Eglise depuis des siècles, pour amener les hommes à s'entr'aider  
« comme frères. »

La citation est un peu longue, mais elle indique si bien l'utilité du recueil dont nous nous occupons, que nous n'avons pas voulu l'abréger.

Les bénédictions du souverain-pontife et des évêques ne pouvaient que porter bonheur au nouveau recueil ; les *Missions catholiques* ont pris un rapide développement. A l'origine, chaque numéro se composait de huit pages ; on a dû porter leur nombre à douze, et l'année dernière, le 3 mars, pour le cinquantième anniversaire de la fondation de la propagation de la foi, les *Missions* ont commencé à paraître *illustrées*.

Nous ne saurions mieux faire connaître ce recueil, après en avoir fait l'histoire, qu'en donnant la composition d'un numéro : nous prendrons pour spécimen celui du 1<sup>er</sup> décembre 1873, qui nous tombe sous la main.

Chaque livraison s'ouvre par les correspondances des missionnaires ; celui du 1<sup>er</sup> décembre nous donne une lettre du P. Grassi, de la compagnie de Jésus, sur les Kitatash, Indiens catholiques des montagnes Rocheuses ; il y a là des détails fort intéressants sur une peuplade tout à fait inconnue, et dont aucun traité de géographie, si complet qu'il soit, ne donne le nom ; le P. Grassi ne se borne pas à raconter l'accueil empressé qui est fait aux missionnaires : il montre, par quelques anecdotes significatives, comment les libéraux Yankees traitent les Indiens. Un chef volé et recevant l'injure la plus affligeante pour le cœur d'un père, disait en pleurant : « Que faire ? Si je tuais un blanc, fût-il le plus pervers du  
« monde, cet acte serait regardé comme une raison suffisante  
« pour faire à toute ma tribu une guerre d'extermination ; tout au  
« moins devrions-nous dire adieu à notre sol natal. »

Le deuxième article est celui des nouvelles, où sont enregistrés les départs des missionnaires et les faits trop peu importants pour prendre place dans les correspondances.

Après les nouvelles viennent les documents concernant les missions ; le numéro du 1<sup>er</sup> décembre donne la partie de l'encyclique *Etsi multa luctuosa* consacrée à la situation de l'Eglise

en Suisse ; ce pays, ainsi que tous les Etats protestants d'Europe, est, à juste titre, considéré par l'œuvre de la propagation de la foi comme pays de mission.—L'encyclique est suivie d'une intéressante note de Mgr Petitjean, vicaire apostolique du Japon, sur la persécution qui vient à peine de se terminer. Un tableau indique le nombre des confesseurs de la foi qui ont succombé dans les prisons : il y en a eu 660 sur moins de 4,000 prisonniers.

La chronique donne des détails sur l'œuvre de la propagation de la foi dans les divers diocèses de France; elle enregistre les dons qui sont faits à cette œuvre admirable. La nécrologie, des variétés et des éphémérides complètent le numéro, qui souvent contient de plus un feuilleton. Dans celui du 1<sup>er</sup> décembre, la nécrologie et le feuilleton manquent; mais nous avons, comme variétés, un fragment du voyage dans l'Oukami du P. Horner, de la congrégation du Saint-Esprit et du très-saint Cœur de Marie, vice-préfet apostolique du Zanguebar, et une mosaïque chinoise. Ces variétés présentent toujours le plus grand intérêt, et ont souvent une haute valeur scientifique. Le voyage du P. Horner, par exemple, est le complément indispensable, et même, sur certains points, le correctif des voyages de Speke et de Grant. — Les éphémérides permettent de rappeler des faits oubliés et toujours intéressants. Ainsi, à la date du 1<sup>er</sup> décembre, est raconté le martyre à Leyde, en 1572, de Cornélius Musius (en hollandais Cornelis Muys), prêtre plein de zèle, que Guillaume le Taciturne, pourtant son hôte, livra lâchement à son féroce lieutenant Lumaye.

De charmantes gravures augmentent l'attrait de chaque numéro, et ces gravures ne sont pas des clichés achetés au rabais et dont on a simplement modifié les titres, mais des dessins originaux, envoyés par les missionnaires. De temps à autre la carte d'un pays de mission est jointe au numéro; l'année dernière, il a été publié des cartes de plusieurs provinces de la Chine, cartes autrement exactes que celles dressées par des géographes qui ne connaissent la Chine que par ouï dire.

Dans les quatre volumes qui forment la collection des *Missions catholiques* depuis leur origine, nous signalerons quelques travaux très-importants.

Dans le premier volume, une étude du P. Petitot, des oblats de Marie Immaculée, sur les Montagnais, étude qui a fait l'admiration d'un membre de l'institut; un voyage du P. Du Fougerais,



jésuite, en Palestine; le vénérable Joachim Ho-Kay-Tchei, martyr au Kouy-tchéou, par M. l'abbé Perny, etc.

Dans le second volume, les excursions du P. Champon, jésuite, dans le Liban; du P. Martin, de la même compagnie, dans la Haute-Galilée et dans l'île de Chypre; le journal de la mission du Kouy-tchéou, par Mgr Fauries; la mission de Madagascar, par le P. Cazet, jésuite; la colonie de Natal, par le P. Sabon, oblat de Marie Immaculée, etc.

Dans le troisième volume, une histoire du séminaire de Ghazir, en Syrie; les notes du P. Violette, mariste, sur l'archipel de Samoa: sous un titre modeste, c'est une véritable description d'un archipel peu connu.

Dans le quatrième volume, le voyage du P. Henry, jésuite, dans le Hauran, la partie la moins connue de la Syrie; le tableau, par le P. Desjacques, des mœurs chinoises au Kiang-sou, etc.

Ce simple exposé suffit pour permettre d'apprécier toute la valeur et toute l'importance des *Missions catholiques*. Du reste, ce recueil a obtenu un succès mérité; outre l'édition française, qui est l'édition type, il s'en publie en anglais, en espagnol, en italien, en hollandais. Beaucoup de personnes cherchent des revues qui soient à la fois instructives et intéressantes, et qui puissent être mises entre toutes les mains; en voilà une qui réunit toutes ces qualités, qui intéresse, instruit et édifie, dont les charmantes illustrations ont le mérite, plus rare qu'on ne pense, d'être vraies; elle tient ses lecteurs au courant du mouvement journalier des missions; elle leur permet de suivre, pour ainsi dire pas à pas et jour par jour, les ouvriers évangéliques dans leurs épreuves, dans leur martyre, car il y a toujours des martyrs, et l'une des dernières livraisons nous apportait des détails, à la fois navrants et consolants, sur les derniers moments de l'abbé Hue et de son compagnon de souffrance et de gloire. Une semblable revue a donc sa place marquée dans toutes les familles chrétiennes. A. RASTOUL.

47. LE FRÈRE PHILIPPE, *sa vie, sa mort, ses obsèques*, par M. A.-S. DE GRAFFIGNY. — In-42 de 52 pages (1874), chez V. Sarlit; — prix : 50 cent., avec portrait photographié, 75 cent.

48. LE FRÈRE PHILIPPE *et son triomphe*, par M. Ch. DE PLAISIA (extrait du *Tresor du clergé*). — In-48 de 32 pages (1874), avec portrait, chez E. Plon et Cie; — prix : 20 cent.

49. LE FRÈRE PHILIPPE, *ses funérailles, sa vie et ses œuvres*, par MM. Jean

DARGHE, DE CHEVRIÈRES et Alexandre MASSÉ. — In-12 de 46 pages (1874), chez Philbert ; — prix : 60 cent.

50. LE TRÈS-HONORÉ FRÈRE PHILIPPE et *l'institut des frères des écoles chrétiennes*, par M. A. RASTOUL, rédacteur de *l'Univers*. — In-18 de 36 pages (1874), chez Th. Olmer, et chez C. Douniol et Cie ; — prix : 40 cent. ; franco, 45 cent. ; 400 exemplaires, 8 fr. ; 1,000 exemplaires, 65 fr. (le port en sus).

Le dixième successeur du vénérable de la Salle, le très-honoré frère Philippe a tenu dans l'histoire de l'instruction primaire au XIX<sup>e</sup> siècle une si grande place ; sa mort a été l'occasion d'une manifestation si belle, que plusieurs écrivains catholiques ont voulu rappeler le souvenir de ses vertus et de ses services, et faire ressortir les enseignements qui se dégagent de l'hommage spontanément rendu au supérieur des frères par la population parisienne. De là les opuscules dont nous avons à nous occuper. — Du reste, la vie si bien remplie du très-honoré frère Philippe ne pouvait pas ne pas être racontée.

Né à Apinac (Loire), dans cette année 1792 où fut supprimé par la révolution l'institut des frères, quoiqu'il eût « bien mérité de « la patrie, » Matthieu Bransiet entra dès 1809 dans l'institut qui se réorganisait à Lyon, grâce à la protection du cardinal Fesch. Cette sainte vocation, il la devait à la piété de sa famille, chez laquelle, pendant la tourmente révolutionnaire, les prêtres proscrits trouvaient un asile, et aux leçons de son premier maître, le frère Laur, ancien disciple du vénérable de La Salle, rentré dès 1804 dans l'institut. Matthieu Bransiet, devenu le frère Philippe, fut bien vite apprécié ; dès 1821, il était visiteur à Paris, c'est-à-dire à la tête de l'enseignement congréganiste dans cette ville ; en 1830, il devenait l'un des assistants du très-honoré frère Anaclet, qu'il remplaçait en 1838. Il nous serait impossible de résumer les travaux du supérieur général des frères, et nous nous bornerons à ces simples chiffres : en 1838, l'institut comptait 2,300 frères et 143,700 élèves ; il a maintenant 9,900 frères, et 380,000 élèves. Et cependant les contradictions, les attaques n'ont pas manqué au frère Philippe, qui a su triompher de tout, et qui, de plus, laisse aux frères un admirable ensemble de traités sur toutes les branches de l'enseignement primaire, signés F. P. B., frère Philippe Bransiet.

Les quatre écrivains qui se sont occupés du frère Philippe

Victor Hugo, Dupanloup et Cuvillier-Fleury . . . . .	72
De Carné, de Champagny et Jules Janin . . . . .	70
Duc de Noailles et Auguste Barbier . . . . .	69
Nisard. . . . .	68
Legouvé. . . . .	67
Jules Favre, d'Haussonville et Xavier Marmier. . . . .	65
De Falloux et Sandeau . . . . .	63
De Laprade, Octave Feuillet et Camille Doucet. . . . .	62
Autran et Claude Bernard . . . . .	61
Saint-René Taillandier . . . . .	57
De Loménie . . . . .	56
Augier. . . . .	54
Duc de Broglie et Camille Rousset. . . . .	53
Duc d'Aumale . . . . .	52
Alexandre Dumas . . . . .	50
Emile Olivier . . . . .	49
Mézières et Caro. . . . .	48

---

## NÉCROLOGIE

---

Mme LA COMTESSE DE SÉGUR. — M. MICHELET.

Née à Saint-Petersbourg, le 19 juillet 1799, Mme la comtesse de Ségur, mère de Mgr de Ségur et de M. le comte Anatole de Ségur, vient de mourir dans sa 75<sup>e</sup> année. Son père, le comte Rostopchine, était ministre des affaires étrangères de Paul I<sup>er</sup>, qui l'aimait particulièrement. Sa mère, Catherine Protassow, fille du gouverneur civil de Kalouga, avait été élevée à la cour de l'impératrice Catherine. La future comtesse de Ségur, filleule de Paul I<sup>er</sup>, mêlée à tout l'éclat, à toutes les séductions d'un rang élevé, nourrie de leçons sérieuses dans sa famille, gardait, au milieu d'un monde imparfaitement éclairé de la lumière religieuse, un goût très-vif pour la vérité. C'était le temps où l'émigration française avait conduit en Russie des âmes d'apôtres, et où d'heureux entretiens et d'utiles lectures ouvraient tout à coup les horizons catholiques. Sophie Rostopchine sentit ces influences salutaires. Elle avait 15 ans quand elle devint catholique ; elle se trouvait alors à Moscou ; son père était gouverneur de la vieille capitale de la Russie au moment de l'invasion française. — La jeune convertie avait une amie qui devait être plus d'une fois l'instrument des desseins de Dieu sur des âmes, et qui, après sa mort, a été révélée au monde dans

la plénitude de ses dons supérieurs : c'était Mme Swetchine. Les soins de cette admirable femme préparèrent et fixèrent la destinée de Sophie Rostopchine, qui épousa le comte de Ségur au mois de juillet 1819. — Mme la comtesse de Ségur, établie à Paris et devenue Française depuis cinquante-quatre ans, avait conservé les qualités natives de son lointain pays au milieu de tout ce fond qui constitue notre propre génie, et écrivit pour l'enfance et pour la jeunesse ces nombreux et utiles ouvrages dont nous nous sommes souvent occupés. Mère et aïeule, elle est morte entourée de ses enfants et petits-enfants ; c'est de leur bouche qu'elle a entendu les prières qui fortifient aux approches du trépas ; ceux qui avaient coutume de l'admirer l'ont admirée plus encore durant sa longue agonie supportée avec tant de foi et de courage. Elle a passé de ce monde à l'autre appuyée sur les espérances qui ne trompent pas.

Voici, par ordre alphabétique, la liste des ouvrages de Mme la comtesse de Ségur dont on trouvera les comptes rendus dans nos volumes.

*Actes des apôtres*, XXXVII, 370.

*Après la pluie le beau temps*, XLV, 424.

*L'Auberge de l'ange gardien*, XXXIII, 274.

*Pauvre Blaise*, XXXIII, 274.

*Nouveaux Contes de fées pour les enfants*, XXII, 306.

*Diloy le Chemineau*, XLI, 374.

*Les bons Enfants*, XXXII, 380.

*L'Évangile d'une grand'mère*, XXXV, 294.

*Les petites Filles modèles*, XXI, 133.

*Le mauvais Génie*, LX, 26.

*Les Malheurs de Sophie*, XXII, 306.

*La Sœur de Gribouille*, XXVII, 330.

M. Michelet vient également de succomber, à Hyères, à une maladie de cœur dont il souffrait depuis plusieurs années. Né en 1798, il était dans sa 76<sup>e</sup> année.

Peu d'hommes ont, depuis soixante ans, fait plus de bruit en France que M. Michelet, et peut-être aussi peu d'hommes ont-ils fait plus de mal à la France. Il avait un grand talent d'écrivain et d'orateur, et ses livres comme ses cours ont toujours eu le privilège de soulever puissamment l'attention publique ; mais il employa ce talent et cette popularité à surexciter les plus mauvaises passions, et surtout à jeter la jeunesse dans des théories et dans des aventures dont nous payons aujourd'hui les excès et dont nous supportons les lamentables suites. Ce qui lui survivra surtout, c'est le souvenir de ces cours agités, bruyants, plus par la faute du professeur que par celle des élèves, et dans lesquels M. Michelet cherchait avant tout le scandale. Son enseignement est demeuré, on doit le

« (t. II, p. 117). » Une telle guerre devait, suivant le poète, avorter misérablement : « Se figure-t-on une tempête paysanne attaquant Paris ; une coalition de villages assiégeant le Panthéon ; une meute de noëls et d'oremus aboyant autour de la Marseillaise ; la cohue des sabots se ruant sur la légion des esprits (ibid., p. 113)? » Il y a là ce choc d'épithètes auquel nous sommes trop habitués pour en être surpris. Mais nous disons, mais nous répétons et ne cesserons de répéter que vous avez escamoté la véritable question. Et cette question la voici : Une assemblée telle que la convention a-t-elle le droit de décréter, pour tout un peuple, un changement de religion ? A-t-elle le droit de retirer à tout un peuple sa foi, sa liberté religieuse, ses prêtres, ses temples ? La conscience est-elle au-dessus de la convention nationale, ou la convention est-elle au-dessus de la conscience ? M. Victor Hugo n'a pas osé poser le problème.

Il ne nous coûte pas d'avouer que, dans ces trois volumes, quelques pages sont gracieuses et belles. Ce génie n'a pu tout à fait se condamner à mort. Mais quelle décadence ! *Quatre-vingt-treize* est le recueil le plus complet d'antithèses que nous puissions offrir à l'attention des rhéteurs. Rien de plus fatigant que ces oppositions, si ce n'est toutefois le sautellement monotome de la phrase. C'est le bruit perpétuel de petits cailloux qui clapotent dans un ruisseau. Cette lecture épuise l'esprit : les idées vous affolent, le style vous agace. Une mauvaise petite érudition de troisième ou quatrième main ajoute encore à cet agacement nerveux qui pourrait aisément tourner en maladie. Puis, véritablement, c'est trop long. Le récit n'est rien et tiendrait en vingt pages ; mais les épisodes et les parenthèses n'ont pas de fin. Que de longueurs, juste ciel ! Les anciens, que nous ne saurions aimer toujours, mais qui avaient des imaginations charmantes, représentaient la renommée comme un être léger, frêle, ailé. Ils voulaient peut-être avertir par là les auteurs trop féconds de ne pas confier à ses épaules éthérées le poids de trop de volumes. La renommée n'a pas les muscles d'Hercule, et M. Victor Hugo a tort de lui confier tant d'in-octavo. Elle les laissera tomber en route, et ils n'iront pas où M. Hugo les voudrait voir aller.

LÉON GAUTIER.

75. DE LA RÉVOLUTION et de la restauration des vrais principes sociaux à l'époque actuelle, par M. l'abbé Auguste ONCLAIR, prêtre. — Tome IV,

in-8° de 522 pages (4873), chez H. Goemaere, à Bruxelles, et chez Bray et Retaux, à Paris; — prix : 7 fr.

Voici le dernier volume de ce vaste ouvrage destiné, nos lecteurs le savent ( Voir nos tomes XLVII, p. 200, et XLVIII, p. 229 ), à mettre en regard les principes sociaux et les erreurs actuelles qui les combattent. A vrai dire, ce volume complémentaire n'était pas d'une nécessité absolue. L'auteur en convient, mais il ajoute avec raison que certaines questions spéciales, implicitement renfermées dans les pages antérieures, avaient besoin de s'en dégager avec éclat, et méritaient l'honneur d'une discussion qui les plaçât dans une plus vive lumière. Ces questions, consciencieusement traitées dans quatre livres, sont la civilisation et le progrès, la nationalité avec ses annexes ; le principe de non-intervention, l'Etat et la patrie ; l'armée avec les choses qui s'y rattachent, la guerre et les traités ; enfin, pour tout couronner d'un splendide diadème, la royauté temporelle du vicaire de Jésus-Christ.

On saisit tout de suite l'extrême opportunité de ces sujets. En les abordant, M. l'abbé Onclair va au cœur de la société moderne : il est, comme on dit maintenant, d'une *palpitante actualité*.

La civilisation et le progrès ! Ces mots sonores sont aujourd'hui sur toutes les lèvres et au bout de toutes les plumes. Le rationalisme prétend avoir le secret de tout renouveler et de faire tout avancer ; il se substitue orgueilleusement à l'esprit de lumière et de vérité. Vaine jactance ! N'ayant ni base, ni règle, il ne civilise pas, il appelle la barbarie qui déjà nous envahit ; il ne pousse pas les sociétés en avant, mais en arrière, car en voulant les affranchir de Dieu, il les met en dehors du droit et du devoir ; il les enfonce dans les ténèbres bien plus profondément que ne-faisait le polythéisme lui-même, à qui du moins l'idée de Dieu restait familière. Tout autre est l'action du principe catholique. Il a fait éclore la civilisation au pied de la croix dans le sang de l'auguste victime, et de siècle en siècle il l'a protégée contre les forbans de l'erreur et du vice ; si elle brille encore dans nos défaillances, c'est par lui, et malgré les ravageurs. Ainsi en est-il du progrès : il est frère de la civilisation catholique et leurs destins sont communs.

Sortez de là, partout vous rencontrerez le désordre, vous aboutissez au cahos. Que sont la nationalité, l'Etat et la patrie dans la théorie rationaliste ? La nationalité est le *droit* du plus fort à s'annexer les plus faibles ; la non-intervention est le *droit* de faire bonne garde

autour des ambitions spoliatrices pour que rien ne les inquiète, et l'anathème jeté aux ingérences de la force honnête en faveur de la justice opprimée. Et cela, qu'est-ce donc, sinon la consécration de la violence mise au service du crime ? Dans ce même ordre d'idées, la patrie s'efface devant le cosmopolitisme incendiaire de la libre pensée, ou elle n'est plus, si on daigne encore s'en souvenir, qu'une enseigne menteuse que les factions se disputent pour dissimuler leurs complots. La patrie est une proie que chacune d'elles, relevant de ses utopies et de ses passions, veut arracher aux autres, en disant : La patrie, c'est moi, moi, *dis-je, et c'est assez.*

L'État, d'autre part, n'est et ne peut être qu'un despotisme organisé. Il est le mandataire du peuple souverain, athée comme lui, absorbant tous les droits et toutes les libertés dans une omnipotence dont la ruse et la force sont les seuls instruments.

La nationalité chrétienne, au contraire, est sous la sauvegarde des lois de l'équité, d'un code inflexible dont l'Église a le dépôt ; sous ce patronage elle est inviolable, lors même qu'elle est violée ; en même temps l'État, quel qu'il soit, n'est que le *ministre de Dieu pour le bien*, et la patrie, loin de s'inspirer d'un orgueil farouche, demeure fidèle à ses origines ; comme le père dont elle rappelle le ministère et retrace l'image, elle se respecte en chacun de ses membres et s'interdit au dehors tout agrandissement que la conscience n'avouerait pas.

C'est assez dire que l'armée, la guerre et les traités présentent, dans les deux camps, des spectacles contraires. Du côté du rationalisme, l'armée est sans frein ; ce noble métier des armes, que la voix des peuples honore du beau nom de *service*, parce qu'il doit être le dévouement continu aux nobles causes, perd sa dignité sous la tyrannie du rationalisme. On voit alors les iniquités de la conquête, les occupations brutales, et cette série d'attentats contre les princes et les peuples, dont l'Italie contemporaine, pour ne citer qu'un exemple, est le théâtre de plus en plus déshonoré. Qu'étaient-ce que les armées et la guerre, sous l'impulsion de la révolution française ? Un renouvellement des antiques brigandages, une confiscation permanente et écrasante des *nationalités*. Les traités, à leur tour, étaient faits et défaits au gré de l'arbitraire ; les peuples étaient adjugés, ici et là, comme un vil bétail, suivant les insolences d'une victoire sans frein. De nos jours, le rationalisme, qui, aux points de vue politique et social, s'appelle libéralisme, maintient la guerre au sein des socié-

tés par la lutte incessante des intérêts et des passions qu'il surexcite. Et c'est le moment qu'il choisit pour constituer ce qu'il nomme la *paix universelle* par une sorte de tribunal amphyclionique sans autorité morale, puisqu'il ne pourrait se faire obéir qu'en vertu d'une force qui serait oppressive si elle était *subie*, qui, en cas de résistance, ferait éclater la guerre qu'on aurait voulu prévenir. Qui ne voit, au contraire, que la guerre et les traités qui la suivent, aussitôt que le catholicisme intervient pour diriger l'une et sanctionner les autres, ennoblit tout et préserve tout? Là encore l'histoire moderne a de précieux enseignements; les faits illuminent les principes.

Nous arrivons à la royauté temporelle du souverain pontificat, royauté que l'auteur n'examine qu'au point de vue des intérêts spirituels de l'Eglise. Il ne vise pas à être neuf, sa modestie le confesse; mais il n'est pas possible de réunir autour du trône, momentanément abattu, du grand pape glorieusement captif, plus de lumières empruntées à la science, à la logique et à l'histoire. D'abord les prétextes soi-disant religieux de la révolution sont mis à néant, et ses motifs réels, inavoués par elle parce qu'ils sont inavouables, émergent de ses actes mêmes contre la société chrétienne qu'elle veut frapper dans les prérogatives du pontife. Après cette *exécution*, l'auteur examine, au double flambeau de la raison et de l'histoire, ce qui se passe en Italie, puis résumant tout et concluant avec un bon sens énergique, l'honorable écrivain célèbre les grandeurs de la papauté contemporaine. Il réunit, au foyer de son orthodoxie, tous les rayons dispersés dans les écrits que le zèle catholique a fait abonder, et il en compose une magnifique auréole dont il ceint la tête de notre vénéré et bien-aimé pontife.

En vérité, ce beau sujet lui a porté bonheur. Nulle part, sa dialectique n'est aussi pressante, ni sa manière aussi persuasive; il y a là du savoir, du mouvement, une verve qui monte parfois jusqu'à l'éloquence.

Du reste, nous sommes heureux de pouvoir dire à l'auteur que ce volume l'emporte sur les autres, déjà si méritants, par un plan mieux ordonné, par une mise en œuvre plus complète. M. l'abbé Onclair a bien voulu tenir compte, dans une large mesure, des observations que notre sympathique estime lui avait soumises. Sans renoncer aux publications italiennes qui restent ses principaux guides, il fait une part assez considérable aux travaux français. En



outre, il se permet des excursions utiles dans le champ de l'histoire ; enfin les rudesses de polémique et les gros mots sont plus rares. Il y aurait peut-être à éviter encore quelques longueurs, à condenser davantage les développements et à donner au style, pour le naturaliser français, plus de grâce et de couleur. Mais nous regretterions cette critique si elle pouvait nuire au succès, non-seulement de ce volume, mais de tout l'ensemble d'un travail qui se recommande par tant de qualités à la plus sérieuse attention des amis et des adversaires des principes sociaux. Dans cette lutte de l'Eglise et de la révolution, qui donc peut rester neutre?       GEORGES GANDY.

76. **LE ROCHER** de *Sisyphé*, par M. Michel AUVRAY. — 1 volume in-12 de 246 pages (1868), chez Mme veuve H. Casterman, à Tournai et à Paris, et chez L.-A. Kuttler, à Leipzig (*les Romans honnêtes*) ; — prix : 4 fr.

Un cachet original et spirituel distingue ce roman entre beaucoup d'autres romans *honnêtes*, et l'imprévu de la conclusion vient encore ajouter à son mérite. Plusieurs travers de notre époque, et même de tous les temps, y sont attaqués ; ici, c'est un châtelain parvenu, qui affecte de se donner l'air, ou plutôt les ridicules d'un chevalier d'antique noblesse. Il a un vieux manoir, et une charmante fille qu'il a juré de ne donner qu'à un duc, ce qui rétrécit singulièrement le cercle des prétendants de la jeune Odette ; car il n'y a dans tout le pays qu'un duc, octogénaire, dont l'héritier présomptif est un jeune enfant débile. La jeune fille s'attache à un ami d'enfance, neveu du fermier de son père, orphelin, jouissant d'une certaine aisance, et qui ne manque pas d'éducation. Lui, de son côté, ose élever un regard téméraire jusqu'à cette future fiancée d'un grand seigneur encore introuvé, et le voilà qui porte aussi son rocher de Sisyphé. — Une jeune veuve, affligée d'un nom grotesque qu'elle dissimule tant qu'elle peut, et dont elle aspire à changer, d'autres personnages faisant partie du même groupe, portent aussi chacun leur fardeau, qui fait le but et le tourment de leur existence. — L'auteur définit ainsi le rocher de Sisyphé : « Chacun a le sien, et il y en a pour tous. « L'humanité entière se condamne à porter ce poids accablant. La « fable symbolique du malheureux Sisyphé n'a pas d'autre signifi- « cation. Sisyphé, c'est moi, c'est vous, c'est chacun de nos frères. « Depuis le moment de sa naissance jusqu'à celui de sa mort, « l'homme porte, traîne, pousse, roule quelque rocher sur le versan « de la montagne. Il n'y a d'heureux que ceux qui atteignent le

« sommet. On peut les compter. Certains montent très-haut et  
« retombent soudain. Ces grandes chutes font la joie de ceux qui  
« demeurent en arrière. Il y en a qui vont paisiblement, sans bruit,  
« sans secousse. Il y en a qui tombent, retombent, et, sans se décou-  
« rager, s'élancent toujours en avant, jusqu'à ce que le roc les écrase.  
« Il y en a enfin qui, épuisés, convaincus de l'inutilité de tant d'ef-  
« forts, renoncent à aller plus loin, et s'asseyent tranquillement sur  
« leur rocher. Ceux-là sont les sages (pp. 21, 22). »

Malgré le ton satirique qui règne dans son livre, l'auteur ne se montre pas trop sévère pour les ridicules qu'il peint ; car, à la fin, tous ses personnages parviennent au but dans lequel ils avaient placé leur bonheur. Le prétendu parent du fermier est reconnu pour l'héritier du vieux duc ; le faux baron, usurpateur des droits de l'orphelin, se trouve trop heureux de légitimer cette possession en accordant sa fille au ci-devant roturier qu'il écrasait de ses dédains exagérés ; la coquette veuve rencontre un prince grec qui se laisse prendre dans ses filets.... Tous sont heureux à leur manière ; mais le plus heureux de tous est celui qui s'est constamment sacrifié aux autres : il jouit de leur bonheur, qui est son ouvrage.

Un touchant épisode de 93 vient se placer au milieu de ces scènes tout actuelles. Ce n'est point un hors-d'œuvre : c'est là que gît le nœud de la conclusion inattendue qui fait d'un paysan le rejeton de grands seigneurs. Tout cela est très-bien conduit, très-bien dit, c'est une étude de caractères digne d'intéresser des lecteurs d'un esprit distingué.

J. MAILLOT.

**77. LA SOCIÉTÉ DE SAINT-VINCENT DE PAUL**, lettres, entretiens, récits et souvenirs, par M. Eugène DE MARGERIE. — 2 volumes in-42 de 280 et 268 pages (1874), chez Tolra ; — prix : 5 fr.

Quels souvenirs s'attachent, pour les hommes de notre âge, à ces premières années qui suivirent la révolution de 1830, quand la jeunesse catholique, s'affirmant dans la lutte, courait au combat à la voix de Montalembert, suivait Lacordaire dans l'église et jusque dans le cloître, et s'enrôlait avec Ozanam sous la bannière de la charité dans la société naissante de Saint-Vincent de Paul ! Le vieux Nestor trouvait déjà que, de son temps, les jeunes gens ne valaient pas leurs pères ; au risque de Nestoriser, *Nestoreggiare*, comme on dit en Italie, nous oserions dire que la jeunesse contemporaine ne nous semble pas avoir la même ardeur pour toutes ces œuvres de

ques qu'il préconise. Ses intentions sont excellentes : ce qui manque, c'est le tempérament et la mesure, choses qui s'acquièrent difficilement. La langue même n'est qu'imparfaitement familière à M. l'abbé Olive. — Est-ce ainsi qu'on rédige l'*Art d'acquérir la science et d'apprendre à écrire*? Nous aurions quelque peine à l'accorder.

V. POSTEL.

80. LE CATHOLICISME et la France, par M. le comte Gazan DE LA PEYRIÈRE, avec la collaboration de feu M. le vicomte Gazan DE LA PEYRIÈRE. — DEUXIÈME PARTIE : France d'aujourd'hui; — nouvelle édition, revue et considérablement augmentée. — Tome III, in-8° de 376 pages (sans millésime), chez Ruffet et Cie, à Paris, à Lille et à Tournai; — prix : 6 fr.

En terminant le compte rendu des deux premiers volumes (t. XLVII, p. 358), nous disions : « M. le comte Gazan de la Peyrière nous met en droit de lui demander le complément de son œuvre. Qu'il nous donne un autre volume sur la France contemporaine. Les merveilles ne lui manqueront pas, et ce volume nous manque. Ordres nouveaux, luttes de l'Eglise, personnages illustres qu'elle forme, secours qu'elle institue pour les misères de l'esprit et du corps, colonies agricoles, hospices, écoles et pensionnats, quelle riche moisson pour un écrivain ! » C'est ce volume, ce complément, qui nous est offert aujourd'hui. Point de phrases, peu de considérations même : des faits, des noms, et encore des noms et des faits, depuis le concordat de 1801 jusqu'à la fin de la guerre de 1870. L'Eglise catholique, en vérité, fait noble figure dans le monde, il faut que ses ennemis l'avouent ! Quelle abnégation ! quel dévouement et quel courage ! et que reste-t-il des stupides accusations dirigées contre elle, en ce temps d'ignorance et de passion ? — Elle tue le patriotisme : mais voyez donc ce qu'elle a fait, pendant la guerre, par ses aumôniers, ses frères, ses séminaristes et ses sœurs ; écoutez les mandements de ses évêques, comptez les braves qu'elle envoie sur les champs de bataille, les sommes qu'elle recueille pour les blessés, les infirmiers qu'elle place auprès d'eux. — Ennemie de la diffusion des lumières ? énumérez maintenant les maisons d'éducation qu'elle fonde et fait prospérer sans le moindre secours de l'Etat ; comparez leurs succès avec ceux des établissements du même genre qui ne lui appartiennent pas ; voyez les orateurs qu'elle forme, les savants et les écrivains ses disciples. La jeunesse, elle s'en occupera là où s'écarte la mission du maître

laïque : les prisons, les hospices, les pénitenciers. Chaque année à peu près, elle crée quelque chose en faveur de la misère morale comme de la misère corporelle ; ses ordres charitables ont jeté le filet béni de leur dévouement sur presque toutes nos villes. Elle n'oublie pas davantage le soldat ; elle protégera l'ouvrier, le domestique, le demoiselle de magasin ; elle créera des asiles pour les vieillards abandonnés. Au domaine du progrès, dans l'agriculture, l'apiculture, les concours régionaux, les expositions de l'industrie, ses meilleurs enfants, au lieu de renier la société présente, comme on les en accuse, sont au premier rang. La croix d'honneur, dans tous les services, vient à ses prêtres, à ses religieux, à ses religieuses même. Elle établit partout des bibliothèques populaires et gratuites, des cercles, des conférences, des revues. Ses orateurs sont incontestablement les plus remarquables de ce siècle, et ses littérateurs marchent de pair avec ceux qu'environne une réputation européenne. Dans les sciences exactes elle a également ses célébrités. Elle envoie ses religieuses non-seulement au chevet des malades, à domicile, mais jusque dans les manufactures, pour la direction des apprenties et des jeunes ouvrières. — Et quelle vitalité merveilleuse, quand on songe aux ruines sous lesquelles prétendit l'ensevelir l'impiété, il n'y a pas un siècle, et dont elle efface si promptement les restes ! — Voilà ce que nous montre l'auteur, dans une série de chapitres bien distribués et bien nourris. Il y a là, sans doute, quelques lacunes, des noms propres défigurés, des erreurs de détail qu'on ne pouvait éviter absolument : l'œuvre n'en est pas moins précieuse et recommandable : vrai livre de bibliothèque chrétienne. — Parmi les lacunes, il y en a une (p. 19) relative au service militaire. « De nombreux membres du clergé s'enrôlent dans l'armée, » est-il dit en titre. Ces mots sont inexacts, et peuvent être mal compris : deux ou trois lignes auraient dû rappeler que le port des armes est sévèrement interdit à tout homme engagé dans les ordres sacrés. Que de gens aujourd'hui ne le savent pas ! combien ont parlé d'envoyer à l'armée les curés des paroisses, et ne semblaient pas douter que cela fût, à la rigueur, praticable ! Les religieux et les séminaristes cités par M. Gazan, qui ont si noblement combattu en 1870, n'étaient ni prêtres, ni diacres, ni sous-diacres. — Cet ouvrage terminé, nous oserons en indiquer un autre à l'intelligent, patient et sagace auteur : ce serait, sous forme de dictionnaire dans le genre de Bouillet, non plus la nomenclature mais l'histoire abrégée

de toutes les œuvres catholiques de charité et d'instruction écloses en France dans notre siècle, avec la biographie de leurs fondateurs. Ce livre n'a pas été fait ; il aurait certainement du succès, parce qu'il répondrait à un besoin et remplirait un vide très-regrettable. Ce ne sont pas les matériaux qui manqueraient. V. POSTEL.

84. COURS d'adultes, par M. l'abbé DOYOTTE, officier d'académie. — In-48 de 70 pages (1874), chez Vagner, à Nancy, et chez V. Sarlit, à Paris ; — prix : 60 cent.

Les cours d'adultes, destinés à faire jouir des bienfaits de l'instruction ceux dont la jeunesse en fut privée, et aussi à perfectionner les notions incomplètes reçues autrefois à l'école, sont une institution fort utile, et qui tend à se généraliser en France. L'auteur de cet opuscule vient rappeler les services que peuvent rendre ces cours, et en même temps les conditions essentielles à leur fructueux développement. Il est incontestable que la bonne tenue, les mœurs, la direction des pensées, la politesse, ont tout à gagner à ces leçons, pourvu que la règle y préside, que le maître soit toujours digne, religieux, bien élevé lui-même, et qu'il ne s'avise pas, comme on le fit en 1848, de transformer ses classes en clubs, en réunions politiques et communardes. La loi de 1850 a mis bon ordre, du reste, à ce dernier abus. — M. l'abbé Doyotte examine tour à tour le rôle du maire, celui du curé, celui du délégué cantonal. Il exhorte le prêtre à réunir quelquefois chez lui les hommes de la paroisse, le soir, à l'heure de la veillée, et à faire à leur usage des entretiens sur les sciences, les découvertes, l'histoire, les voyages et la géographie. Il cite des exemples de résultats surprenants obtenus par ce moyen. — Les cours d'adultes doivent, avant tout, être imprégnés du sentiment chrétien. « On nous dit que la science « toute seule fera le bon citoyen et le bon soldat, qu'elle fermera « les prisons et qu'elle sauvera la France. Non, non, mille fois non ! « l'expérience tient un autre langage. Ce n'est pas la lecture et l'é- « criture qui donnent la vertu aux enfants. Ce n'est pas la géogra- « phie qui nous enseigne pourquoi nous sommes sur la terre, quelle « elle est notre origine et quels sont nos devoirs. Ce n'est pas le cal- « cul qui nous fera respecter le bien d'autrui et la réputation du « prochain. Ce n'est pas l'orthographe qui formera notre cons- « cience (p. 41). » Il n'y a que la religion qui puisse faire naître l'amour de la vertu dans les cœurs, et la morale dans les actions. —

Notons encore, tout particulièrement, au chapitre VIII (p. 48), les aveux d'un officier allemand, l'un de nos envahisseurs, au sujet de nos écoles de France, qu'il trouve supérieures à tous égards à celles de la Prusse : « Nos maisons d'école de village ne peuvent pas absolument rivaliser avec la plus grande partie des locaux scolaires que j'ai vus en France. Quant aux instituteurs ruraux que j'ai appris à connaître, ils supportent parfaitement la comparaison avec les nôtres... Nos écoles, en général, n'arrivent point aux mêmes résultats... » On aime à surprendre un tel témoignage sur des lèvres ennemies.

V. CORDEMAIS.

82. **LE DAHOMÉ**, *souvenirs de voyage et de mission*, par M. l'abbé LAFFITTE, ancien missionnaire du Dahomé, prêtre du diocèse d'Aire. — 1 volume in-8° de xxviii-228 pages (1873), chez Alfred Mame et fils, à Tours, et chez Pous-sielgue frères, à Paris (*Bibliothèque de la jeunesse chrétienne*); — prix : 4 fr. 30 cent.

Pour peu que les lecteurs de ce livre soient observateurs, ils connaîtront bientôt le caractère et le tempérament de son auteur, car jamais l'axiôme de Buffon n'a pu être appliqué plus à propos : « Le style, c'est l'homme; » jamais écrivain ne s'est « livré » avec plus de franche bonhomie. Nous avons pris le volume un soir, et nous l'avons lu tout d'une traite, sans même nous reposer un instant. C'est que ce récit de voyage est attachant au suprême degré. Il plaît tout d'abord par ses allures franches; on n'y sent point le travail : on n'y trouve ni afféterie, ni prétention, ni même cette légère tendance à la personnalité que n'évitent pas les voyageurs les plus modestes. On dirait que c'est écrit tout d'une haleine, au courant de la plume, sans effort. Puis, un ton de bonne humeur, une gaieté de bon aloi et de bonne compagnie règnent dans ces pages et charment réellement. L'esprit y abonde. Peut-être est-ce un défaut. Mais cet esprit indique une nature ouverte, un courage qui s'ignore, une sérénité d'âme parfaite. Si bien que l'on s'intéresse malgré soi à l'auteur et à ses aventures, et que l'on est porté à se faire cette singulière réflexion : « Si les nègres du Dahomé savaient parler le français, ensuite le lire, enfin le comprendre, le livre du missionnaire dont la parole n'a pu les convertir les convertirait peut-être. »

Le Dahomé est situé à 30 degrés de longitude à l'occident du méridien de Paris, entre le 10° et le 12° degrés de latitude nord, dans

accepter telles quelles, sous peine de ne rien comprendre à beaucoup de peintures et de sculptures anciennes. Donnons quelques exemples. Le lion, disait-on, figure la vigilance, parce qu'il dort les *yeux non fermés*. Il est encore le symbole de la résurrection, parce que ses lionceaux *naissent morts* et que son souffle leur rend la vie. Ainsi du pélican, qui ressuscite ses petits avec le *sang de son côté*. Ainsi de l'aigle, qui se *rajeunit*, quand il touche à sa fin, dans les eaux d'une source. Ainsi du phénix, qui s'immole sur un brasier aromatique et *renaît* de ses cendres. La vipère, remplacée ordinairement par le dragon, est le génie du mal, parce qu'elle se *nourrit de son père* avant de voir le jour, et *tue* sa mère en naissant. Le serpent nous rappelle la pureté de conscience avec laquelle le chrétien doit participer aux choses religieuses, parce qu'avant de boire à l'eau d'une source *il dépose son venin*. La tortue est l'image de satan, parce qu'une tortue de mer, *représentant une île*, attire parfois les équipages jusque *sur son dos* et les emporte au sein des ondes. Dans la licorne il faut voir Notre-Seigneur, parce que la licorne se jette volontiers « sur le giron » d'une vierge et *se laisse conduire* par elle. La panthère, animal *doux et paisible*, fait penser à la mansuétude du Sauveur, etc. Tout cela, au point de vue de l'histoire naturelle, est parfaitement ridicule; mais, plus les mots d'une langue sont arbitraires, plus il importe de les bien connaître si l'on veut éviter les erreurs. Le mot, en somme, n'est rien; l'idée est tout. D'ailleurs, ce vocabulaire zoologique est souvent plus conforme à la nature des choses sensibles. Il devient même facilement intelligible quand le hibou tient la place de l'homme des ténèbres, quand le renard indique la ruse, l'aigle la contemplation des choses célestes, la tourterelle l'amour de la solitude, etc. Le P. Cahier, après un recensement de ces principaux symboles, en fait l'application à divers dessins recueillis par son confrère. Les uns ont été pris en Allemagne, d'autres en Italie, un bon nombre en France, à la Charité-sur-Loire, au Mans, à Chartres, à Vézelay, à Amboise, à Bourges, et ailleurs encore. Dans la plupart des sujets, le sens, pour quiconque a la clef de ces matières, est facile et presque *obvie*. Le démon et les vices, ses auxiliaires, y luttent contre les âmes, tantôt vainqueurs, tantôt vaincus. C'est l'histoire de notre pauvre humanité. Mais quelques-uns offrent des difficultés graves et résistent même à l'interprétation. Le savant auteur ne refuse pas d'en convenir. Les notions traditionnelles du bestiaire ont été souvent mises au service de faits historiques ou de légendes lo-

cales. D'autres fois, elles ont été modifiées et même dénaturées par la fantaisie et l'ignorance des artistes, Comment découvrir la pensée qui se voile de détails inconnus ou s'enveloppe dans l'absurde? *Hic opus, hic labor!* Quoi qu'il en soit, d'ailleurs, il importe de se familiariser avec tous ces produits d'un art plus ou moins correct, et, à cet égard, le P. Cahier est un guide d'un rare mérite. On ne le suit point sans une vraie satisfaction d'esprit; on ne le quitte pas sans avoir profité de ses leçons.

Voilà donc un ouvrage excellent, que ne peuvent négliger ni les antiquaires, ni les peintres, ni les sculpteurs, ni les curieux intelligents. Les gravures attestent une fois de plus l'habileté de main du grand artiste qui a si bien reproduit les vitraux de Bourges. Le texte accuse, une fois de plus, à la joie des lecteurs, l'érudition et la verve de son confrère. Erudition vraiment inépuisable, qui se joue à travers l'antiquité et met à contribution toutes les sciences et tous les genres littéraires; verve piquante et originale, qui saupoudre de sel gaulois les questions les plus simples. Puissions-nous voir encore sur d'aussi beaux volumes les deux noms des savants jésuites : *Sic fratres Helenæ lucida sidera!*  
LE VERDIER.

95. LES MISSIONS *catholiques françaises*, par M. l'abbé E.-J. DURAND, ancien missionnaire. — Texte. — 1 volume in-12 de xx-544 pages (1874), chez C. Delagrave; — prix : 4 fr.

Il existe une admirable étude d'ensemble sur les missions, c'est l'ouvrage de M. Marshall, traduit en français par M. de Waziers, *les Missions chrétiennes* (Voir notre t. XXXIV, p. 143); mais il manquait un tableau de l'organisation des missions, rappelant brièvement l'histoire de chacune d'elles. — Les éléments de ce tableau existent dans de nombreux ouvrages et dans des revues, surtout dans le si intéressant bulletin de l'œuvre de la propagation de la foi. Mais ces éléments sont épars, d'une recherche difficile, et ce serait rendre un véritable service aux lecteurs chrétiens que de les réunir.

M. l'abbé Durand, ancien missionnaire et secrétaire de la société de géographie, a entrepris ce travail, au moins pour les missions françaises. L'Allemagne publiait un atlas des missions, il n'a pas voulu que la France, bien plus intéressée dans l'œuvre des missions, où sa part est si grande, restât en arrière. A cette excellente pensée est dû le volume dont nous nous occupons.

De prime abord, le titre de M. l'abbé Durand nous inspire un



regret : pourquoi avoir borné son travail aux missions catholiques françaises? C'est surtout quand il s'agit de l'évangélisation des infidèles, de la diffusion de l'Eglise catholique, que tous les préjugés nationaux doivent être mis de côté. Le lecteur qui s'intéresse aux missions n'est guère moins désireux de connaître les travaux des missionnaires italiens, espagnols, etc., que ceux de ses compatriotes. D'ailleurs, il est souvent bien difficile de ne parler que des missions françaises, et M. l'abbé Durand, dans son introduction, déclare qu'il a cru devoir parfois s'occuper également des missions des autres nations catholiques. Comment, en effet, présenter le tableau des missions françaises au Japon et en Cochinchine, par exemple, sans rappeler le souvenir des jésuites et des dominicains portugais et espagnols qui ont fondé ces missions et qui les ont fécondées de leur sang? Mieux valait donc donner un tableau complet des missions, fallût-il pour cela réduire la place réservée à chacune des missions françaises. Cette critique ne nous empêche pas de reconnaître que l'idée de M. l'abbé Durand, même ainsi réduite, est très-bonne; voyons comment il l'a mise à exécution.

Son plan est simple et rationnel : l'ouvrage est divisé en quatre parties, répondant chacune à une des parties du monde : l'Afrique, l'Asie, l'Amérique et l'Océanie. Et l'Europe? M. l'abbé Durand n'a pas reconnu aux missions d'Europe assez d'importance pour leur faire l'honneur d'une cinquième partie; il s'est borné à rattacher les missions de l'Europe orientale à celles de l'Asie occidentale. C'est, croyons-nous, une faute. L'Europe devait avoir sa place, comme les autres parties du monde, place moins étendue seulement, parce que les missions y sont moins nombreuses; cela lui aurait permis de ne pas omettre certaines missions, comme celle de la Norwège confiée à un préfet apostolique français, Mgr Bernard, missions qu'il n'était guère possible de rattacher à celles de l'Asie. De plus, la propagation de la foi considère comme pays de mission en Europe tous les pays hérétiques et schismatiques, et ce n'est pas au moment où la persécution sévit dans ces pays qu'on doit s'écarter de cette règle.

Chaque partie est divisée en un plus ou moins grand nombre de chapitres, d'une manière un peu arbitraire; ainsi, la première partie, consacrée à l'Afrique, comprend quatre chapitres : l'Afrique septentrionale, l'Afrique orientale, les îles de la mer des Indes et l'Afrique occidentale; quant à l'Afrique méridionale, il n'en est pas

question, parce que les missionnaires français n'y ont pas d'établissement. Pour le même motif, de toute l'Amérique méridionale, une seule mission, celle de la Guyane française, est indiquée. Nous avons déjà dit ce que nous pensions de ces regrettables lacunes, il est inutile d'y revenir. Nous devons constater, du reste, que, dans les deux autres parties du monde, en Asie et surtout en Océanie, ces lacunes sont moins importantes, les missionnaires français étant presque partout.

Dans l'œuvre qu'a entreprise M. l'abbé Durand, œuvre de compilation, où des renseignements nombreux doivent être résumés très-sommairement, trois choses étaient particulièrement nécessaires : une grande exactitude dans les faits, pour ne pas induire les lecteurs en erreur ; un choix sévère, pour ne pas surcharger inutilement le récit par des faits sans importance ; enfin une grande précision et une grande concision dans le style. Nous aurions été heureux de constater que ces qualités se trouvent ici réunies, mais ce serait substituer un compliment à une critique impartiale.

M. l'abbé Durand a certainement cherché à être exact, et généralement il y est parvenu ; mais parfois il a manqué de critique, et parfois aussi il a été induit en erreur par des renseignements incomplets. Nous avons noté au courant de la plume un certain nombre d'inexactitudes ; en voici quelques-unes. — Le sultan de Zanzibar n'est pas Saïd-Meggid (p. 105), mort depuis plusieurs années, mais son frère et successeur, Saïd-Bargash ; — le premier évêque de Saint-Denis de la Réunion n'est pas Mgr Monnet (p. 260), mais Mgr Desprez, maintenant archevêque de Toulouse ; Mgr Monnet était vicaire apostolique de Madagascar ; — ce ne sont pas les querelles de Dupleix et de Labourdonnais, la mauvaise administration de Lally-Tollendal et la révolution qui ont fait perdre l'Inde à la France, mais l'ineptie de la compagnie des Indes, qui a fait rappeler Dupleix et l'a remplacé par le commis Godeheu, dont les instructions étaient de faire la paix à tout prix ; au moment de la révolution, l'Inde était perdue depuis longtemps pour la France ; les colonies perdues par la révolution sont assez nombreuses pour ne pas lui faire porter la responsabilité des pertes qu'elle n'a pas causées ; — toute l'histoire des rapports de la mission de Madagascar avec Radama, et généralement tout ce qui est relatif à Madagascar, est ou inexact ou au moins incomplet.

Sur le second point, nous ferons à l'auteur le reproche d'avoir trop multiplié les faits ; il fallait élaguer beaucoup plus qu'il ne

l'a fait. Que de détails sans valeur auraient pu disparaître et faire place à des renseignements plus importants qui ont été omis ! Pour ne citer qu'un fait, les noms de beaucoup de martyrs manquent.

C'est surtout dans une compilation de la nature de celle-ci que le style doit être précis et concis : or la précision et la concision font également défaut. Parfois on suit difficilement la pensée de l'auteur, dont les phrases s'enchevêtrent de manière à dérouter le lecteur, qui ne sait plus trop à quel personnage se rapporte tel pronom. D'autres fois, la pensée de l'auteur est rendue de telle manière que le sens en est dénaturé. Ainsi, dans l'introduction (p. xix), M. l'abbé Durand parle des « contrées soumises à la juridiction de l'Eglise catholique, » comme si cette juridiction ne s'étendait pas de droit divin au monde entier. Dans la même page, il désigne les pays où existe la hiérarchie canonique, de cette manière inexacte : « Pays de hiérarchie constituée de droit. » Plus loin, nous lisons que « les pouvoirs de la Propagande ne sont autres que ceux du pape dans les pays de mission. » S'occupant de l'Eglise de Constantinople (p. 239 et suivantes), il semble dire que le schisme a été amené par la concession qui lui avait été faite de la « primauté d'honneur ; » or, la primauté d'honneur a bien pu être votée par le troisième concile, mais ce décret n'a jamais été approuvé à Rome. Il semble également indiquer le huitième concile, qui condamna le schisme de Photius, comme l'origine du schisme. Dès lors, dit-il après avoir parlé du huitième concile, « Constantinople fut la capitale du schisme. » Ce n'est évidemment pas sa pensée.

Nous nous sommes arrêtés peut-être avec trop d'insistance sur les défauts que présente cet ouvrage, parce que c'est une œuvre utile, que nous aurions été heureux de trouver irréprochable. Comme nous l'avons dit, ce serait rendre un grand service aux lecteurs chrétiens, que de leur donner un tableau des missions qui présenterait l'histoire glorieuse et douloureuse à la fois de chaque mission, l'état des œuvres créées ; ce tableau, il serait facile de le tenir au courant pour les nouvelles éditions, qui seraient certainement bientôt nécessaires. Un moment nous avons espéré trouver cela ici, au moins pour les missions françaises, et la sévérité de nos critiques se ressent peut-être de notre déception. Mais qu'on ne s'y trompe pas ; malgré ses défauts, le travail de M. l'abbé Durand est intéressant et édifiant, et il serait facile à l'auteur, que ses études

préparent à cette tâche, de le corriger et de le compléter. Si nous avons pu lui fournir quelques indications dans ce sens, nous nous en féliciterons. — Terminons en empruntant à M. l'abbé Durand sa conclusion :

« Il est consolant de penser que la France entretient en ce moment au moins 2,000 missionnaires dans toutes les contrées, sans compter les frères et les sœurs qui les secondent. Ne désespérons donc pas de l'avenir : une nation qui prend une si grande et si belle part dans l'œuvre de la civilisation ne doit pas périr. Tant de piété, d'abnégation, de charité et d'esprit de sacrifice ne peuvent être inutiles pour elle. La France, qui envoie un si grand nombre d'apôtres, pionniers de la foi en même temps que de la science, d'instituteurs de toutes les classes de la société, de consolateurs et de médecins pour panser toutes les plaies intellectuelles, morales et physiques, la France est encore appelée à de grandes choses. Dieu purifie son instrument afin de le rendre plus apte à exécuter ses desseins de miséricorde en ce monde. Nous pouvons encore dire : Les œuvres de la miséricorde divine en ce monde sont accomplies par des Francs : *Gesta Dei per Francos.* »

On ne saurait mieux conclure un exposé des missions catholiques françaises.

A. RASTOUL.

96. UN POÈTE réformateur de l'éducation, examen des théories de M. de Laprade, par le P. Ch. CLAIR, S. J. — 4 volume in-12 de 404 pages (1873), chez J. Albanel ; — prix : 4 fr.

*Ne sutor ultra crepidam* : ce qui, pour le poète, se traduira par : « Ne dépassons pas les étoiles ! » Un poète doit y monter, sans être pour cela revêtu du droit de tout aborder, de tout résoudre. M. de Laprade paraît avoir eu de cette vérité une idée vague, en tout cas insuffisante, lorsque, emporté sur les ailes du bon coursier Pégase, il s'en allait donner d'estoc et de plume dans les graves matières de l'éducation : d'où, pour lui, une volée de horions magistralement appliqués par la main du P. Clair, en ces piquantes pages. La courtoisie des formes et les gestes arrondis n'ôtent rien à la vigueur des coups : l'épiderme en saignera longtemps.

Consterné de l'appauvrissement de la race et de la destruction à peu près universelle des caractères, M. de Laprade se retourne indigné et cherche les causes d'une telle décadence. L'éducation lui tombe sous la main, et, sans se donner le temps de constater s'il n'y aurait

O U V R A G E S

CONDAMNÉS ET DÉFENDUS PAR LA S. CONGRÉGATION DE L'INDEX.

Par un décret en date du 5 février dernier, approuvé par Sa Sainteté le 6 du même mois, la S. congrégation de l'index a condamné les ouvrages suivants :

*Die Verfassung der Kirche im Jahrhundert der Apostel, von einem Katholischen Historiker.* — *De Constitutione Ecclesiæ seculo apostolorum, auctore historiographo catholico;* — Nordlingen, 1873. — (*De la Constitution de l'Eglise au temps des apôtres, par un historiographe catholique;* — Nordlingen, 1873.)

Giuseppe CAPPELLETTI. — *Breve corso di storia di Venezia, condotta sino ai nostri giorni, a facile istruzione popolare;* Venezia, 1872. — (*Cours abrégé de l'histoire de Venise jusqu'à nos jours, pour l'instruction facile du peuple,* par Joseph CAPPELLETTI; — Venise, 1872.)

GREGOROVIVS Ferdinand. — *Geschichte der Stadt Rom im Mittelalter, vom 5ten Jahrhundert bis zum 16ten Jahrhundert.* — *Historia urbis Romæ in medio ævo, a seculo quinto usque ad seculum decimum sextum,* auctore Ferdinando GREGOROVIO, t. VIII; Stuttgartiæ, 1870, — apud Cotta, bibliopolam. — Opus condemnatum in originali germanico, et in quocumque alio idiomate. — (*Histoire de la ville de Rome au moyen âge, du v<sup>e</sup> siècle au xvi<sup>e</sup>,* par Ferdinand GREGOROVIVS, tome VIII; — Stuttgart, 1870, chez le libraire Cotta. — Ouvrage condamné dans l'original allemand, et dans toutes les autres langues.)

LANGEN Joseph. — *Das Vaticanische Dogma von dem Universal Episcopat und Unfehlbarkeit des Papstes in seinem Verhältniss zum Neuen Testament.* — *Dogma Vaticanum de Episcopatu universali et infallibilitate Papæ relate ad Novum Testamentum,* auctore Josepho LANGEN, pars 3; — Bonnæ, 1871-72-73. — (*Le Dogme du Vatican sur l'Episcopat universel et l'infailibilité papale relativement au Nouveau Testament,* par Joseph LANGEN; — 3<sup>e</sup> partie; — Bonn, 1871-72-73.)

L'abbé CAILLET. — *Union générale, dans le clergé séculier, du sacerdoce et du mariage;* — Meulan, 1873.

*La Infallibilità pontificià e la liberta, pensieri critici d'un filosofo pratico:* — Napoli, 1873. — (*L'Infallibilité pontificale et la liberté, pensées critiques d'un philosophe pratique;* — Naples, 1873.)

## VARIÉTÉS

### ŒUVRE DES VIEUX PAPIERS

*Pour la propagation des bons livres, et spécialement des cercles catholiques militaires,*

RUE BEAUTREILLIS, 10; A PARIS.

Entre nos œuvres charitables, il en est une trop ignorée, bien digne pourtant d'attirer l'attention. Conçue par un jeune vicaire ami des soldats et sachant s'en faire aimer, elle débuta, il y a déjà quatre ans, par ouvrir, rue Beautreillis, 10, un cercle militaire qui n'a pas cessé de prospérer. A l'heure qu'il est, se croyant adulte, elle aspire à sortir de son berceau, et elle voudrait fonder, dans le voisinage des casernes, d'autres établissements semblables au premier, d'autres lieux de réunion où nos jeunes conscrits, surtout nos volontaires d'un an, pourraient, selon leur attrait, tantôt se livrer à des jeux irréprochables, tantôt s'appliquer à combler les lacunes de leur instruction, et quelquefois aussi, dans un réduit plus mystérieux qu'on nomme la *chapelle*, goûter les joies de la prière, songer librement à leur village et à leur mère devant le Dieu de leur première communion.

Mais pour fonctionner utilement, pour exercer sur les âmes une influence plus efficace, il faut un peu d'argent, et, malheureusement, l'œuvre dont il s'agit n'a ni rentes sur le grand-livre ni domaines au soleil. Ses charges, néanmoins, ne laissent pas que d'être lourdes et nombreuses, et nécessairement elle doit s'attendre à les voir grandir et s'aggraver encore, à mesure qu'elle multipliera ses centres d'activité. En première ligne vient, pour le moment, le loyer du local contenant la petite bibliothèque, le modeste oratoire et l'espèce de cénacle qui sert tour à tour de salle d'étude et de préau de récréation à ses habitués. Le loyer payé, restent encore l'achat du matériel, l'entretien et le renouvellement du mobilier. Car, enfin, puisqu'on fait appel aux écoliers, aux lecteurs, et qu'on leur promet, après le travail, d'honnêtes amusements, c'est le moins de leur offrir des bancs pour s'asseoir, des tables pour jouer ou pour écrire, et encore sur ces tables quelques boîtes de jeu, quelques volumes intéressants, des plumes, de l'encre, du papier et autres menues fournitures de bureau que le commerce ne livre qu'à beaux deniers comptant.

*La Fille de la pétroleuse*, récit qui est censé faire suite au *Doigt du commissaire*, ne nous apprend rien au sujet des personnages qui, dans celui-ci, nous intéressaient vraiment. Cadet Lachique, devenu grand, a perdu la moitié de son esprit. Il n'apparaît que pour combiner des ruses grossières, dans l'invention desquelles M. Pierre Bion abuse par trop de ce que l'on appelle « les ficelles du métier ». Jean Legris reparait seulement dans un court épisode.

En somme, l'impression que laisse la lecture de ce livre est qu'il n'a point été achevé : il est incomplet.

D'ailleurs, nos critiques ne portent que sur la forme littéraire de l'ouvrage ; nous n'avons rien à retrancher de ce que nous avons dit de la pensée qui l'a dicté.

CHARLES BURT.

108, *L'ENFANCE sous l'égide de la mère chrétienne*, par Mme André FONBRUNE. — 1 volume in-12 de 218 pages (1874), chez Curot ; — prix : 4 fr. 50.

Mme Fonbrune croit que la tendance à toujours instruire en amusant est pour quelque chose dans l'affaissement des caractères, et que, sans fatiguer les enfants, il serait sage de les accoutumer à se recueillir. Elle a donc voulu présenter aux mères de famille une série d'exhortations, de petits discours que celles-ci adresseront à leurs enfants, ou dont elles s'inspireront pour leur parler de ce qui intéresse leur âme et leur cœur. C'est là une pensée excellente et à laquelle nous applaudissons sincèrement, bien qu'il nous paraisse nécessaire de faire quelques réserves sur le but que se propose l'auteur. Ainsi, son livre sera bien plus utile aux mères de famille qu'aux enfants.

*L'Enfance sous l'égide de la mère chrétienne* se compose de vingt chapitres qui sont autant de leçons maternelles. Jésus, les vertus et les qualités du chrétien, forment le sujet des unes ; la peinture des vices dont le germe naît dans l'âge le plus tendre est l'objet des autres. Quelques anecdotes clair-semées servent d'exemples. Signalons quelques réflexions sur la justice, dont Mme Fonbrune donne une excellente définition en disant qu'elle est « un mouvement naturel qui nous porte à rendre à chacun ce qu'il mérite, dans la « mesure de nos forces, » et le chapitre dernier, qui a pour conclusion les moyens d'arriver à la joie des anges.

Ce livre mérite, à tous égards, des éloges. Il est fort bien pensé et très-bien écrit. Il est édifiant, instructif, conçu d'après la plus pure doctrine. D'un style aimable et facile, il aura de l'attrait pour

tous ceux qui préfèrent un enseignement sérieux quant au fond, mais sous une forme moins sèche, aux graves ouvrages didactiques. Il est donc juste qu'il soit instamment recommandé aux familles chrétiennes.

**109. ÉTUDES** sur les temps primitifs de l'ordre de Saint-Dominique : — le bienheureux Jourdain de Saxe, par le P. Antonin DANZAS, religieux du même ordre. — 2 volumes in-8° de XIV-424 et 442 pages (1873), chez H. Oudin, à Poitiers, et chez V. Palmé, à Paris; — prix : 12 fr.

Voici un ouvrage que nous signalons particulièrement aux âmes avides des grandes et saintes lectures. Elles y trouveront un souffle de foi, d'amour de Dieu, de zèle pour le salut du monde, et en même temps un ensemble de faits admirablement racontés, qui ne laisseront point en elles une seule fibre qui ne soit émue. « Votre « livre, écrit à l'auteur Mgr l'évêque de Poitiers, si bon juge, votre « livre, principalement utile aux religieux de votre ordre, le sera certainement à tous ceux qui, sous une règle quelconque et plus ou « moins ancienne, ont le bonheur de vivre entièrement consacrés à « Dieu. Le charme de cette lecture en assure le profit. Nous pensons « même qu'elle sera très-fructueuse à un grand nombre de chré- « tiens du monde. » Le talent de l'écrivain, son style correct, vif, plein de trait, ajoutent à la richesse du sujet, et méritent d'être relevés à part, au nom de la littérature et du goût.

Depuis près de vingt-cinq ans, le P. Danzas avait entrepris une histoire des origines dominicaines, et avait amassé, pour la mener à bien, de nombreux matériaux. Ce travail, longtemps interrompu, fut repris en 1867, sur les instances du révérendissime P. Jandel, et s'achevait l'année dernière. Et vraiment c'eût été un malheur qu'on ne l'eût pas donné au public religieux.

« Les volumes que nous publions, dit l'auteur, effleurent la période « que nous désignons sous le nom de *temps primitifs*. Nous enten- « dons par là l'âge d'or, celui qui, s'ouvrant à saint Dominique et « aboutissant à saint Thomas d'Aquin, comprend la succession de « cinq maîtres généraux, savoir : saint Dominique, le bienheureux « Jourdain de Saxe, saint Raymond de Pégnafort, Jean le Teutonique « et le bienheureux Humbert de Romans (p. vii). » Le premier an- « neau de cette chaîne était suffisamment connu, grâce à l'admirable *Vie de saint Dominique* par le P. Lacordaire : on a donc continué ici ces annales saintes en retraçant l'histoire de son successeur immédiat,



Jourdain de Saxe, dont le nom n'a point une notoriété éclatante, et qui est bien digne cependant d'occuper une place d'honneur parmi les saints dont la pléiade dota le XIII<sup>e</sup> siècle d'une si belle parure. Mais ce n'est pas une simple biographie, si édifiante et si intéressante qu'elle fût par elle-même et par ses contacts, que l'auteur s'est proposé d'écrire. Son objet plus spécial est, à l'occasion de cette vie et à la lumière des œuvres qui s'y déroulent, de faire connaître l'ordre de saint Dominique dans ce qu'il a d'intime, dans son génie doctrinal, dans son action apostolique, dans sa législation, ses inclinations, son caractère, son esprit propre; de le définir dans sa loi morale et historique, dans son rôle providentiel, dans ses rapports avec l'Eglise et avec les peuples. Le cadre, on le voit, s'élargit singulièrement, et il n'y fallait rien moins qu'une science toute spéciale, une longue et personnelle expérience. En d'autres termes, le P. Danzas cherche avant tout, et sous toutes les formes, dans les faits, dans les enseignements, dans les institutions et les coutumes, les manifestations de l'esprit de saint Dominique transmis à ses fils. Or, l'ordre nouveau avait un triple attribut : il était monastique, doctrinal, apostolique; l'étude de ces trois attributs remplit les deux volumes dont nous rendons compte. Le troisième parlera du gouvernement de l'ordre, de ses rapports avec le saint-siège, les églises, les écoles, etc.; et le quatrième sera une sorte de *spicilège*. Ce n'est pas le moment de nous en occuper, puisqu'ils n'ont pas encore paru.

Saint Dominique mourait le 5 août 1221, et le chapitre général de l'ordre lui donnait pour successeur le bienheureux Jourdain de Saxe. Après l'ère de fondation, qui avait duré cinq ans, venait la seconde période, plus longue et plus brillante, celle de la consolidation et du développement jusqu'à la pleine maturité. La plupart des personnages qui vont briller dans l'histoire de l'ordre, pendant une cinquantaine d'années, sont déjà groupés autour de Jourdain, avec les premiers disciples de Dominique. Plus d'une obscurité règne sur la patrie, les premières années, les premiers voyages de Jourdain. Quelques écrivains ont dit qu'il était né en terre-sainte, pendant une croisade, d'une famille certainement allemande : de là son nom. C'est en Allemagne qu'il commença ses études, et il vint les continuer à Paris, où il se fit remarquer par ses succès dans tous les genres de sciences. Jeune encore, il composa même plusieurs ouvrages sur les mathématiques, en même temps qu'il abordait la théo-

logie, qui entraît toujours à cette époque dans une éducation complète. L'ordre dominicain avait alors un illustre prédicateur, qui remplit successivement Paris et Bologne de l'éclat de son éloquence : c'était le frère Réginald. La sainteté de sa vie, la ferveur de ses prédications, l'enthousiasme divin qui pénétrait chacune de ses paroles, exerçaient sur la jeunesse un prestige dont nos mœurs actuelles ne sauraient nous donner l'idée. Dans ces temps d'une ignorance prétendue, le zèle pour l'instruction, le culte du savoir, envahissait la société dans des proportions à faire honte à notre fameux siècle *des lumières*. Telle abbaye voyait autour de ses murs jusqu'à *sept mille* étudiants, beaucoup plus que Paris n'en réunit aujourd'hui. Tours, Montpellier, Clermont, regorgeaient d'écoliers ; Bologne, en Italie, en comptait *dix mille* de toutes les nations. Paris l'emportait sur toutes les autres villes lettrées par le nombre de ses étudiants, égal quelquefois à celui de la bourgeoisie : Cantù porte ce nombre à *trente mille*, Ozanam (*Dante et la philosophie*) à *quarante mille* (t. I, pp. 8, 11, 12). Jourdain fut touché comme tant d'autres, et, obéissant à la voix de Dieu, se présenta chez les dominicains du couvent de Saint-Jacques, avec quelques compagnons. En 1219, il avait sa première entrevue avec saint Dominique, et il avait le bonheur d'être admis dans son intimité. Ces deux grandes âmes étaient faites pour se comprendre et s'attiraient l'une l'autre ; deux ans et demi après, Jourdain était appelé à succéder au saint fondateur. — La bonté fut une de ses vertus dominantes, et, comme tous les serviteurs de Dieu, il l'exerçait non-seulement envers ses frères en religion, mais envers les pauvres, les malheureux, les affligés que la Providence plaçait sur sa route, et qui accouraient autour de lui. Ses sermons rappelaient ceux de Réginald et n'attiraient pas une moindre multitude d'auditeurs. Dieu lui accorda le don des miracles ; comme saint François d'Assise, il eut sur la nature un prodigieux empire. Grâce à cette action, à ce zèle qui ne connut jamais le découragement et la fatigue, il vit se multiplier les vocations et se peupler les maisons de son ordre, qu'il gouverna durant quinze ans. Il y en avait jusqu'en Syrie : Jourdain résolut de les visiter, et de faire en même temps ses dévotions aux saints lieux. Là encore, pendant quelques mois de séjour, il s'occupa en apôtre, soit auprès des infidèles, soit pour la correction des chrétiens dont le relâchement affligeait sa foi. Au retour, une tempête horrible assaillit son vaisseau et finit par le couler bas. Ainsi mourut le bienheureux, le 13

février 1237. Son corps et ceux de ses compagnons furent rejetés à la côte : une lumière céleste brillait au-dessus d'eux. Ils furent ensevelis dans le couvent des dominicains de Ptolémaïde. Le pape Léon XII a autorisé, en 1826, le culte du bienheureux.

L'objet principal du P. Danzas, nous l'avons dit, n'est pas de raconter cette vie, mais d'y rattacher la seconde période des origines, et de nous faire assister au développement de la sainte institution dans ses caractères essentiels : la vie religieuse et monastique, les écoles, l'apostolat. « Par ses talents, par son éloquence, par le « charme sympathique attaché à sa personne, par le crédit que ses « qualités lui donnaient auprès du monde et dans l'Eglise, Jourdain « de Saxe était l'homme qu'il fallait pour frayer les voies à ses « frères, pour accélérer et diriger, — *optime regens atque dirigens*, « — l'essor que nous avons vu s'accroître (t. I, p. 87). » Il y a donc ici, à côté de la biographie et de l'histoire, ou plutôt à leur occasion, tout un traité des vertus et de la perfection religieuses : la prière, l'austérité, la pauvreté, l'observation des vœux de chasteté, d'obéissance, etc. Il y a un autre traité sur la vie doctrinale et sur le ministère de l'enseignement. Il y en a un troisième sur la vie apostolique et sur les sermonnaires, d'après l'esprit et les conditions de l'ordre dominicain. Il est facile de voir le grand intérêt, les sujets d'édification et d'instruction que renferment de telles pages, écrites d'une main sûre, sous la dictée du recueillement, de la tradition, de l'expérience et d'une intelligence supérieure. Ce ne sont pas les seuls enfants de saint Dominique qui profiteront à cette lecture, ce sont tous les amis de la gloire de l'Eglise, toutes les âmes désireuses de leur perfection, tous les ministres sacrés appelés à l'honneur de diriger les œuvres de zèle ou à prêcher au milieu des peuples la divine parole.

V. POSTEL.

**110. EXPLICATION**, en forme de catéchisme, des épîtres et évangiles de tous les dimanches et des principales fêtes de l'année, par le T.-H. F. PHILIPPE, supérieur général des frères des écoles chrétiennes ; — 3<sup>e</sup> édition. — 1 volume in-8° de 570 pages (sans millésime), chez Lefort, à Lille et à Paris ; — prix : 4 fr. 50.

Il n'est pas un des détails de la liturgie catholique qui ne porte avec lui son instruction et qui n'ait son but spécial dans l'œuvre de l'édification des âmes. La page d'Écriture sainte, par exemple, que l'Eglise nous fait lire à chaque messe, sous le nom d'*épître* et sous

le nom d'*évangile*, est, moins que toute autre, une simple cérémonie, une formule sans objet : elle entend que nous méditions ce texte sacré pour en faire la lumière de nos pensées, la règle de notre conduite, et elle ordonne aux pasteurs d'en développer régulièrement l'explication devant le peuple chrétien, au moins les jours de dimanches et de fêtes. C'est, on le sait, une des obligations les plus strictes du ministère pastoral, nous dirons même de toute situation qui met un supérieur en face de ceux qu'il doit instruire. Livré à l'enseignement de la jeunesse depuis plus d'un demi-siècle, ayant acquis, par conséquent, une expérience complète de ce qui peut être compris de cet âge comme de ce qui peut lui être utile, — et ceci s'applique certainement à la grande majorité des fidèles d'une paroisse, — le très-honoré frère Philippe, dont nous annonçons dernièrement la mort (p. 128 du présent volume), a consigné dans ce beau volume les leçons qu'il fit si longtemps entendre à ses disciples. Les catéchistes, les curés, les maîtres dans les écoles, les parents dans les familles, y trouveront tout ce qui peut les aider dans l'accomplissement de ce devoir. — « La lecture réfléchie de l'Écriture « sainte, avec commentaires, est, d'autre part, le remède le plus effi-  
« cace à opposer au grand mal des mauvais livres, aujourd'hui plus  
« répandus que jamais peut-être, qui pervertissent dans les jeunes  
« gens, et même dans les enfants, le cœur et l'intelligence, presque  
« aussitôt que la raison s'éveille en eux, et avant qu'ils aient pu  
« contracter l'habitude des sentiments honnêtes et pieux (p. 3). »

— C'est par demandes et réponses que procède l'auteur, demandes et réponses placées immédiatement après le texte de l'épître et après celui de l'évangile. Nous applaudissons tout particulièrement à ce soin de faire ainsi entrer l'épître dans ces instructions : on la néglige trop, soit que le temps manque aux pasteurs, soit qu'une routine regrettable ôte jusqu'à l'idée de chercher dans ces admirables extraits, inspirés autant que l'Évangile, les enseignements de toutes sortes que Dieu y a placés. A cet égard donc, l'ouvrage du frère Philippe est précieux entre beaucoup d'autres. Sans dépasser des limites raisonnables, les commentaires sont assez étendus pour n'omettre pas une syllabe de quelque intérêt. Il en sort, pour l'année entière, un ensemble d'instructions qui embrassent toute la religion.

— Une autre bonne pensée, que nous devons signaler, a été de résumer en quelques lignes, avant de donner l'évangile ou l'épître, ce qu'on va lire : grâce à cette attention, l'esprit est déjà fixé, et goûte

où le disciple bien-aimé écrivit l'Apocalypse, à Rhodes, métropole du plus chevaleresque des ordres religieux et militaires, à Beyrouth, l'ancienne Béryte des Romains, la Berotha de la Bible, fameuse par les épouvantables massacres qui provoquèrent l'expédition de Syrie, à Sidon, à Tyr, à Saint-Jean-d'Acre. Dans ce parcours, les impressions deviennent plus vives et se manifestent plus promptement. Enfin le voyageur pénètre en Palestine. Il voit Jérusalem, Nazareth, Bethléem. Ici toute analyse froide, raisonnée, est impossible. Il faut un grand talent pour exprimer ce que l'on ressent en foulant cette terre bénie où Jésus est né, où il a vécu, où il a souffert, où il a aimé, où il est mort. C'est là que Marie enfanta le Rédempteur des hommes; c'est dans ce sépulcre, que le monde environne de respect et d'adorations, que le Sauveur attendit sa glorieuse résurrection; c'est là, dans ce trou que recouvre une plaque d'or, que fut violemment fiché le pied du gibet sur lequel sua son agonie... Les pages où M. Marmier retrace, avec une éloquence grave, avec une suave poésie, les sentiments qui l'oppressaient alors qu'il contemplait le berceau du christianisme, sont autant de chefs-d'œuvre que notre critique est impuissante à détailler. Il faut les lire.

En résumé, ce livre est une sorte de mosaïque. Les éditeurs y ont rassemblé des fragments choisis dans les œuvres de M. Marmier et en ont fait un recueil des plus intéressants et qui plaira. C'est là un de ces bons livres qui ont une place d'honneur dans la bibliothèque du jeune homme. On y trouve un intérêt toujours soutenu, une morale douce autant que vraie, de charmantes leçons, un enseignement sérieux. Peut-on dire plus pour le recommander ?

CHARLES BUET.

**116. LE R. P. ISAAC JOGUES**, *de la compagnie de Jésus, premier apôtre des Iroquois*, par le P. F. MARTIN, de la compagnie de Jésus. — 4 volume in-42 de 352 pages (1873), chez J. Albanel; — prix : 3 fr.

Né à Orléans, en 1607, Isaac Jogues entra à dix-sept ans au noviciat des jésuites, et fut ordonné prêtre en 1635. Il désirait se consacrer aux missions lointaines les plus périlleuses. Celle du Canada l'attira entre toutes : il y débarqua avec ses compagnons en 1636.

A son arrivée, la mission comptait dix-huit prêtres et six frères coadjuteurs. Ils occupaient six stations sur une ligne de 1600 kilomètres, depuis le cap Breton jusqu'aux abords du lac Huron. Le

P. Jogues était destiné à celle des Hurons, de toutes la plus éloignée. On comptait sur elle pour ouvrir plus tard à la religion les immenses contrées de l'Ouest. De l'autre côté des lacs, et le long de la rivière Hudson, étaient échelonnées les tribus iroquoises, parmi lesquelles aucun missionnaire n'avait encore pénétré. Au P. Jogues était réservée la gloire d'être leur premier apôtre, et cette gloire, il devait l'acheter au prix des tortures et de son sang.

Nous n'entrerons pas dans le détail des pénibles travaux et des privations que le saint missionnaire partageait avec ses frères dans la résidence où ils manquaient des choses les plus nécessaires. La difficulté n'était pas seulement de se procurer des ressources, mais de les faire parvenir à cette station lointaine, dans un pays où nulle route n'était tracée, où l'on n'avait pour moyen de transport sur les lacs ou sur les fleuves que des canots d'écorce qu'un rien faisait chavirer, et que les voyageurs étaient souvent obligés de porter, outre le bagage, sur leurs épaules, pour franchir les rapides qui sont fréquents dans ces parages. Ajoutons à cela les périls dont on était environné de la part des sauvages, ... et l'on aura une faible idée de la difficulté des communications dans ce pays aujourd'hui si admirablement transformé.

Si la mission des Hurons donnait de grandes peines, les missionnaires y éprouvaient du moins de grandes consolations. Cette tribu, qui avait fait alliance avec les Français, ne se montrait pas trop rebelle à la prédication de l'Évangile. Mais Dieu voulait sanctifier le P. Jogues par des souffrances qui n'ont de compensation que dans le ciel. — Envoyé à Québec pour les approvisionnements de sa mission, il revenait en compagnie de quelques Hurons chrétiens et de deux jeunes Français; la caravane était chargée, outre les provisions, de livres et d'objets nécessaires au culte. Pareil convoi ne pouvait se renouveler qu'une fois par an ; combien il était nécessaire qu'il arrivât à bon port ! Mais Dieu en avait disposé autrement : il fut surpris par une horde d'Iroquois, les bagages furent saisis, et le P. Jogues et ses compagnons emmenés prisonniers. A certain moment, le missionnaire, mal gardé, aurait pu fuir; un motif sublime le retint : plusieurs Hurons, blessés à mort dans le combat, avaient besoin des consolations suprêmes. Il resta pour leur donner les secours de son ministère et pour soutenir ses compagnons de captivité.

Les cruels Iroquois n'attendirent pas leur arrivée au lieu de leur résidence pour torturer leurs victimes. Ils les mutilèrent en leur

broyant les doigts, en tailladant leurs chairs, en les frappant à coups de bâton. Dans cet état, ils les forçaient à marcher, sans leur donner de nourriture, et leur faisaient porter de lourds fardeaux. Ces atrocités se renouvelèrent plusieurs fois. Deux compagnons du P. Jogues périrent par le feu. Pour lui, ses tortures furent prolongées. Son corps n'était plus qu'une plaie. Ses mains surtout étaient horriblement mutilées : on lui avait désarticulé la première phalange du pouce et arraché les os de plusieurs doigts. Dans ce douloureux état, presque nu, manquant souvent de nourriture, il était obligé de servir de domestique au maître qui lui avait été assigné. Il dut quelque soulagement à une vieille femme qui l'adopta pour son fils, et il trouva moyen d'exercer son apostolat soit en baptisant les enfants moribonds, soit en parlant du vrai Dieu à ces peuples adonnés à toutes sortes de superstitions. Il se faisait des oratoires en branchages, y plantait des croix, y méditait les saintes Ecritures et gravait le nom du Sauveur sur l'écorce des arbres, afin qu'il prît possession de cette terre ingrate en dépit du mauvais vouloir de ses habitants. Des consolations et des visions célestes vinrent quelquefois reconforter son âme.

Il y avait dix-huit mois qu'il supportait cette douloureuse captivité, quand une colonie hollandaise voisine, informée de la triste situation du missionnaire, lui offrit de faciliter son évasion. Les raisons qui l'avaient jadis retenu n'existant plus, il finit par se rendre à ces offres. Mais cette évasion fut accompagnée de tant de difficultés et d'angoisses, que le récit n'en est guère moins affligeant que celui de sa captivité.

Après avoir été pendant plusieurs semaines caché dans un grenier où il manquait de tout, où il était sans cesse exposé aux investigations des Iroquois qui trafiquaient avec ces colons, il fut enfin recueilli successivement par l'avare charité de deux capitaines de navires, où il était couché à fond de cale et ne recevait qu'une nourriture immonde. Il aborda enfin, après bien des vicissitudes, sur la côte de Bretagne vêtu en mendiant et sollicitant l'aumône. Il finit par rencontrer un voyageur compatissant, qui consentit à le conduire jusqu'à Rennes, où il y avait un collège de jésuites. Après s'être fait reconnaître du P. recteur, le saint missionnaire put goûter pendant quelques jours, au milieu de ses frères de France, un peu de ce repos et de ces consolations humaines dont il était privé depuis si longtemps. — Il ne resta pas longtemps à Rennes; ses supérieurs l'appelèrent à Paris.

Informée de son arrivée, la reine-régente voulut le voir et versa des larmes d'attendrissement en apercevant les traces, à peine cicatrisées, de la cruauté des sauvages. Pendant son séjour en France, on demanda au souverain-pontife qu'il pût célébrer la messe malgré l'état de mutilation de ses mains. La réputation du serviteur de Dieu et le récit de ses combats avaient précédé cette demande. Le pape Urbain VIII, plein d'admiration pour une constance si sublime, répondit par ces paroles remarquables : « Il ne serait pas juste de refuser à un martyr de Jésus-Christ de boire le sang de Jésus-Christ. »

L'humilité du missionnaire souffrait de l'attention et des honneurs dont il était l'objet. Ce motif l'empêcha de se rendre aux vœux de sa famille, qui désirait le revoir dans sa ville natale. Il lui tardait de retourner à ses travaux apostoliques. Les supérieurs ne voulurent pas s'opposer à une si noble résolution. Il n'avait passé que quelques mois en France, quand il repartit pour le Canada en 1644.

Les Iroquois, qui s'étaient jusqu'alors refusés à l'alliance des Français, commençaient alors à la rechercher. Rien de curieux comme le récit détaillé de l'ambassade solennelle qu'ils députèrent à la colonie. Faisant partie du conseil, le P. Jogues opina fortement en faveur de la paix, et partit bientôt à son tour avec une ambassade française afin de ratifier les conventions. Il fut alors reçu avec honneur chez ce peuple qui l'avait si cruellement traité. Des présents furent échangés et les captifs rendus à la liberté.

Après s'être acquitté de cette mission politique, le missionnaire désira retourner parmi ces sauvages afin de les évangéliser. Mais ces gens versatiles et barbares avaient déjà changé de dispositions, du moins dans quelques-unes de leurs tribus. Le P. Jogues et ceux qui l'accompagnaient furent reçus avec défiance. On attribua à ses maléfices une épidémie qui sévissait en ce moment, et les mauvais traitements recommencèrent; mais, cette fois, Dieu ne soumit pas son serviteur à une trop longue épreuve : un traître lui trancha la tête, ainsi qu'aux personnes de sa suite. Leurs têtes furent exposées sur des piques et leurs corps ignominieusement jetés à l'eau. Ainsi fut consommé en 1646 le long martyr du serviteur de Dieu; ainsi fut arrosée de son sang cette terre infidèle qu'il enfantait à Jésus-Christ.

Les bourreaux du martyr ne tardèrent pas à ressentir les effets de la colère divine : son meurtrier, pris et condamné plus tard par les Français pour d'autres méfaits, avoua son crime, reçut le baptême et mourut repentant. Quelques Iroquois qui s'étaient attachés au



P. Jogues déplorèrent sa mort; néanmoins, d'autres missionnaires périrent encore de la main de ces barbares. Tant de sacrifices ne demeurèrent pas inutiles, et le règne de Dieu s'implanta peu à peu chez ce peuple rebelle, aujourd'hui généralement chrétien, et vivant à côté de la population française qui s'est considérablement accrue et a su demeurer essentiellement honnête et catholique, en dépit de toutes les révolutions qui ont corrompu la plupart des nations civilisées.

Le récit de quelques grâces obtenues par l'invocation du martyr et de très-intéressantes notices sur les compagnons de sa captivité complètent ce volume, enrichi de notes et de plusieurs gravures au trait, représentant, outre le portrait du P. Jogues, les principales scènes de sa vie apostolique et de son martyre. J. MAILLOT.

**117. MANUEL de l'amateur des jardins, traité général d'horticulture; —** III<sup>e</sup> PARTIE, contenant la culture des arbrisseaux et arbres forestiers et d'agrément, ainsi que celle des végétaux de serre chaude et d'orangerie; — — IV<sup>e</sup> PARTIE, contenant la culture des légumes et des arbres fruitiers de pleine-terre, ainsi que celle des plantes alimentaires de serre chaude, par MM. J. DECAISNE, membre de l'institut, professeur de culture au muséum, etc., et Ch. NAUDIN, membre de l'institut et aide-naturaliste au muséum, etc.; — ouvrage accompagné de figures dessinées par M. A. RIOCREUX, gravées par M. F. LEBLANC. — Tomes III et IV, — 2 volumes grand in-12 de 866 et 658 pages (sans millésime), chez Firmin Didot frères, fils et Cie; — prix : 15 fr.

Les deux premiers volumes de ce magnifique ouvrage ont paru il y a déjà plusieurs années: nous en avons rendu compte de manière à faire connaître non-seulement leur contenu, mais encore la méthode générale et les diverses qualités qu'on trouve dans l'œuvre entière (Voir notre tome XXXVIII, p. 326). Il nous reste donc peu de chose à dire des deux derniers volumes.

Le troisième est consacré à un sujet qui a pris de nos jours une importance toute nouvelle. Les arboretums et les arbusteries, sans être complètement inconnus au siècle dernier, n'existaient alors qu'exceptionnellement et comme simple accessoire des jardins fleuristes. Cette matière est ici divisée en quatre chapitres, que nous énumérons brièvement : 1<sup>o</sup> les arbustes et arbrisseaux d'ornement; 2<sup>o</sup> les arbres de plein air (magnolia, marronnier, alisier, merisier, olivier, etc.); 3<sup>o</sup> la culture sous verre: orangeries, jardins d'hiver, serres tempérées et serres chaudes (camélia,

bruyère, azalée, etc.); 4° les plantes de serre chaude (épidendrum, vanda, cocotier, etc.); un appendice très-court a pour objet les jardins botaniques et médicaux, les jardins d'expérience et de naturalisation.

Le quatrième volume comprend deux parties distinctes, qui traitent, l'une, du jardin potager (légumes-racines, légumes-herbacés, légumes-fruits); l'autre des fruits (fruits bacciformes, à noyau, à pépins).

Deux tables de matières, la première analytique, la seconde alphabétique, placées à la fin de chacun de ces volumes, ne peuvent manquer de faciliter beaucoup les recherches.

Ainsi se trouve terminée cette belle publication, où le talent des auteurs a été parfaitement secondé par le burin des artistes et les soins intelligents de l'imprimeur.

A. VISSAC.

**418. DU MATÉRIALISME contemporain, ses doctrines malsaines et leurs funestes conséquences, — démonstration, d'après l'histoire, de l'existence de Dieu,** par M. P. DUPRAY. — 1 volume in-8° de XVI-280 pages (1874), chez C. Douniol et Cie; — prix : 4 fr.

Les matières traitées dans ce volume l'ont été souvent, dans notre siècle surtout, et par des auteurs de réputation et de mérite. On a proportionné la défense à l'incessante et inqualifiable attaque. Mais il est bon d'y revenir toujours, non-seulement parce que le péril ne diminue pas, mais s'aggrave au contraire; c'est aussi parce que chaque écrivain apporte dans la thèse des qualités qui lui sont propres, et qui rendent son travail plus utile à tel ou tel milieu où d'autres formules n'auraient pas été comprises. Le livre que voici présente plusieurs avantages: s'il n'est pas partout écrit d'une manière irréprochable quant au style, il dit si nettement ce qu'il veut dire, il va si bien au fond des arguments, il s'appuie d'autorités si nombreuses et si graves, il garde d'un bout à l'autre de si vives allures, que tout esprit sérieux éprouvera infiniment de plaisir à le méditer. Le trait n'y manque pas, et l'adversaire en sentira la pointe. — Pauvre adversaire, au demeurant: car, en vérité, toute cette phraséologie ambitieuse, et lourde, et vide, de la gent matérialiste, cache un rare dénûment de pensée et n'offre absolument rien au cœur: ce qui, sans doute, consomme son alliance naturelle avec ce courant nouveau, si riche déjà de tempêtes, de sang, d'orgies et de ruines, qu'on appelle la *démocratie* ou la *démagogie*: au fond, c'est tout un. M. Du-

à Leipzig, et chez Mme veuve H. Casterman, à Tournai et à Paris; — prix : 1 fr.

**Ouvrages (nouvelles) choisies de Mgr DUPANLOUP**, évêque d'Orléans, membre de l'assemblée nationale. — T. IV, *Défense de Rome et du saint-siège*. — 1 vol. in-8° de 596 pages, chez E. Plon et Cie, et chez C. Douniol et Cie; — prix : 6 fr. 50. (L'ouvrage aura 6 volumes.)

**Ouvrages choisies de Mgr Joseph-Armand GIGNOUX**, évêque de Beauvais. Noyon et Senlis. — T. II, *Allocutions synodales, lettres et circulaires relatives au ministère paroissial et à la vie sacerdotale*, — in 8° de 448 pages, chez Delacroix-Pasturel, à Beauvais, et chez V. Sarlit, à Paris; — prix : 4 fr.

**Pouégryliques, oraisons funèbres, éloges académiques**, par M. l'abbé BESSON, chanoine titulaire de Besançon, chanoine honoraire de Nancy, Saint-Dié et Verdun; — nouvelle série. — 1 vol. in-12 de vi-432 pages, chez Bray et Retaux; — prix : 3 fr.

**Pie IX d'après ses principaux biographies et des documents authentiques**, par M. Henri R. — 1 vol. in-12 de 202 pages, chez L.-A. Kittler, à Leipzig, et chez Mme veuve H. Casterman, à Tournai et à Paris; — prix : 1 fr.

**Poème (le) de Rome**, par M. le comte LAFOND. — 1 vol. in-8° de xxiv-344 pages, chez le chevalier Melandri, à Rome, chez Vroman, à Bruxelles, et chez V. Palmé, à Paris; — prix : 4 fr.

**Recueil nouveau de morceaux choisis extraits des classiques français, à l'usage des classes de grammaire, avec des notes grammaticales, etc.** — POÈTES. — par M. Hippolyte RIGAUT, professeur de rhétorique. — 1 vol. in-12 de viii-318 pages, chez C. Delagrave; — prix : 2 fr.

**République (la) et le comte de Chambord**. — 1 vol. in-12 de 58 pages, chez Ed. Privat, à Toulouse, et chez C. Douniol, à Paris; — prix : 50 c.

**Résurrection (la) de la France et le châtiment de la Prusse prédits par Marie en Alsace et à Fontet**. — 1 vol. in-12 de 68 pages, chez A. Josse; — prix : 50 c.

**Révolution (la) et le clergé**, par M. l'abbé CABIBEL, curé de Montardit (Ariège). — 1 vol. in-8° de 226 pages, chez V. Palmé; — prix : 3 fr.

**Salm-Salm (la princesse Agnès de) au Mexique en 1867, ses souvenirs sur la chute et la fin de Maximilien I<sup>er</sup>, mis en français pour la première fois, accompagnés de chapitres complémentaires puisés dans les meilleurs témoignages et précédés en outre d'une introduction historique sur les révolutions du**

*Mexique*, par M. Philippe DE TOULZA. — 1 vol. in-12 de lvi-238 pages, chez V. Palmé; — prix : 2 fr.

**Souvenirs des retraites d'ordination de M. l'abbé Henri Perreye**. — 1 vol. in-12 de 136 pages, chez C. Douniol et Cie; — prix : 1 fr. 25 c.

**Tractatus de episcopo, ubi et de synodo diocesana**, auctore D. Bouix, theologiae et utriusque juris doctore; — editio secunda. — T. II, in-8° de 460 pages, chez Régis Ruffet et Cie; — prix : 7 fr.

Institutiones juris canonici in varios tractatus divisæ.

**Travaux (les) du concile du Vatican**, par Mgr Conrad MARTIN, évêque de Paderborn; — traduction de l'allemand seule autorisée. — 1 vol. in-8° de viii-192 pages, chez Poussielgue frères; — prix : 2 fr. 50.

**Trésor (le) du prêtre, répertoire des principales choses que le prêtre doit savoir et pratiquer pour se sanctifier et sanctifier les autres**, par le P. MACH, jésuite; — traduit et considérablement augmenté de notions sur la liturgie, le droit canonique, la théologie pastorale, la théologie morale pratique et l'éloquence sacrée, par MORONI, camérier du pape, PACCETTI, examinateur apostolique, et les PP. GURY, GUÉRIN et CENTURIONE, jésuites; — seule édition et traduction contenant ces précieux documents. — T. I, in-8° de 596 pages, chez le traducteur, Ch. de Plaisia, rue des Missions, 43, à Paris; — prix : 6 fr.

L'ouvrage aura 2 volumes.

**Vertus (les) de Marie mère de Dieu**, par le P. ARIAS, de la compagnie de Jésus; — traduit de l'espagnol, par M. Abel GAVEAU, prêtre. — 1 vol. in-12 de xii-242 pages, chez E. Plon et Cie. — prix : 2 fr.

**Vie du vénérable J.-B. de La Salle, fondateur de l'institut des frères des écoles chrétiennes, suivie de l'histoire de cet institut jusqu'à 1734**, par UN FRÈRE DES ÉCOLES CHRÉTIENNES. — 1 vol. in-8° de xlv-508 pages, chez Fleury, à Rouen, et chez Périssac frères, à Paris; — prix : 5 fr. (Au profit d'une bonne œuvre).

Voir ci-dessus *Histoire du vénérable Jean-Baptiste de La Salle*.

**Voix (une) de l'Allemagne**. — *Senatus populorum teutonico*. — in-8° de 24 pages, chez Mathieu Closson et Cie, à Bruxelles, et chez C. Dillet, à Paris; — prix : 25 c.

Le Propriétaire-Gérant :  
J. DUPLESSY.

## DANGER DES MAUVAIS LIVRES ET DES MAUVAIS JOURNAUX.

---

Le danger des mauvaises lectures a inspiré à la fois à Mgr l'évêque d'Angers et à Mgr l'évêque de Tournai (Belgique) deux mandements que nous croyons devoir signaler à l'attention de nos lecteurs, et tout spécialement des pères de famille. En présence des ravages exercés autour de nous par le flot toujours croissant des publications antireligieuses, antisociales et immorales, nous ne croyons pas pouvoir faire une chose plus utile que de répéter le cri d'alarme jeté par nos premiers pasteurs.

Nous donnons aujourd'hui la plus grande partie de l'instruction pastorale de Mgr Freppel, évêque d'Angers, réservant pour une de nos prochaines livraisons celle de Mgr Dumont, évêque de Tournai.

Le mal que nous venons vous signaler aujourd'hui, dit Mgr l'évêque d'Angers en s'adressant aux fidèles de son diocèse, est de ceux qui menacent le plus directement vos croyances et vos habitudes chrétiennes. L'adversaire contre lequel nous devons vous prémunir ne cache nullement son dessein : ce qu'il cherche à détruire en vous, c'est votre foi, votre attachement à la religion et à ses dogmes, votre respect pour l'Eglise et pour ses ministres. Vous le rencontrez partout, à la ville comme à la campagne, dans vos lieux de réunion ou de divertissement, et jusque dans votre intérieur, où il pénètre sans même y être appelé. Livre, brochure, feuille hebdomadaire ou quotidienne, cet adversaire de la vérité se glisse dans la ferme et dans l'atelier; il s'offre à vous dans la rue et sur la place publique; il vient vous trouver à domicile ou vous suit dans vos voyages, de station en station, se multipliant sous toutes les formes, et reprenant chaque matin son travail de la veille, sans jamais se lasser dans cette œuvre de ruine et de démolition. Faut-il s'étonner qu'une propagande si active éveille notre sollicitude? Et n'est-ce pas pour nous un devoir impérieux d'appeler votre attention sur les ravages de la presse irréligieuse, dans laquelle nous n'hésitons

pas à voir le plus grand fléau du temps actuel? Dieu veuille que vous écoutiez tous la voix de votre premier Pasteur, en éloignant désormais de vos demeures et de vos familles toutes ces productions indignes d'être reçues au foyer d'un chrétien! Tel est le vœu que nous formons avec confiance et que nous déposons dans vos cœurs, en vous adressant aujourd'hui cette instruction pastorale.

C'est la grandeur de l'homme de savoir faire un bon usage des dons du Créateur, comme c'est le signe de sa faiblesse de pouvoir en abuser. Quoi de plus précieux que le don de la parole, ce don magnifique, et qui suffirait, à lui seul, pour assurer à l'homme la supériorité sur tout cet univers visible? La parole! Elle est l'expression de la pensée, le lien des intelligences, la condition première de l'enseignement et du commerce social, l'instrument et le véhicule de la vérité. Mais que devient la parole dans la bouche de celui qui s'en sert pour propager le mensonge ou le vice? Elle trouble les esprits, agite les multitudes, soulève les passions, corrompt et tue les âmes. Tandis que la sagesse découle des lèvres du juste, *labia justis erudiunt plurimos* (*Prov.*, x, 21), la langue des méchants distille le poison, *venenum aspidum sub labiis eorum* (*Rom.*, III, 13). Et si rien n'est plus efficace que la parole de Dieu pour fortifier la vertu, *vivus sermo Dei et efficax* (*Hébr.*, IV, 12), l'Apôtre n'a-t-il pas soin de nous rappeler, d'autre part, que « les mauvais discours corrompent les bonnes mœurs, » *corrumpunt bonos mores colloquia prava* (*I. Cor.*, xv, 33)? C'est ce que disait déjà le Sage, quand il montrait dans la parole un instrument de vie ou de mort, *mors et vita in manu lingue* (*Prov.*, xviii, 21), suivant qu'on l'emploie pour le bien ou qu'on la met au service du mal.

Et l'écriture, cet art merveilleux qui, à l'aide de quelques signes, enchaîne la parole et fixe la pensée, de quel secours n'est-elle pas pour conserver les vraies doctrines et les transmettre d'une génération à l'autre? C'est par elle que les siècles se relient entre eux, et que tout le passé du genre humain revit devant nous. C'est par elle que nous remontons jusqu'à l'origine des temps, pour recueillir d'âge en âge, avec les leçons de la sagesse humaine, les préceptes et les enseignements de Dieu. Mais que de fois ce puissant auxiliaire de la vérité et de la vertu n'est-il pas devenu un moyen de propagation pour l'erreur et pour le vice? Et si, grâce à l'écriture, la sainteté et la vraie science se survivent dans des pages immortelles, le mauvais livre, lui aussi, ne restera-t-il pas ouvert sous les yeux

des générations à venir comme une source empoisonnée, d'où le mensonge et la corruption découleront sans cesse pour égaler les intelligences et flétrir les cœurs?

L'homme a donc ce pouvoir qui est à la fois sa force et son infirmité, de faire servir au bien les dons du Créateur ou de les détourner de leur vraie destination. Aussi, quand nous blâmons des abus ou que nous réproouvons des excès, ce n'est jamais à l'usage régulier et légitime des choses que s'appliquent nos plaintes et nos reproches. Est-il une découverte plus admirable et plus utile en soi que celle de l'imprimerie, ce complément providentiel de la parole et de l'écriture? Et ne semblait-il pas qu'en prêtant, pour ainsi dire, des ailes à la vérité, cet art nouveau dût en assurer le triomphe dans le monde entier? Nul doute, en effet, que la science et la foi n'y aient trouvé leur profit; et l'on ne saurait oublier que le livre de Dieu, la Bible, est sorti le premier de ces presses naissantes, comme pour les marquer du sceau de la consécration divine. Mais il était facile de prévoir, selon la marche de toutes les choses humaines, que cette invention si favorable par elle-même aux progrès de la vérité, ne tarderait pas à devenir aux mains de l'erreur une arme puissante, et que les mauvais livres se multiplieraient avec les bons. Un siècle ne s'était pas écoulé depuis l'introduction de ce nouvel et redoutable élément dans la vie publique, que déjà le saint concile de Trente s'alarmait de voir se répandre tant d'écrits pernicieux; et les solennels avertissements que l'auguste assemblée faisait entendre aux pasteurs et aux fidèles, soit pour exciter le zèle des uns, soit pour détourner les autres des lectures dangereuses, montrent assez à quel point les ravages de la mauvaise presse préoccupaient dès lors les pouvoirs de l'Eglise (Concile de Trente, *Sess. XVIII et XXV*).

Est-il besoin d'ajouter que, depuis cette époque, le péril n'a fait que s'aggraver de jour en jour? Aux moyens de diffusion dont l'erreur disposait précédemment, notre siècle a su en ajouter un nouveau, plus rapide et plus étendu que tous les autres. Tant que l'on se bornait à lire des livres, la propagation du mal se renfermait dans un cercle assez restreint. Cette sphère d'action s'est élargie, depuis que l'on a imaginé, à côté du livre qui n'est lu que d'un petit nombre, la feuille légère, quotidienne, accessible à tous, résumant jour par jour les nouvelles du monde entier, et profitant de cet attrait de la curiosité si naturel à l'homme, pour traiter toutes les

questions possibles, à la hâte et comme par jeu, sans que rien échappe aux hasards d'une discussion qui touche à tout, depuis les plus hautes vérités de la religion jusqu'aux moindres détails de l'économie domestique ou sociale. En pénétrant ainsi dans les habitudes de la vie, où il a su se faire une si grande place, le journal, puisqu'il faut l'appeler par son nom, est devenu une force considérable pour le mal comme pour le bien ; et l'on ne court nul risque de rien exagérer en disant qu'il n'est pas de levier plus puissant que la presse pour soulever les multitudes et mettre en mouvement leurs intérêts et leurs passions.

Mais laissons aux législateurs et aux hommes d'Etat le soin de concilier l'avènement de ce pouvoir nouveau avec la stabilité de l'ordre civil. Pour nous, ce qui nous préoccupe et ce que nous sommes en droit d'apprécier, c'est le rôle et l'attitude de la presse vis-à-vis de la religion. Certes, nous ne saurions avoir trop d'éloges pour les écrivains courageux qui se tiennent constamment sur la brèche pour défendre nos saintes croyances contre les attaques de l'hérésie et de l'incrédulité : ils remplissent, dans la presse, un véritable apostolat ; et c'est faire acte de dévouement à la religion, que de soutenir et de répandre les feuilles où ils servent les intérêts de la foi avec autant de zèle que de talent. Ils méritent aussi notre reconnaissance, ceux qui, tout en estimant que les controverses religieuses seraient mieux à leur place dans les livres, n'en professent pas moins un respect sincère pour les droits de l'Eglise, et qui, dans la défense des grands principes de l'ordre social, déploient une activité et une vigueur dignes d'une telle cause. Si la fonction de la presse était ainsi comprise de tous, nous ne songerions aucunement à nous émouvoir d'une institution dont les avantages balanceraient sans peine les inconvénients.

Mais tel n'est pas le caractère ni le but de cette partie de la presse contre laquelle nous cherchons à vous prémunir. Ce qu'elle poursuit, ce qu'elle s'efforce d'atteindre, c'est la destruction de l'Eglise catholique, de sa doctrine et de ses institutions : elle n'a pas d'autre raison d'être. Assurément l'œuvre de Jésus-Christ est au-dessus de pareilles attaques : ni le mensonge ni la corruption ne sauraient prévaloir contre elle ; mais, ce qui n'est pas indestructible, c'est la foi des particuliers, qui peut recevoir de mortelles atteintes par suite des erreurs disséminées chaque jour dans un public composé en général d'hommes peu instruits, et par là même

incapables de résister indéfiniment à l'assaut perpétuel qu'on livre à leurs croyances et à leurs mœurs.

Là est le danger de la presse antichrétienne et impie. Car, de discussions sérieuses, l'on n'en saurait attendre de la part d'hommes qui n'ont jamais su ou qui ont oublié, pour la plupart, les notions les plus élémentaires du catéchisme. Leur ignorance est extrême chaque fois qu'il leur arrive de toucher à un dogme de la religion. Mais cette absence de lumières ne les empêche pas de trancher sur toutes les questions avec une confiance illimitée. Dénaturer les doctrines, travestir les faits, calomnier les personnes, c'est, en matière religieuse, tout leur art et toute leur science. Trois choses leur font, à cet égard, essentiellement défaut : l'amour de la vérité, le sentiment de la justice et la notion du respect.

L'amour de la vérité ! Si les écrivains de la presse irréligieuse savaient comprendre ce premier de tous les devoirs, ce devoir fondamental de quiconque veut tenir une plume, est-ce qu'ils entasseraient dans leurs feuilles calomnies sur calomnies contre la religion et ses dogmes, contre l'Eglise et ses ministres ? Quand ils reproduisent contre une vérité de la foi quelque vieille objection usée depuis des siècles, les voit-on jamais ajouter la réponse, bien qu'elle ait été mille et mille fois donnée ? Lorsque, à l'occasion des derniers pèlerinages, il vous accusaient d'adorer la sainte Vierge, pouvaient-ils ignorer que la doctrine catholique repousse avec horreur tout culte d'adoration qui ne s'adresserait pas à Dieu seul ? Quand ils défigurent chaque matin le dogme de l'infaillibilité du pape, jusqu'à en tirer je ne sais quel fantôme d'idolâtrie, n'ont-ils pas des yeux pour lire les actes du concile, et pour voir, comme tout le monde, que ce privilège si simple et si rationnel n'a pas d'autre objet que de sauvegarder la foi et les mœurs ? Et lorsqu'enfin, poussant l'ignorance ou la mauvaise foi jusqu'à leurs dernières limites, ils osent vous représenter l'Eglise comme l'ennemie des lumières et de l'instruction, leur serait-il donc si difficile d'ouvrir un livre pour y apprendre que c'est l'Eglise qui, la première, a établi des écoles dans vos contrées, qui a fondé et organisé toutes les universités de l'Europe, qui a sauvé de l'oubli et des ravages du temps les productions littéraires de l'antiquité, qui a soutenu et encouragé depuis dix-huit siècles le progrès des sciences, des lettres et des arts ? Qu'est-ce donc qui peut expliquer ces altérations perfides de la vérité, si ce n'est le parti pris de fausser les intelligences,



de pervertir l'esprit public, afin d'arracher les âmes à Jésus-Christ et à l'Eglise? Y a-t-il dans l'emploi de tels moyens une ombre de franchise et de sincérité?

Et, pour en venir à des faits récents, faut-il rappeler les contes ridicules et absurdes que l'on répandait naguère à travers vos campagnes? Les prêtres, disait-on, ligués avec tout ce qu'il y a de plus respectable parmi vous, travaillaient à ramener la dîme, la taille, la corvée, et toutes ces institutions d'un autre âge auxquelles personne ne pense plus. Nous devons cette justice à votre bon sens et à votre esprit chrétien : vous avez accueilli ces tristes inventions avec le dédain qu'elles méritaient. Vous vous êtes souvenus que le clergé se recrute dans vos rangs, qu'il sort des entrailles mêmes de la nation, et, par conséquent, que vos prêtres, enfants du peuple comme vous, seraient les premiers à défendre vos libertés et à revendiquer vos droits. Vous avez compris qu'il ne saurait nous venir en esprit de vouloir contraindre personne à se confesser ou à communier malgré soi, par la raison bien simple qu'un acte religieux cesserait d'être méritoire du moment qu'il ne serait plus obtenu par la persuasion, mais par la force. Toutes ces accusations plus odieuses les unes que les autres, vous les avez repoussées avec une fermeté qui vous honore. Mais qui donc avait donné le ton à cette propagande de haine et de mensonge? Qui avait semé ces bruits malveillants, sans y croire, et dans le seul but de vous tromper? Qui avait excité ces ferments de discorde, au risque d'amener la guerre sociale? Qui? La presse irréligieuse, et elle seule.

Qu'ils ne viennent donc pas nous parler de leur projet d'éclairer les masses, ces écrivains qui mettent tout en œuvre pour les aveugler. La première condition pour avoir le droit de parler à ses semblables, c'est, avec l'amour de la vérité, le sentiment de la justice. Or, quels sont les procédés de la presse irréligieuse, chaque fois qu'il lui arrive de toucher au passé de l'Eglise ou d'apprécier son rôle dans le présent? A-t-elle du moins cette équité vulgaire, qui consiste à ne pas taire le bien à côté du mal que l'on prétend signaler? La voit-on jamais rendre hommage aux innombrables bienfaits de cette divine institution qui, depuis dix-huit siècles, a su enfanter des merveilles de vertu et de sainteté; qui, sans parler de mille autres créations également admirables, a couvert le monde d'asiles pour les pauvres, d'hôpitaux pour les malades, de refuges

pour toutes les misères et toutes les infirmités humaines ? Non, tout ce qu'elle sait de ce passé si glorieux de l'humanité chrétienne, tout ce qu'elle en a retenu, ce sont trois ou quatre faits qu'elle arrange à sa façon, qu'elle détache du milieu où ils se sont produits, qu'elle impute au corps entier, tandis qu'il ne faudrait y voir tout au plus que des fautes individuelles ou des erreurs locales. C'est à quoi semble se réduire, pour la presse irréligieuse, toute l'histoire des siècles chrétiens : elle vit de cela, elle se repaît de cela : le reste, elle l'ignore ou elle n'en parle jamais. Est-ce là le sentiment de la justice ? Et s'y prendrait-on autrement, si l'on voulait de propos délibéré pervertir et corrompre l'esprit des peuples ?

Cette absence totale de justice à l'égard du passé de l'Eglise ne se montre pas moins dans les appréciations de la presse irréligieuse sur le temps actuel. Jamais vous ne trouverez dans ces journaux la mention la plus légère des éclatants services que la religion ne cesse de rendre à la société contemporaine. Nos sœurs de charité, qui se dévouent avec tant d'abnégation au soulagement des infirmes et des pauvres ; notre admirable clergé, qui donne au monde entier un spectacle si édifiant ; nos congrégations enseignantes ou hospitalières, qui travaillent, du matin au soir, à répandre l'instruction ou à diminuer la souffrance ; nos œuvres, nos établissements, nos institutions, dont le but unique est d'améliorer la situation matérielle ou morale de nos frères, rien de tout cela n'existe pour les écrivains de cette presse : ils gardent là-dessus un silence complet ; jamais un mot sympathique ne vient se placer sous leur plume. Mais qu'il se produise quelque part la moindre défaillance, que la faiblesse humaine vienne à se trahir ici ou là par une faute regrettable, à l'instant même, du nord au sud et de l'est à l'ouest, tous les organes de la presse irréligieuse éclatent de concert, s'échauffent, crient au scandale ; et tandis que toutes les merveilles réunies du dévouement et de l'héroïsme moral ne parviennent pas à leur arracher un signe d'approbation, leurs déclamations bruyantes vont porter en tout lieu la nouvelle de ce fait isolé, et qui leur semble une bonne fortune. Est-ce là, encore une fois, le sentiment de la justice ? Et ne sommes-nous pas en droit de signaler de telles manœuvres à votre légitime indignation ?

Laissez-nous citer un exemple récent, pour vous montrer à quel point la haine de l'Eglise altère la notion du juste et de l'injuste chez les écrivains de la presse irréligieuse. Ces jours derniers s'étei-

gnait à Paris l'une des plus nobles existences de ce siècle. Durant les soixante années de sa vie religieuse, ce grand homme de bien avait plus fait pour la diffusion de l'enseignement populaire que n'importe quel personnage de notre époque. Aussi la capitale a-t-elle tenu à honneur de faire au frère Philippe des funérailles dignes d'une carrière si laborieuse et si féconde. Et cette partie de la presse qui parle si volontiers et à tout propos de son zèle pour l'instruction primaire, qu'a-t-elle imaginé devant le cercueil de cet homme qui avait su donner aux enfants du peuple des instituteurs par milliers, et leur ouvrir des écoles par centaines ? La conspiration du silence : à peine si, dans quelque'une de ces feuilles, un léger entrefilet laissait soupçonner aux lecteurs la disparition de cet insigne bienfaiteur des classes ouvrières, auquel les plus hauts représentants de l'Eglise et de l'Etat venaient de payer le tribut de la reconnaissance publique. Voilà bien la justice des ennemis de la religion. Mais qu'au fond d'un village quelque malheureux, dont l'ignorance est toute l'excuse; repousse brutalement de son lit de mort la religion qui était venue s'incliner comme une mère sur le berceau de son enfance, alors c'est tout un concert d'éloges que la presse impie fait entendre d'un bout de la France à l'autre ; les harangues débitées par quelque fanatique sur la tombe de cet infortuné, viennent s'étaler au long dans ces tristes feuilles, où elles méritent d'ailleurs de trouver place ; et quelle qu'ait été, hélas ! la vie du pauvre défunt, il devient un héros du moment qu'il a renié son Dieu, sa foi et son âme. Ce simple rapprochement ne vous donne-t-il pas la mesure de ce que l'on peut attendre de pareils adversaires ? Et si le ridicule ne le disputait ici à l'odieux, y aurait-il des expressions assez fortes pour condamner ce manque absolu de justice et d'équité ?

Et parce que le sentiment de la justice et l'amour de la vérité font défaut à la presse irréligieuse, elle a perdu également la notion du respect. Non, ils ne vous respectent pas ces journalistes qui osent traiter vos croyances de superstitions, oubliant qu'il sied mal à leur médiocrité de parler ainsi d'une doctrine professée par les plus grands génies et les hommes les plus vertueux qui aient paru sur la terre depuis dix-huit siècles. Ils ne respectent pas vos évêques et vos prêtres, quand ils leur imputent les desseins les plus odieux, et qu'ils les accusent de vouloir établir le règne de la religion sur la fraude et sur l'imposture. Ils ne respectent pas ce qu'il y a de

plus pur et de plus délicat dans la conscience humaine, lorsqu'ils tournent en dérision les choses saintes et qu'ils emploient à les railler un ton et des formes indignes d'un si grave sujet. Ils n'ont même pas, à l'heure présente, le respect du malheur, et après toutes nos épreuves des dernières années, il nous était réservé cette suprême douleur de voir des écrivains français faire cause commune avec tous les ennemis de l'Eglise dans le monde entier, sans se demander si, à défaut de tout autre sentiment, le patriotisme et les convenances ne leur défendaient pas de pousser à un tel point l'oubli de la mesure.

Sans doute, car la violence n'exclut pas la dissimulation, c'est une méthode assez familière aux écrivains de la presse irréligieuse de désigner l'Eglise catholique par certains mots qui leur permettent de mieux porter leurs coups en cherchant à les voiler. C'est aux « cléricaux » et aux « ultramontains » que se bornent leurs attaques, ne cessent-ils de répéter dans un langage aussi noble que leurs pensées. Qu'est-ce à dire ? Et que signifient de tels mots sous la plume des ennemis de l'Eglise ? Partisans des droits du clergé, de son influence religieuse et morale, tous les catholiques le sont ; adversaires de la puissance civile, dans la sphère de ses attributions naturelles, nul catholique ne l'est ni ne saurait l'être. Obéir à l'autorité spirituelle du pontife Romain, vicaire de Jésus-Christ sur la terre, c'est un devoir pour tout le monde ; placer sa patrie temporelle « au delà des monts, » cela n'est permis à personne. Qu'on laisse donc de côté ces distinctions qui manquent de franchise autant que de vérité. C'est bien l'Eglise catholique tout entière que l'on s'efforce de dénigrer sous le couvert de ces équivoques, sa hiérarchie et son dogme, ses actes comme ses institutions. Il est vrai qu'en usant de pareils artifices ses ennemis se condamnent eux-mêmes : on dirait qu'ils n'osent pas la combattre de face, tant elle s'impose à leur esprit, étonné d'une telle force. Pour donner le change sur leurs vrais sentiments, ils sont contraints de l'attaquer sous un nom qui n'est pas le sien, rendant ainsi à cette grande puissance, jusque dans leurs insultes mêmes, un dernier et involontaire hommage.

Et c'est à de telles feuilles que des chrétiens livreraient l'entrée de leurs demeures ! Ah ! si tous les matins l'on vous envoyait des écrits où le nom et la mémoire de votre père ou de votre mère seraient calomniés et outragés, avec quelle indignation ne les

repousseriez-vous pas du seuil de vos maisons ? Et Notre-Seigneur Jésus-Christ n'est-il pas votre père, dans le sens le plus élevé et le plus auguste du mot ? La sainte Eglise catholique n'est-elle pas votre mère selon la grâce et selon l'esprit ? Comment donc pourriez-vous, sans trahir vos obligations les plus sacrées, recevoir au sein de vos familles, et lire sous les yeux de vos enfants, ces feuilles irréligieuses qui n'ont pas d'autre but que d'anéantir, si elles le pouvaient, l'œuvre du Christ et le ministère de son Eglise ? Car il ne faut pas se faire illusion là-dessus : s'abonner à un journal connu pour son hostilité contre la religion catholique, le répandre autour de soi ou le lire habituellement, c'est prendre une part active à tout le mal qu'il fait, c'est coopérer matériellement et moralement à cette œuvre de mensonge et de corruption. Quel poids pour la conscience ! Quelle responsabilité devant Dieu et devant la société !

Et ici, qu'il nous soit permis de nous adresser directement aux écrivains de la presse irréligieuse, pour leur demander compte des ravages qu'ils exercent parmi les âmes confiées à nos soins. Et quoi ! leur dirons-nous avec la conscience de nos devoirs et la sainte liberté de notre ministère, ne sentez-vous pas tout ce qu'il y a de coupable et d'odieux dans le rôle que vous jouez ! Quoi ! ébranler le respect, déraciner les croyances, faire le vide dans les âmes pour n'y laisser debout que la négation et le doute, semer la défiance à l'égard de tout ce qu'il y a de plus vénérable, de telle sorte que, si l'on prêtait l'oreille à vos insinuations, l'on ne croirait plus à la vertu de personne ; enlever au malheureux qui souffre l'espérance d'une vie future, après avoir éloigné de lui les consolations de la vie présente ; promener le travailleur de déceptions en déceptions à travers les rudes épreuves d'une carrière dont vous chassez Dieu et son Christ, et au bout de laquelle vous n'avez à offrir à cet homme dont le lot est si chétif sur la terre, que la perspective du néant : est-ce là un métier digne d'un homme qui se respecte ? Ces adolescents à peine sortis du collège, et qui vous devront, pour le reste de leurs jours, la ruine de leur foi et plus encore ; ces ouvriers au cœur desquels vous aurez allumé des haines, sans pouvoir y remplacer par quelque chose de noble et d'élevé leurs convictions éteintes ; ces hommes du peuple qui, à force d'entendre répéter sans cesse les mêmes calomnies, auront fini par se laisser prendre à vos déclamations, est-ce que l'image de toutes ces victimes ne viendra pas, un jour ou l'autre, assiéger vos souvenirs ? Et s'il vous reste,

ce qui est indestructible dans une conscience humaine, quelque étincelle de foi en un Dieu rémunérateur du bien et vengeur du mal, ne craignez-vous pas d'affronter un tel jugement et de telles responsabilités ?

Mais revenons à vous qui êtes exposés aux dangers et aux séductions de la presse irréligieuse. C'est armé de toute l'autorité de notre charge que nous interdisons la lecture des feuilles hostiles à l'Eglise et à la religion ; et c'est du fond de notre âme que nous vous supplions et vous conjurons dans le Seigneur Jésus, votre juge et le nôtre, d'écouter nos recommandations. L'on rencontre parfois des chrétiens qui croient pouvoir se permettre de pareilles lectures sous prétexte qu'elles ne leur font aucun mal. Nous aimons à le croire, bien que l'on ne joue pas impunément avec le poison, et que le proverbe sacré reste éternellement vrai : *Qui tetigerit picem, inquinabitur ab ea* (Eccli., XIII, 1) : « Celui qui touche de la poix en sera souillé. » Mais à tout le moins y a-t-il là une curiosité malsaine, et qui ne dénote pas une vive opposition au mal. Il reste toujours quelques traces de ce langage malhonnête, et le respect des choses saintes s'affaiblit à la longue, par l'habitude de les voir tourner en ridicule. N'est-ce pas, d'ailleurs, donner le mauvais exemple et scandaliser le prochain, que de lire des feuilles où le chrétien trouve à chaque page une insulte à sa foi ? Peut-il être jamais permis de contribuer, pour une part quelconque, à alimenter ces sources de corruption ? Et si vous êtes vous-mêmes à l'abri du danger, n'y a-t-il pas à côté de vous une femme et des enfants dont vous devez éloigner tout ce qui pourrait blesser la délicatesse de leur foi et la pureté de leurs sentiments ? Non, n'hésitez pas à préserver vos familles de cette contagion. Employez tous vos efforts pour fermer à la presse irréligieuse l'accès de vos lieux de réunions, de vos cercles et de vos sociétés. Ne craignez pas de manifester hautement votre zèle pour la défense des intérêts de la foi, vous rappelant la parole du divin Maître : *Qui confitebitur me coram hominibus, confitebor et ego eum coram Patre meo qui in cœlis est* (Matth., X, 32) : « Quiconque m'avouera devant les hommes, moi aussi je l'avouerai devant mon Père qui est dans les cieux. »

Dans le dispositif de cette lettre pastorale, Mgr l'évêque d'Angers rappelle à tous les fidèles de son diocèse qu'ils ne sauraient, sous peine de charger gravement leur conscience, s'abonner à

une revue ou à un journal généralement connus pour leur hostilité contre la religion catholique, les répandre, les communiquer ou les lire habituellement. Sa Grandeur déclare que cette défense, qui découle des prescriptions de l'Eglise touchant la lecture des mauvais livres, et qui est d'ailleurs de droit naturel et de droit divin positif, s'étend aux revues et aux journaux irréligieux et reconnus comme tels, en raison des dangers de la mauvaise presse, maintes fois signalés par les constitutions pontificales, notamment par l'encyclique *Mirari vos*, du pape Grégoire XVI, en date du 15 août 1832, et par l'encyclique *Quanta cura*, du pape Pie IX, en date du 8 décembre 1864.

427. **L'AMAZONE** chrétienne, ou les *Aventures de Mme de Saint-Balmon* (Lorraine), qui a joint une admirable dévotion et la pratique de toutes les vertus avec l'exercice des armes et de la guerre; ouvrage du P. Jean-Marie DE VERNON, religieux normand du tiers-ordre de Saint-François, de la province de Saint-Yves en France, contenant, outre l'histoire de cette héroïne, une relation écrite par elle-même de ce qu'elle a fait pour conserver la statue de Notre-Dame de Benoîtevaux; — nouvelle édition, conforme au texte de 1678; introduction et notes par M. René MUFFAT. — 1 volume in-12 de LVI-326 pages (1873), chez E. de Soye; — prix : 2 fr. 50 c.

On sait que, vers le milieu du xvii<sup>e</sup> siècle, la Lorraine fut soumise à de terribles épreuves. Sans cesse menacée par les troupes françaises, harcelée au dedans par des bandes de meurtriers et de voleurs, mise à contribution et pillée quelquefois par ses défenseurs eux-mêmes, elle était devenue comme l'enjeu de l'ambition, de la rapacité et de la débauche. Plus de garanties pour les propriétés, plus de sécurité pour les personnes. Il fallait, en maniant l'instrument du travail, avoir au côté l'épée du combat; il fallait, en luttant pour la liberté du pays, veiller par d'énergiques moyens à la garde du foyer domestique. C'est en ces tristes conjonctures que se distingua, jusqu'à mériter une place dans l'histoire, l'héroïque Alberte-Barbe d'Ernecourt, dame de Saint-Balmon, de Veuville, de Gibaenville et autres lieux. — Elle naquit à Neuville, dans le Verdunois, le 14 mai 1607. Intelligente et laborieuse, elle cultiva les lettres avec succès et fut même poète à ses heures de loisir; vive, courageuse, hardie, elle apprit « par divertissement » l'exercice des armes et y réussit au delà de toute espérance. A l'âge de quatorze

ou quinze ans, elle épousa, pour obéir à son père, Jean-Jacques de Harancourt, seigneur de Saint-Balmon. Elle eut trois enfants, dont deux seulement vécurent, Philippe Barbe et Marie-Claude, laquelle épousa Messire Louis Des Armoises, seigneur de Fougeroles. Son mari, qui était un rude soldat, — trop rude quelquefois, — ne négligea rien pour développer ses dispositions guerrières. Il lui « fournissait  
« volontiers des armes les plus choisies, des chevaux les plus rares,  
« pour toutes les occasions de combat et de chasse... La providence  
« de Dieu, ajoute le biographe, en disposa de cette manière pour  
« mettre notre amazone en état d'agir, comme elle a fait depuis, à la  
« consolation de ses vassaux et au soulagement de son voisinage. La  
« guerre continuelle qui a troublé son pays durant tout le temps  
« qu'elle y a séjourné, y causait une désolation étrange. Mme de  
« Saint-Balmon ne laissa pas de procurer le repos et la sûreté non-  
« seulement à Neuville et à ses autres terres, mais encore à ses voi-  
« sins. Sans la peine qu'elle se donnait; sans son courage et son  
« industrie, on n'eût jamais pu recueillir ni vin, ni grains, ni au-  
« cune denrée : les bestiaux n'eussent jamais été conservés, ni la  
« vie des habitants assurée (pp. 21, 22). » Mais on pouvait comp-  
ter sur sa prudence et sa valeur. Pendant que M. de Saint-Balmon, attaché au service de l'empereur, commandait un corps d'armée, l'intrépide châtelaine, à la tête de ses vassaux, toujours en habits d'homme et solidement armée, maintenait l'ordre dans son domaine et dans les environs, secourait les blessés quel que fût leur parti, repoussait les pillards, et, au besoin, les poursuivait, leur faisait mordre la poussière et reprenait leur butin. De 1635 à 1643, elle livra plus de trente combats, dont quelques-uns très-sérieux, contre les bandes malfaisantes des *cravates*. Toujours elle eut l'avantage. Son mérite et son prestige étaient si grands, que Louis XIII, qui la savait très-sympathique à la France, lui fit offrir deux compagnies, l'une de cavalerie, l'autre de fantassins, « pour en user à sa guise  
« contre l'ennemi. » Son nom était devenu légendaire. Néanmoins, contrairement à ce que l'on pourrait soupçonner, rien n'était à reprendre ni dans son caractère ni dans sa conduite. La réserve, la foi et la charité marchaient chez elle de pair avec le courage. Sa maison, fort nombreuse, était extrêmement édifiante. Ses gentils-hommes, secrétaires, intendants, valets, palefreniers et autres domestiques « respiraient tous un air de piété, par le bon exemple et  
« les pieuses exhortations de leur maîtresse!... Elle ne se contentait



« qu'on n'en sache rien ! » Quant aux pages écrites par elle, ce sont des chefs-d'œuvre d'élévation et de sensibilité ; nous ne connaissons rien de plus beau, en particulier, que son testament spirituel (p. 172).

*Julie Veyet* mérite les mêmes sympathies, et pour sa tendre bonté envers les malheureux, et surtout pour l'exemple d'héroïque résignation qu'elle donna, à douze ans, en acceptant sans murmurer la perte graduelle du don précieux de la vue. — *Louise Dernis* n'est pas moins pieuse, pas moins édifiante, et l'une de ses vertus est la fuite de la moindre médisance. Avide de sacrifice, elle entre chez les religieuses de Marie-Joseph, dont l'existence se consume dans l'obscurité des prisons, avec les malheureuses victimes du vice et de l'inconduite, pour les soulager et les ramener à l'honneur de la vie chrétienne. — *Catherine Berthet*, née dans l'indigence, s'y soumet avec bonheur, et n'a plus qu'un désir, une préoccupation, rester unie à Notre-Seigneur dans toutes ses actions, ne vivre qu'en lui et de lui. Elle médite continuellement la passion et le Calvaire, et se fait recevoir dans l'archiconfrérie de la Sainte-Agonie de Jésus. Elle mérite, sur son lit de mort, de recevoir la visite sensible de la sainte Vierge et de saint Joseph (p. 256).

Terminons par *Claudia Villeneuve*, qui se lance, dès le premier mouvement de son cœur, dans les bras de Marie, et n'en veut plus sortir. Reçue dans la congrégation des Enfants de Marie de Fourvière : « Ah ! s'écrie-t-elle, ce jour est un des plus beaux de ma vie ; « je ne puis le comparer qu'à celui de ma première communion ! » Et puis, c'est aussi pour soigner les lépreux et faire l'école aux petits nègres qu'elle entrera parmi les religieuses dominicaines chargées d'un hôpital de ce genre dans l'île de la Trinidad, aux Antilles. Elle-même fait par lettres le récit de la traversée, de la réception là-bas, de ses occupations : vraies lettres de missionnaire. Bientôt Dieu lui donnera la couronne sur le champ de bataille de sa charité.

Nous nous sommes attardés peut-être un peu dans ce compte rendu. Le moyen de s'arracher à de tels tableaux ? Le lecteur, qui les pressent à ces lignes, nous le pardonnera.

**139. LA FRANC-MAÇONNERIE** dans ses origines, son développement physique et moral, sa nature et ses tendances, étude faite sur documents authentiques empruntés la plupart aux adeptes de la secte par la revue romaine la *Civiltà cattolica*, revue et traduite par M. Auguste ONCLAIR, prêtre. — 4 vo-

lume in-8° de 444 pages (1874), chez Goemacre, à Bruxelles, chez G. Mosman, à Bois-le-Duc, et chez Bray et Retaux, à Paris; — prix : 3 fr. 50 c.

Plus le péril social grandit par l'activité des loges, plus on sent le besoin de mettre au grand jour la franc-maçonnerie, et de briser l'enveloppe d'hypocrisie sous laquelle elle veut abriter encore son action. C'est sous l'impulsion de ce louable sentiment que M. l'abbé Onclair, après d'autres écrivains que nos lecteurs connaissent, entre en lice, soutenu par la vaillante *Civiltà cattolica*, et armé lui-même de documents colligés aux meilleures sources. Ces documents, il le dit avec loyauté au frontispice de son livre, lui sont, pour la plupart, étrangers; il les a empruntés à l'excellente revue romaine et il s'est réservé l'humble rôle de les mettre en ordre, de les revoir et de les traduire; toutefois, à la lecture de ces pages, nous avons jugé sa tâche plus grande que sa modestie ne le confesse. Bien qu'il nous ait été impossible, n'ayant pas sous les yeux le travail de la *Civiltà*, d'avoir l'indication précise des endroits où l'éditeur devient auteur, nous avons su néanmoins distinguer le plus souvent la touche de M. l'abbé Onclair; elle se reconnaît comme on remarque le sillage d'un fleuve à travers les eaux tranquilles et limpides d'un lac. Le calme de la savante et judicieuse *Civiltà cattolica* est imperturbable; M. l'abbé Onclair, indépendamment d'une manière belge très-caractérisée quoique rigoureusement correcte, a des effervescences et des objurgations qui trahissent l'honnête indignation de sa plume.

Le plan de ce travail n'est pas irréprochable : la méthode y fait parfois défaut; les répétitions, les longueurs et les redondances n'y sont pas rares; ce qui est d'autant plus regrettable que ce n'est là qu'une étude, un essai, et qu'à ce titre il fallait économiser l'espace par la précision et la sobriété des détails. Une simple analyse va justifier ces observations.

Dans une introduction qui empiète sur l'intérieur du volume, la franc-maçonnerie est abordée de front, et jugée par anticipation d'après les frères du tablier et les profanes; d'où l'on conclut qu'elle doit être étudiée; on explique ensuite comment elle doit l'être. De là deux parties : l'une historique, qui nous semble avoir, dans le cadre restreint du volume, des proportions excessives, puisqu'elle embrasse près de deux cents pages; l'autre doctrinale et pratique.

La première partie se compose de deux livres qui se dédoublent en chapitres. Le premier nous initie à la connaissance du dévelop-

pement physique et moral de la franc-maçonnerie. Mais avant d'assister à sa croissance, il faut être à son berceau. M. l'abbé Onclair explique donc la naissance de cette société cosmopolite : il la voit naître en Angleterre des entrailles de la pseudo-réforme, pendant l'année 1717, et ici l'érudition est abondante, elle a même du luxe. La thèse au service de laquelle elle est mise nous paraît solidement établie. C'est donc l'Angleterre qui a inoculé aux deux mondes le venin qui les infecte ; et toutefois, chose étrange ! elle a eu, grâce au contrepoids d'une puissante aristocratie et du bon sens national, d'autant moins à souffrir de la peste éclosée dans son sein, qu'elle l'a répandue avec perfidie et ténacité sur tous les points du globe. Le jour ne viendra-t-il pas où le fléau, repercuté sur elle-même, vengera la justice divine et humaine de tous les maux qu'il a faits ? Quoi qu'il en soit, la maçonnerie eut à Londres, c'est incontestable, son centre d'incubation. Mais faut-il en déduire qu'elle ne s'est pas nourrie des erreurs exécrables qui avaient traversé les siècles chrétiens ? que le gnosticisme, le manichéisme, les mystères sacrilèges des templiers n'ont pas été comme des affluents qui ont mêlé, dès le commencement, leurs eaux infectes aux sources plus modernes ? M. l'abbé Onclair laisse trop dans l'ombre cette question importante, et se préoccupe exclusivement de restituer à la perfide Albion le don punique qu'elle a fait aux peuples. En revanche, il démontre plus loin avec une pleine évidence que les corporations du moyen âge, et spécialement celle des constructeurs, la plus incriminée, sont parfaitement innocentes de la part de paternité maçonnique que les adeptes des loges leur attribuent. Ces corporations étaient nées sous l'aile de l'Église et sévèrement surveillées ; elles vécurent toujours de sa vie. Laissons donc au protestantisme le peu enviable honneur d'avoir enlacé de cette société néfaste l'univers entier. L'honorable écrivain nous la fait voir marchant à la conquête du globe en haine de l'Église, son divin antagoniste, et développant sa constitution intérieure sans en changer les bases, à mesure que les circonstances lui commandent de se dilater pour mieux saisir ceux qu'elle veut perdre.

— Viennent ensuite (ce n'est pas là pourtant le côté historique de la matière), les rites *actuels* de la franc-maçonnerie en Angleterre, en Allemagne et en France. Ce sont ici comme les assises ténébreuses du temple ; à l'étage supérieur les hauts grades, qui ont le monopole des secrets terribles, brillent malgré eux d'un sinistre éclat que les nuages de l'hypocrisie sont impuissants à voiler. Là, nous étu-

dions particulièrement sur le vif la maçonnerie italienne, génératrice de la révolution qui bouleverse les pays transalpins. Cette maçonnerie, longtemps attachée à celle d'Angleterre dont elle est la fille, a rompu ses liens sans cesser d'être en harmonie avec sa mère; elle s'est faite indépendante et a donné l'accolade à sa sœur belge. Elle est partagée en deux Orient, ceux de Florence et de Palerme, et le grand conseil de Milan. M. l'abbé Onclair nous en expose successivement l'histoire, l'organisation, les rivalités d'amour-propre aussi ardentes que l'identité des statuts fondamentaux est parfaite. C'est ainsi qu'elle étend sur la péninsule ce réseau de corruption et de perversité menteuse que le vénérable Pie IX signale souvent aux gouvernements, aux peuples, à tout le monde catholique, avec une intrépidité de langage que la tyrannie maçonnique ne fait jamais fléchir. Inutile d'ajouter que Garibaldi, l'un de ses plus hauts dignitaires, est son héros de prédilection; aussi, les loges de Palerme l'ont appelé « l'homme créé de Dieu pour l'émancipation (révolutionnaire) de « toutes les nationalités encore foulées aux pieds. » — L'historique des rites dans les autres pays de l'Europe et partout achève de nous édifier sur la puissance universelle de cette constitution satanique, infiniment variée dans ses moyens d'action pour *tromper* la vigilance des pouvoirs, mais invariablement *une* par la direction imprimée d'en haut à ce vaste corps, et qui partout rencontre, en dépit des conflits d'égoïsme sans cesse renaissants, une obéissance servile que maintient le glaive constamment suspendu sur les *traîtres*.

Le second livre de la partie historique a pour objet *l'esprit et les tendances* de la franc-maçonnerie. Cet esprit et ces tendances (n'y a-t-il pas là un pléonasme?) appartiennent logiquement à la question doctrinale et devraient être rejetés à la seconde partie. Il est vrai, qu'après une introduction de quelques pages et un coup d'œil rapide sur les tendances de l'esprit maçonnique révélées par les documents anciens, l'auteur se replie tout à fait sur l'histoire, et ce qu'il n'a pas jugé à propos de nous dire en s'occupant plus haut des origines de la franc-maçonnerie, il l'explique ici fort au long, avec une surabondance de documents. C'est là qu'il place notamment la réfutation péremptoire de l'opinion, accréditée dans les loges, qui fait descendre la maçonnerie, comme nous l'avons dit plus haut, de la société des constructeurs romains, ou des associations de maçons au moyen âge.

A travers ce long, trop long parcours, nous arrivons au point culminant du livre. Quels sont la nature et le but de la maçonnerie ? Que disent ses statuts primitifs et fondamentaux ? Que veulent ses statuts modernes ? Quels sont enfin ses moyens d'action ? Ce dernier problème était posé déjà au chapitre III du 1<sup>er</sup> livre de la seconde partie, dans lequel est décrite la loge avec les réunions qui s'y tiennent et le but qu'on y poursuit ; le chapitre qui termine le volume complète ces renseignements ; on y traite de la propagande tour à tour pacifique et violente des frères constructeurs ; puis on résume tout et on conclut.

Dans l'examen doctrinal et *pratique*, l'auteur s'éclaire toujours d'aveux irrécusables. Il fait parler les hauts dignitaires de la maçonnerie, ses livres officiels et officieux, ses revues, ses journaux et ses orateurs les plus accrédités ; il fait toucher du doigt l'entière conformité des statuts anciens et nouveaux, et il rappelle ses solennelles et enthousiastes adhésions aux révolutions de 1789, de 1848, de 1870, et même à la hideuse insurrection parisienne du 18 mars 1871 ; seulement, il néglige, à tort selon nous, les précieux enseignements qui jaillissent des initiations aux degrés supérieurs, et même de la collation des trois premiers grades. On voudrait également, au chapitre des moyens d'action, des détails sur la franc-maçonnerie des femmes, à peine indiquée. Ce côté, particulièrement perfide et immonde de la satanique société, méritait d'arrêter quelque temps notre consciencieux investigateur.

Du reste, ses informations suffisamment nombreuses et tout à fait sûres, font resplendir, au foyer des rayons qui convergent de tous les points du temps et de l'espace, le caractère athée, antisocial et même communiste de la secte, habilement caché sous une couche épaisse de mensonges, protégé par le trompe-l'œil perpétuel des momeries cérémoniales et des fêtes, non moins que par un appareil puéril de bienfaisance, auquel font contraste des serments affreux et la loi du silence imposée par la terreur des châtiments.

Vainement l'athéisme maçonnique est dissimulé par la devise pompeuse : *Au grand architecte de l'univers*. Si cette société croit en Dieu, pourquoi s'ouvre-t-elle aux athées ? Quelle est la signification d'un théisme qui fraternise avec le nihilisme des disciples de Bouddha et le panthéisme des adorateurs de Brahma ? Il y a plus : le prétendu Dieu des loges est le Dieu-nature, le *Grand Tout*. M. l'abbé Onclair ne l'a pas assez remarqué : d'innombrables renseignements

le prouvent. Et l'immortalité de l'âme, quelle est-elle à leur sens? Compris à la façon de tous les peuples, comme elles l'assurent, ce dogme n'est qu'un vain mot. Des aveux accumulés démontrent que cette soi-disant immortalité n'est autre que l'absorption de l'esprit, matière subtile, dans le sein de la mère-nature.

La portée antisociale de la maçonnerie n'est pas moins certaine que son athéisme. Sa liberté, c'est l'affranchissement de toute autorité religieuse, politique et civile; son égalité, c'est le nivellement des conditions; sa fraternité, c'est l'union de toutes les classes dans une même participation à tous les droits, à toutes les jouissances.

La devise maçonnique est le cri de guerre du socialisme.

Si nous entendons ce dernier né de la révolution demander, par le divorce absolu de l'Eglise et de l'Etat, l'athéisme universel; s'il veut chasser Dieu de toutes les écoles pour façonner les générations à son image et opérer plus vite la *liquidation sociale* promise par ses congrès, c'est qu'il a reçu des loges sa mission. Voilà pourquoi il s'attaque, avec un acharnement de plus en plus implacable, alors que l'heure paraît propice à la maçonnerie, aux institutions du catholicisme, à ses ministres et à leur infailible chef, à ses ordres religieux, à ses écoles, à tout ce qu'il est comme à tout ce qu'il fait. Le mot d'ordre est donné par les loges, il est transmis avec autant de fidélité que de rapidité aux innombrables frères qui peuplent les cours, les administrations, les académies, les officines de publicité. La presse, la parole dans les réunions de tout genre, sont les deux leviers qui doivent, selon l'espoir des sectaires, soulever le monde et l'arracher de ses antiques fondements. Cette immense entreprise de subversion totale, qui épouvante les honnêtes gens sans leur donner du cœur, a des racines qui plongent dans les repaires de la société secrète, mère et maîtresse des autres, qui masque de philanthropie humanitaire son projet de construire la cité dont les maçons figurent, sous nos yeux, dans l'état-major des ravageurs de tous les pays.

Qu'on ne s'étonne donc pas des anathèmes salutaires dont le souverain-pontife a chargé si souvent la maçonnerie. Entre elle et le catholicisme, c'est la lutte sans trêve de la mort et de la vie; si l'Eglise n'était pas là pour couvrir de son invincible armure tout ce qui nous reste de civilisation et de sécurité, la propagande franc-maçonnique achèverait l'écroulement général.

« Quel est, en présence de cette situation, dit M. l'abbé Onclair en finissant, le rôle du catholique? Devra-t-il se tenir les bras croisés ou se laisser aller au découragement? Tout au contraire. Qu'il s'agite à son tour, et qu'il travaille avec confiance. Qu'il oppose ressources à ressources, presse à presse, exemple à exemple, éducation à éducation, audace à audace, associations à associations (p. 408)! »

Il y a longtemps que ce conseil est *crié sur les toits*. Sera-t-il enfin écouté? Nous voudrions pouvoir l'espérer? GEORGES GANDY.

**140. GUERRE de la Prusse contre l'Eglise catholique, avec la complicité et pour le malheur de la France dans le passé et le présent, par M. Timothée FRANCŒUR.** — 1 volume in-12 de 648 pages (1874), chez C. Douniol et Cie; — prix : 5 fr.

« Depuis trois siècles, la France, en travaillant contre l'Eglise, a travaillé pour le roi de Prusse : » telle est l'épigraphe de ce livre très-remarquable. Pénétré des sentiments les plus sincèrement religieux, connaissant bien les faits et les hommes de son temps, écrivant d'ailleurs avec talent, l'auteur s'empare de son lecteur, et ne le quitte qu'après l'avoir absolument convaincu. C'est ici, en résumé, une grande page d'histoire, due à une plume habile et compétente; ou, pour mieux dire, c'est l'histoire contemporaine tout entière, non pas seulement de la France, mais de l'Europe. Le fond dépasse donc le titre; on ne songera point à s'en plaindre. Certaines analogies, certains rapprochements de détail, certaines conséquences, pourraient, à la rigueur, être discutés, parfois contredits; ici et là, à côté de passages éloquents, on s'étonne de rencontrer à l'improviste des distractions grammaticales: l'ouvrage n'en mérite pas moins toute l'attention des hommes sérieux et la sympathie des honnêtes gens; il doit éclairer les esprits que les illusions, l'inadvertance ou les préjugés auraient aveuglés.

Le publiciste qui nous arrive ainsi sous le pseudonyme de Timothée Francœur n'avait entrepris, nous dit-il, qu'un article de journal: les horizons se sont tellement étendus sous son regard, les matériaux sont venus si abondants, les pensées s'élargissant dans la même proportion, que le court travail projeté s'est transformé en un volume de près de 700 pages compactes, en des annales à peu près complètes du XIX<sup>e</sup> siècle. Les matières qui les remplissent touchant à la politique et à l'histoire, nous serons contraints, par la

nature de notre recueil, d'indiquer seulement les premières, sans les discuter.

Nous assistons, dès l'ouverture, à l'action de M. de Bismarck sur les affaires de l'Europe. Nous le voyons préparer ses projets, démasquer ses batteries, enrégimenter et soudoyer ce qu'il appelle lui-même les *porchers de la presse*, les journalistes faméliques, qu'il racole en Autriche, en Angleterre, en France, en Italie, jusqu'en Amérique, et qu'il subventionne sur *le fonds des reptiles* (p. 7). Le but final, c'est la destruction du catholicisme; le moyen, la destruction de la France: double destruction cherchée par la guerre directe, et plus encore en fomentant les troubles, les déchirements intérieurs, l'esprit démagogique et radical. C'est le souverain-pontife qu'il faut abattre, et l'avant-garde des plumitifs va donner. — Le plan de campagne est exposé plus loin: la pensée s'en résume dans la déclaration du ministre Falk au parlement, le 9 janvier 1873. Guerre religieuse avant tout, et qui a été au fond de toute la politique prussienne depuis la fondation de cet Etat; l'auteur le montre par une étude rétrospective du plus grand intérêt. Le ministère prussien n'a d'autre prétention, et il l'estime modérée, que « d'établir le fondement ferme et permanent d'une possibilité « pour l'Etat de revendiquer plus complètement sa mission élevée, « *comme il lui convient et comme il l'entend, en fixant lui-même « librement ses limites... :* » ce sont les termes exprès du projet de loi. L'Eglise évangélique de Berlin se met en campagne, publie des manifestes, avive les haines, ressasse les vieux mensonges, appelle à la rescousse le ban et l'arrière-ban de ses fidèles, excitée encore et toujours soutenue par le gouvernement. Nous la voyons s'animer encore lors de la proclamation du dogme de l'immaculée conception, chercher à s'unir à l'anglicanisme pour renforcer son armée, demander une contre-manifestation collective et solennelle, annonçant qu'une bonne partie des catholiques romains est près d'accourir à elle. Le concile de 1870 est combattu, avant et après, avec bien d'autres fureurs. Les lettres du roi Guillaume IV au ministre Bunsen ne sont pas une des moindres curiosités du livre. Tout le venin du piétisme s'y condense, les plus astucieux calculs s'y étalent, la manœuvre s'y déroule en pleine franchise. Pauvre prince, qui, descendu du trône, venait à Rome même chercher un allègement à ses souffrances: nous l'y avons rencontré, nous qui écrivons ces lignes, mêlé à la foule des catholiques, sur la place Saint-Pierre, le jour de



la terreur; qu'elle fit glisser le pays, sur une pente rapide, jusqu'aux gouffres où s'ensevelirent tous les droits et toutes les libertés; qu'en s'insurgeant contre la volonté du peuple, exprimée par ses cahiers, l'assemblée dite nationale ne fut pas constituante mais dissolvante; un tel sujet eût été digne du talent et de la loyauté de l'honorable historien. Nous aurions désiré également que la note religieuse fût plus accusée dans cet historique, du reste si saisissant, des prisons sous la plus exécration domination que l'humanité ait connue. Il eut été bon de mettre en lumière cette corruption insouciance, ce scepticisme au *coeur léger*, ce culte de *la pose* au moment du sacrifice, qui motivaient, hélas! les desseins de la divine justice sur une société pour qui la mort n'avait même plus d'enseignements. En face de cette insouciance des victimes qui se couronnaient de fleurs et s'enivraient de voluptés sur le bord de la tombe, il y avait cependant les pieux martyrs, anges de prière et de résignation, qui illuminaient de clartés divines les cachots où ils attendaient le suprême appel. Pourquoi cet héroïsme si noble, si touchant, est-il ici dans l'ombre, alors qu'une si large, une trop large place est faite aux récits de M. Quinet? L'inspiration chrétienne est un peu pâle dans ces pages, quand elle n'y est pas combattue par *l'esprit nouveau*.

GEORGES GANDY.

**148. LE NOUVEAU TESTAMENT** et les premiers siècles de l'Eglise en cinquante tableaux, avec texte explicatif en regard, reproduit d'après les livres saints avec toute la fidélité que permettait le cadre de ces tableaux. — In-folio de 400 pages, nombreuses gravures au recto de chaque page (1874); — à l'imprimerie générale; — prix : en feuilles, 2 fr. 20 c.; cartonné, 4 fr.; relié, monté sur onglets, 6 fr.

Cette nouvelle collection complète le plan qui nous avait été annoncé par l'éditeur, et dont nous avons parlé, dans notre présent volume, p. 36, en rendant compte de l'*Histoire sainte* et de l'*Histoire de France*. Plusieurs gravures à la page, de grandeur inégale et en nombre irrégulier, un texte assez développé courant entre elles et donnant un récit suivi au lieu d'une simple explication de chaque planche, voilà ce que présente le *Nouveau Testament et les premiers siècles de l'Eglise*. Rien que de convenable dans les dessins; une très-grande variété, de la médiocrité souvent au point de vue de l'art, et cependant certains sujets bien réussis; en somme, de quoi amuser les enfants, et, en les amusant, graver dans leur mémoire les faits principaux. Nous nous demandons pourquoi,

en réalisant une œuvre de ce genre, on ne s'est pas, de préférence, attaché à reproduire exclusivement les toiles des grands maîtres qui peuplent les musées de l'Europe, et que la photographie permet de se procurer si facilement. Il y en a, du reste, quelques-unes ici. Quant au texte, il est rédigé dans un bon esprit, avec les paroles même des écrivains sacrés, autant que possible. Il prend à la naissance de saint Jean-Baptiste, résume les Évangiles, les Actes des Apôtres, l'Apocalypse, sur laquelle il s'étend, et même plusieurs des Epîtres, pour aller jusqu'à la conversion de Constantin et au triomphe de l'Église.— Rien ne s'oppose donc, sinon peut-être l'incommode format, à l'introduction de ces tableaux dans les familles et les écoles chrétiennes. Le style est aussi recommandable, sauf deux ou trois oublis comme celui-ci, qui tient sans doute au terroir de Paris, car il y est désespérément commun : « En descendant de la montagne, Jésus leur recommanda de ne parler à personne de ce qu'ils avaient vu, avant qu'il soit ressuscité d'entre les morts (tabl. 12<sup>e</sup>). »

V. CORDEMAIS.

149. **VIE de Notre-Seigneur Jésus-Christ**, par LUDOLPHE LE CHARTREUX, traduite nouvellement sur le texte latin; — 5<sup>e</sup> édition, précédée d'une introduction par Mgr MERMILLOD, évêque d'Hébron. — 2 volumes in-42 de XVI-368 et 428 pages (1873), chez Ernest Thorin; — prix : 5 fr.
150. **CONFÉRENCES sur la divinité de Jésus-Christ, prêchées devant la jeunesse des écoles**, par M. l'abbé FREPPEL, professeur d'éloquence sacrée à la Sorbonne, présentement évêque d'Angers. — 4 volume in-42 de 302 pages (1873), chez V. Palmé; — prix : 3 fr.
151. **LA DIVINITÉ du Christ dans l'histoire des origines chrétiennes, ou Réfutation des divers systèmes de l'incrédulité moderne par le simple exposé des faits**, par M. l'abbé LE BRET, curé de Vaubadon (diocèse de Bayeux); — 2<sup>e</sup> édition, avec un bref de S. S. Pie IX. — 2 volumes in-8<sup>o</sup> de VIII-336 et 446 pages (1874), chez C. Douniol et Cie; — prix : 40 fr.

Ludolphe vivait au commencement du xiv<sup>e</sup> siècle. Il est surnommé quelquefois le *Saxon*, parce qu'il naquit en Saxe, mais plus ordinairement le *Chartreux*, parce qu'il fut prieur de la chartreuse de Strasbourg. De ses écrits, estimés nombreux, il ne nous reste qu'une explication des psaumes et la *grande Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*. Ce dernier ouvrage est considérable. La traduction que nous avons sous les yeux, connue, du reste, avantageusement depuis un bon nombre d'années, l'abrège d'une manière notable. L'auteur de cette excellente version en a retranché d'abord la vie de

la sainte Vierge et celle de sainte Anne, qui en formaient comme l'appendice ou le complément, ensuite différents passages et même plusieurs chapitres qui ne lui paraissaient ni assez opportuns, ni assez graves. Ludolphe écrivait dans un temps où le commun des esprits se souciait peu de critique historique et de haute exégèse. On lisait alors l'Évangile pour s'édifier, non pour y trouver des matières à disputes ou des arguments contre l'incrédulité. Le bon moine puise, comme tout le monde, à cette source divine avec une raison soumise. Il n'y cherche que la condamnation des mauvaises mœurs et ces grandes leçons, ces merveilleux exemples qui porteraient l'homme, s'il savait en profiter, jusqu'aux plus hauts sommets de la perfection. Point de discussion, peu de dogme proprement dit, mais de la morale, de l'ascétisme, et quelques échappées sur le mysticisme lui-même. Il prend les quatre Évangiles, les accorde ensemble et les commente pour les besoins de son époque, et plus particulièrement encore de son couvent. Voilà son but et toute sa préoccupation. La page suivante sera un échantillon de ce qu'on peut appeler sa méthode. — Nous sommes au jour de la pâque qui va précéder la passion. Notre-Seigneur donne des ordres par deux de ses apôtres pour le choix du local et les apprêts du souper. Citation du texte. Ensuite, commentaire : « ... Comme la pâque juive, dit le Chartreux, n'était « qu'une figure de la pâque chrétienne, les préparatifs nécessaires « à sa célébration étaient aussi les figures des dispositions spiri- « tuelles que nous devons apporter à la manducation de l'Agneau « divin... Le Seigneur envoie en avant Pierre et Jean et les charge « de disposer les choses nécessaires au repas. Pierre, c'est la vie « active ; Jean, c'est la vie contemplative. Nous devons nous pré- « parer par la prière et les bonnes œuvres à la réception du pain « eucharistique ; nous devons envoyer devant nous, comme fidèles « pourvoyeurs, l'oraison et la mortification. Ce disciple caché de « Jésus qui porte de l'eau dans un vase d'argile signifie que, dans le « mystère de la pâque, la grâce sera sous d'humbles apparences, et « que le sang du Sauveur, dérobé à nos yeux par les accidents qui « le couvrent, lavera le monde. Le grand cénacle magnifiquement « tendu nous représente ce que devrait être le cœur du chrétien, « lorsque son Dieu se prépare à y descendre... L'agneau grillé « devant la flamme, votre piété ne l'ignore pas, c'est la victime du « salut qu'ont dévorée les ardeurs de sa charité... Les pains azymes « nous rappellent quelle doit être, à ce divin repas, la simplicité de no-

« tre foi. Les laitues amères représentent l'amère condition de nos  
« péchés. Amour, foi et pénitence, telles sont les trois principales dis-  
« positions à la digne susception de l'eucharistie, etc. (t. II, pp. 258  
« et suiv.). » Ce genre, essentiellement parénétiqne et d'une allure  
fort libre, admettait des peintures de mœurs qui ne s'appliqueraient  
point à notre époque, et des excursions sur le domaine de la légende  
dont notre goût positif, — trop positif peut-être, — s'accommoderait  
difficilement. Le traducteur a supprimé, sous ce rapport, ce qui lui  
a paru contestable ou dépourvu d'actualité. Nous aimerions autant  
qu'il se fût contenté, en plusieurs endroits, de distinguer, par une  
note explicative ou par quelques mots ajoutés au texte, ce qui n'était  
pas parfaitement authentique. Il pouvait, croyons-nous, ménager la  
poésie des vieilles traditions populaires sans nuire à la piété. D'ail-  
leurs, cette question est très-secondaire. L'œuvre du moine est excel-  
lente en elle-même ; on nous en donne la partie la plus sérieuse et la  
plus solide ; notre langue, loin d'en affaiblir le mérite, lui fournit  
un vêtement correct et délicat : nous n'avons donc aucune raison de  
nous plaindre, au contraire. Ce livre fera les délices des âmes pieuses,  
qui en trouveraient difficilement un meilleur pour la méditation de  
chaque jour. Saint François de Sales en recommandait la première  
traduction à sainte Jeanne de Chantal. Beaucoup d'autres, depuis que  
l'imprimerie l'a multiplié, l'ont apprécié de même. Il semble, en  
effet, en le lisant, qu'on soit dans un tête-à-tête avec Notre-Seigneur,  
tout près de son cœur divin, comme l'Apôtre bien-aimé, et à l'abri  
des orages du monde qui grondent vainement au dehors. Quels fruits  
on peut retirer d'un semblable entretien ! Peut-être même serait-il  
juste d'ajouter que l'heureuse influence du Chartreux doit s'étendre  
plus loin encore. Ludolphe n'écrivait ni pour les Strauss, ni pour  
les Renan, ni pour les adeptes de ces apostats ; mais, exposer simple-  
ment l'Évangile, n'est-ce pas détruire les négations de la fausse  
science et venger le héros divin du livre sacré ? « Il y a longtemps  
« qu'on l'a dit, remarque judicieusement Mgr Mermillod ; nul ne  
« peut se soustraire à l'influence souveraine qu'exercent la présence  
« et la parole de Jésus-Christ... Les savants ne peuvent échapper à  
« cet empire. S'ils parcourent les pays de l'Évangile pour prendre  
« Jésus dans ses paroles ; s'ils préparent leurs armes contre lui, il  
« leur arrivera ce qui advint à cette foule conduite par Judas qui  
« venait à sa recherche, les uns avec des lanternes et des torches,  
« les autres avec des épées et avec des bâtons. Jésus s'avança et leur

« dit : *Qui cherchez-vous ?* — *Jésus de Nazareth*, répondirent-ils.  
« — *Jésus* reprit : C'EST MOI... --- Dès que *Jésus* eut dit : C'EST MOI,  
« ils reculèrent et tombèrent à la renverse (pp. VII, VIII). »

Néanmoins, à ceux qui exigent une démonstration scientifique de la divinité de Notre-Seigneur nous recommanderions plutôt les conférences de Mgr Freppel et la thèse historique de M. l'abbé Le Bret.

Les discours de Mgr Freppel, réunis dans le volume dont nous avons donné le titre plus haut, datent de l'année 1854. On y trouve une certaine pompe de langage voisine de l'emphase, qui indique la jeunesse de l'orateur et l'exubérance de son talent; mais la trame en est ferme et le détail vif, lumineux. Prétendre à la nouveauté du fond en traitant un pareil sujet, ce serait peine inutile. Les grands arguments de la foi chrétienne n'ont pas changé depuis les premiers apologistes. Tout ce qu'on peut ambitionner, c'est de les mettre dans un jour nouveau. Le génie lui-même ne saurait avoir d'autres visées. Le jeune professeur de Sorbonne, qui devait plus tard écrire de si beaux ouvrages et devenir un de nos plus illustres pontifes, l'a parfaitement compris. Il ne court pas après l'impossible ou l'inconnu, mais il s'approprie si bien l'argumentation de ses devanciers, il ajoute à leurs preuves des accessoires si brillants, des ornements si splendides, qu'il est original encore en venant l'un des derniers, et qu'il se fait écouter avec plaisir lorsque tant d'autres ont parlé avant lui et plus longuement. Tout son travail se trouve résumé dans cette page : « *Jésus-Christ* est né en Dieu, car, avant de naître, il a « vécu en Dieu pendant quatre mille ans dans la mémoire des « hommes. *Jésus-Christ* a parlé en Dieu, car, seul entre tous les « hommes, il a parlé en son propre nom, seul il a parlé à tous les « hommes, seul il s'est dit Dieu. *Jésus-Christ* a agi en Dieu dans « l'ordre physique, car sa souveraineté sur la nature a triomphé de « la substance même des corps et des lois qui les régissent. *Jésus-Christ* a agi en Dieu dans l'ordre intellectuel, parce que sa puissance prophétique a embrassé le passé, le présent et l'avenir dans « l'unité d'une même intuition. *Jésus-Christ* a agi en Dieu dans « l'ordre moral, parce que son cœur était doué d'une force d'abné- « gation divine, d'une force de dévouement divine, d'une force de « dilatation et d'expansion divine. *Jésus-Christ* a agi en Dieu dans « l'ordre social, parce que, sans recourir aux moyens humains, ni « à la science, ni à la force, ni aux passions, il a su fonder une

« société religieuse victorieuse du temps et de l'espace, des hommes  
 « et des choses. Après avoir ainsi vécu en Dieu, Jésus-Christ est mort  
 « en Dieu, parce qu'il a prédit avec une certitude divine la mort la  
 « plus incertaine, qu'il a choisi avec une liberté divine la mort la  
 « plus ignominieuse, qu'il a souffert avec une patience divine la  
 « mort la plus cruelle. Jésus-Christ est ressuscité en Dieu, parce  
 « qu'il est sorti du tombeau, comme il l'avait prédit, par sa puis-  
 « sance et sa vertu propre. Enfin, après être né en Dieu, avoir parlé  
 « en Dieu, avoir agi en Dieu, après être mort en Dieu et ressuscité  
 « en Dieu, Jésus-Christ règne en Dieu dans le monde. Il règne en  
 « Dieu sur les intelligences par une foi mystérieuse et inébranlable ;  
 « il règne en Dieu sur les cœurs par un amour dont la profondeur a  
 « su égaler l'étendue et la durée ; il règne en Dieu sur les âmes par  
 « un culte d'adoration universelle et perpétuelle. Donc il faut douter  
 « de tout, il faut désespérer de tout, il faut tout nier, ou bien, s'il  
 « est sous le ciel une vérité certaine, éclatante, incontestable, c'est  
 « que Jésus-Christ est Dieu (pp. 30 et suiv.). » — On devine sans  
 peine avec quelle ampleur de vues, quelle richesse de connaissances et  
 quelle sûreté de jugement ce canevas a été rempli par Mgr Freppel.

L'ouvrage de M. l'abbé Le Bret est aussi une démonstration de la divinité de Notre-Seigneur par les faits. L'éloquence en est absente, mais la vraie science y abonde, et aussi la bonne logique. Le précédent frappe et entraîne ; celui-ci convainc lentement par l'accumulation, la clarté et l'enchaînement des preuves. D'un côté le genre oratoire ; de l'autre le genre didactique ; différence de moyens, mais égal succès à toucher le but. M. l'abbé Le Bret commence par mettre hors de discussion l'authenticité et la véracité des saintes Écritures. Il cherche ensuite Jésus-Christ dans l'Ancien et le Nouveau Testament et il le trouve de part et d'autre avec l'auréole de la divinité. Les prophéties de l'Ancien Testament ont esquissé à grandes lignes sa naissance, sa vie, sa mort, sa résurrection, même la réprobation des Juifs qui devaient le mettre à mort, et la conversion des gentils, plus accessibles à la grâce. L'Évangile reproduit exactement ce miraculeux portrait, le complète, lui donne le relief et la vie, et révèle de la sorte l'envoyé de Dieu. Ce n'est pas assez. En même temps qu'elles annoncent le Messie ou le Rédempteur, les prophéties le donnent comme Dieu lui-même. Or, dans l'Évangile, Jésus-Christ se déclare Dieu, et sa personne, ses miracles, son enseignement, les

conquêtes même qui suivent sa mort confirment cette assertion. On ne peut donc, sans nier l'évidence, douter de sa divinité. M. l'abbé Le Bret traite chacune de ces parties avec un soin scrupuleux. Son travail sur l'autorité des saintes Ecritures, sans accuser des idées nouvelles, résout très-bien, c'est-à-dire très-simplement et très-nettement, cette grande et fondamentale question. Le parallélisme des prophéties et des événements est, comme il convient, rapide et clair. La brièveté devient ici une qualité précieuse. — Le chapitre consacré à la personne du Sauveur mérite une attention particulière. Notre-Seigneur y est considéré dans ses divines prérogatives, dans ses plans de régénération et dans les difficultés que présente cette œuvre, dans la puissance et la vertu prophétique de sa parole, dans ses rapports avec les hommes, pharisiens, pécheurs, apôtres, persécuteurs et bourreaux. On n'arrive point à la fin d'un pareil examen sans se rappeler le cri échappé à Rousseau : « Se peut-il que celui dont l'Évangile fait l'histoire ne soit qu'un homme ? » Et la raison et le cœur répondent en même temps : Non ! Du reste, les preuves se suivent, se lient et renchérisent, en quelque sorte, les unes sur les autres. « Si vous ne croyez pas à mes paroles, disait Jésus-Christ, croyez au moins à mes œuvres. » Les œuvres qu'il prend ici en témoignage, ce sont les miracles qu'il opère pour ainsi dire à chaque pas et qu'il a résumés dans sa réponse aux envoyés de Jean-Baptiste. D'autres hommes ont fait des actions prodigieuses, mais ces hommes ne se disaient pas Dieu. Si Jésus-Christ est un jongleur, comme on a eu l'impudence de le dire, Dieu lui-même s'est fait son complice. Quand il triomphe des éléments, de la maladie, des démons, de la vie humaine, c'est Dieu qui lui prête sa vertu pour nous tromper. L'auteur a touché tous ces points d'une manière assez heureuse. Enfin, comme couronnement, voici la fondation d'une Eglise contre laquelle aucune puissance ne prévaudra, et la transformation du monde par une doctrine contre laquelle le monde presque entier commencera par s'inscrire. Tout cela n'est-il pas divin ? Le livre se ferme sur cette conclusion : « Oui, Jésus-Christ est Dieu. La nature ne prouve pas plus l'existence de Dieu que le christianisme la divinité du Christ. » Parole simple et profonde, que l'on s'obstine à ne point méditer, mais qui renferme la vérité et le salut. Puisse le livre de M. le curé de Vaubadon la faire comprendre à beaucoup de personnes ! Ce serait surfaire cet ouvrage que de lui assigner une valeur et une portée exceptionnelles ;

mais il est grave, solide, et accessible à tous : ces qualités nous font souhaiter qu'il se répande, car, en même temps qu'elles attestent un vrai mérite, elles assurent au lecteur une étude également facile et fructueuse.

LE VERDIER.

---

## NÉCROLOGIE

---

M. JULES JANIN.

Nouveau deuil pour la littérature française : M. Jules Janin, qui avait été élu, il y a quatre ans, membre de l'académie, est mort le 19 de ce mois, à l'âge de 70 ans.

Né à Saint-Etienne, le 11 décembre 1804, il avait commencé par se consacrer à l'enseignement; mais il renonça très-jeune encore à cette carrière pour entrer dans celle des lettres. Collaborateur fantaisiste très-remarqué du *Figaro* en 1827, il entra bientôt à la *Quotidienne*, où il fit ses premiers feuilletons de théâtre, signés dès lors J. J.; il passa de là au *Messenger des chambres*, puis fut choisi par Bertin l'aîné pour remplacer Duvicquet au *Journal des débats*, auquel il n'a cessé de donner son feuilleton hebdomadaire que peu de mois avant sa mort.

Le moment ne nous semble pas venu de juger d'une manière définitive les œuvres et la vie de celui qu'on avait surnommé le *Prince des critiques*. Esprit frivole, léger, peu soucieux de morale, cherchant à amuser et à faire rire, il a trop souvent glissé jusqu'à la gravelure; cependant, dans son discours de réception à l'académie française, il a eu le courage de flétrir les derniers sentiments et la mort misérable de Sainte-Beuve auquel il succédait. A-t-il eu le bonheur de recevoir les consolations religieuses que semblait apprécier le discours dont nous parlons? Atteint par la goutte depuis de longues années, il a été enlevé subitement, au moment où son infirmité paraissait allégée, où son esprit et son corps semblaient avoir recouvré quelque agilité. Nous voulons espérer cependant, avec celui des rédacteurs de l'*Union* qui, frappant naguère à la porte du malade, à Passy, eut la consolation « d'échanger avec Mme Janin des témoignages sur la foi gardée aux principes chrétiens » qui avaient éclairé la jeunesse de son mari, » et le rédacteur du



tantiensi professore. — *Methodus analytico-synthetica in scientiis metaphysicis.* — Tomus primus. — *Logica : intellectualismus exponitur et ad pauca reducitur principia.* — 1 vol. in-12 de 421 pages, chez Bray et Retaux ; — prix : 4 fr.

**Intérieur (l') de Marie modèle de la vie intérieure**, par le P. J.-N. Grou, de la compagnie de Jésus ; — nouvelle édition. — 1 vol. in-18 de 284 pages, chez V. Sarlit ; — prix : 1 fr. 25.

**La Bassèmenturie (Herménie de).** *Souvenirs biographiques et littéraires, recueillis par le R. P. Henri THOMAS, des frères-prêcheurs ; — nouvelle édition.* — 1 vol. in-8° de 472 pages, chez L.-A. Kittler, à Leipzig, et chez Mme Vve H. Casterman, à Tournai et à Paris : — prix : 6 fr.

**Livre d'or des âmes pieuses, ou cinq livres en un seul.** — *Imitation de Jésus-Christ, distribuée en divers quarts d'heure selon les besoins des fidèles. — Choix de prières pour tous les temps de l'année, indulgences avec exercices spéciaux. — Paroissien choisi pour mieux assister aux offices et communier avec plus de fruit. — Neumaines et pratiques de dévotion. — Méditations et lectures pour les dimanches et fêtes, et vies des principaux saints méditées*, par M. l'abbé J.-R. DESBOS, curé du diocèse de Viviers. — 1 vol. in-12 de xxviii-1044 pages, chez Jouby et Roger ; — prix : 4 fr.

**Mémoires sur la révolution, le premier empire et les premières années de la restauration**, par M. Jacques-Pierre FLEURY, publiés et annotés par le R. P. dom Paul PIOLIN, bénédictin de la congrégation de France. — 1 vol. in-8° de 548 pages, chez Leguicheux-Gallienne, au Mans, et chez V. Palmé, à Paris ; — prix : 6 fr.

**Oeuvres oratoires de Mgr FREPPEL**, évêque d'Angers. — *Discours, panégyriques.* — Tome III, in-8° de 422 pages, chez A. Jouby et Roger ; — prix : 5 fr.

**Oraison (l') mentale d'après sainte Thérèse, saint Liguori, saint François de Sales, Suarez, Rodriguez et autres maîtres spirituels**, par le P. PETITALOT, mariste. — 1 vol. in-18 de 174 pages, chez Fr. Seguin aîné, à Avignon, et chez Bray et Retaux, à Paris ; — prix : 75 c.

**Pèlerinages (les saints) de Paray-le-Monial et de Verosvres à la gloire du sacré-cœur de Jésus et en l'honneur de la B. Marguerite-Marie Alacoque**, par M. l'abbé F. CUCHERAT, chanoine honoraire d'Autun, aumônier de l'hôpital de Paray-le-Monial. — 3<sup>e</sup> édition, augmen-

*tie d'une petite Histoire de Paray-le-Monial pouvant servir de guide aux pèlerins dans la visite de ses monuments.* — 1 vol. in-18 de 180 pages, chez P. Boyer-Jannin, à Châlon-sur-Saône, chez Briday, à Lyon, et chez Ad. Le Clère et Cie, à Paris ; — prix : 1 fr.

**Question (la) des cimetières en Belgique**, par le chanoine F.-J. MOULART, professeur de droit civil ecclésiastique, à l'université catholique de Louvain. — 1 vol. in-12 de 178 pages, chez L.-A. Kittler, à Leipzig, et chez Mme Vve H. Casterman, à Tournai et à Paris : — prix : 1 fr.

**Saint-Barthélemy (la)**, par M. le docteur HOLZWARth ; — traduit de l'allemand, avec l'autorisation de l'auteur, par M. H. D. — In-12 de 90 pages, chez Closson et Cie, à Bruxelles, et chez C. Dillet, à Paris ; — prix : 1 fr. 25 c.

Extrait des brochures pour le temps présent (*Zeitgenoesse Broschüren*) publiées à Munster.

**Semaine eucharistique. Chemin de la croix et choix de prières à l'usage des enfants qui se préparent à leur première communion**, par Mme la baronne DE CHABANNES ; — 2<sup>e</sup> édition. — 1 vol. in-18 de xxxvi-320 pages, chez L. Guériu et Cie, à Bar-le-Duc, et chez V. Palmé, à Paris ; — prix : 2 fr.

Se vend au profit de l'œuvre des petits clercs du Saint-Sacrement (Issy-sur-Seine).

**Souvenirs populaires du vieux Poitou, recueillis pendant un voyage à Poitiers et aux alentours**, par M. Louis POILLON. — 1 vol. in-12 de 120 pages, chez L.-A. Kittler, à Leipzig, et chez Mme Vve H. Casterman, à Tournai et à Paris ; — prix : 60 c.

Récits historiques et légendaires de la France.

**Trésor (le) du prêtre, répertoire des principales choses que le prêtre doit savoir pour se sanctifier lui-même et sanctifier les autres**, par le R. P. MACH, de la compagnie de Jésus ; — traduit de l'espagnol, par M. Abel GAVEAU, prêtre. — Seule traduction française autorisée par l'auteur. — Tome II, in-12 de 574 pages, chez P. Lethielleux ; — prix : 3 fr. 50.

**Voyage (petit) en Belgique. Impressions d'un touriste chrétien**, par Mme Dorothee DE BODEN. — 1 vol. in-8° de 302 pages, chez L.-A. Kittler, à Leipzig, et chez Mme Vve H. Casterman, à Tournai et à Paris ; — prix : 2 fr.

Bibliothèque catholique de la Jennesse.

Le Propriétaire-Gérant :  
J. DUPLESSY.

# TABLES.

---

## I

### TABLE DES ARTICLES RELATIFS A LA Bibliographie catholique A L'ŒUVRE DES BONS LIVRES ET A DES SUJETS GÉNÉRAUX.

- Académie (l') française : Discours de réception de M. le baron de Viel-Castel, (suite et fin), 5. — Réponse de M. Xavier Marmier à M. le baron de Viel-Castel, 84. — Discours de réception de M. de Loménie, 464, 244. — Réponse de M. Jules Sandeau à M. de Loménie, 321. — Trois élections, 443. — Liste des membres de l'Académie française au 4<sup>er</sup> février 1874, 446.
- Bulletin sommaire des principales publications des mois de janvier 1874, 79 ; — février, 156 ; — mars, 238 ; — avril, 348 ; — mai, 398 ; — juin, 488.
- Danger des mauvais livres et des mauvais journaux, par Mgr l'évêque d'Angers, 404.
- Discours de réception de M. de Viel-Castel (suite et fin), 5 ; — de M. de Loménie, 464, 244.
- Elections (trois) à l'Académie française, 443.
- Janin (Jules), 481.
- Liste des membres de l'Académie française au 4<sup>er</sup> février 1874, 446.
- Michelet (J.), 449. — M. Michelet au collège de France, 232.
- Nécrologie, 448, 481.
- Œuvre des vieux papiers, 314.
- Ouvrages condamnés et défendus par la S. congrégation de l'index, 310.
- Réponse de M. Xavier Marmier au discours de réception de M. le baron de Viel-Castel, 84 ; — de M. Jules Sandeau au discours de réception de M. de Loménie, 321.
- Revue des recueils périodiques du 16 décembre 1873 au 15 janvier 1874, 74 ; — du 16 janvier au 15 février, 154 ; — du 16 février au 15 mars, 233 ; — du 16 mars au 15 avril, 343 ; — du 16 avril au 15 mai, 393 ; — du 16 mai au 15 juin, 483.
- Séguir (Mme la comtesse de), 448.
- Variétés, 232.
- 

## II

### TABLE ALPHABÉTIQUE DES OUVRAGES EXAMINÉS.

On conçoit sans peine que le classement des livres tel que nous le donnons dans la table suivante ne saurait être absolu, c'est-à-dire qu'un ouvrage peut souvent convenir à plusieurs classes de lecteurs. Par la classification que nous employons, nous voulons surtout caractériser les ouvrages, et nous croyons qu'il serait difficile d'en donner une plus rigoureuse; mais on conçoit, par exemple, qu'un livre de piété ou d'instruction religieuse conviendra à beaucoup de lecteurs à la fois.

*Explication des signes employés dans cette table, et qui précèdent les titres des ouvrages.*

- N<sup>o</sup> 1. Indique les ouvrages qui conviennent aux ENFANTS.  
 2. — les ouvrages qui conviennent aux personnes d'une INSTRUCTION ORDINAIRE, telles que les artisans et les habitants des campagnes.  
 3. — les ouvrages qui conviennent aux JEUNES GENS et aux JEUNES PERSONNES.  
 — Le titre de l'ouvrage indique souvent qu'un livre convient plus particulièrement à un jeune homme ou à une jeune personne.  
 4. — les ouvrages qui conviennent aux personnes d'un AGE MUR, AUX PÈRES et AUX MÈRES de famille, à ceux qui sont chargés de l'éducation des autres.  
 5. — les ouvrages qui conviennent AUX PERSONNES INSTRUITES, qui aiment les lectures graves et solides.  
 6. — les ouvrages de CONTROVERSE, de DISCUSSION RELIGIEUSE ou PHILOSOPHIQUE.  
 \*. — les ouvrages d'INSTRUCTION RELIGIEUSE, ASCÉTIQUES et de PIÉTÉ.  
 †. — les ouvrages qui conviennent particulièrement AUX ECCLÉSIASTIQUES.  
 A. — les ouvrages qui conviennent à TOUS LES LECTEURS.  
 Y. — les livres absolument MAUVAIS.  
 M. — les ouvrages MÉDIOCRES, même dans leur spécialité.  
 R. Placée toujours après un chiffre, cette lettre, qui n'est qu'un signe de prudence, indique que, pour la classe de lecteurs spécifiée par le chiffre ou par les chiffres précédents, l'ouvrage en question, quoique bon ou indifférent en lui-même, ne peut cependant, à raison de quelques passages, être conseillé ou permis qu'avec réserve.  
 V. Placée après un chiffre, cette lettre indique un livre dangereux pour le plus grand nombre de lecteurs de la classe spécifiée, et qui ne peut être lu que par quelques-uns, et pour des raisons exceptionnelles.

NOTA. Un petit trait [—] placé entre deux chiffres indique que l'ouvrage classé par ces chiffres convient aussi à toutes les classes intermédiaires; ainsi, 1—6 veut dire que l'ouvrage convient aux lecteurs des classes 1 à 6, soit 1, 2, 3, 4, 5 et 6.

**A.**

4. 5. Absurdité (prétendue) de la religion chrétienne, et aperçu sur son origine, par un *Penseur-libre*, 99.  
 4 R. Agnès (Tante), par Mme la princesse Olga *Cantacuzène*, 335.  
 A. Album généalogique et biographique des princes de la maison de Bourbon, depuis saint Louis jusqu'à nos jours, par M. l'abbé *V. Dumax*, 475.  
 4. Amazone (l') chrétienne, ou les Aventures de Mme de Saint-Balmon, par le P. Jean-Marie *de Vernon*; introduction et notes de M. René *Muffat*, 442.  
 \*. Ame (la très-sainte) de Jésus modèle incomparable de perfection, par saint François de Borgia, trad. par le P. *Turquand*, 444.  
 3 R. 4. Amis (les) du Paon d'or, par M. J.-P. *Faber*, 400.  
 1. \*. Anges (les) de la terre, petites histoires vraies, offertes à l'enfance catholique, 20.  
 4-6. Applications (les) de la physique aux sciences, à l'industrie et aux

arts, par M. Amédée *Guillemin*; — ouvrage contenant 427 figures, 22 grandes planches, dont 6 imprimés en couleur, d'après les dessins et les aquarelles de MM. *Cicéri*, *Deyrolle* et *Férat*, et 3 cartes, 404.

M. Art (l') d'acquérir la science et d'apprendre à écrire, par M. l'abbé *J. Olive*, 254.

**B.**

4. 5. Benoît XIII (le pape), 1724-1730, par M. *J. Chantrel*, 176.

4. Bibliothèque de la jeunesse chrétienne, 259.

4. Bibliothèque des merveilles, 203.

4. Bibliothèque maternelle, 348.

3. Bibliothèque rose illustrée, 22, 54, 64.

4. Bibliothèque Saint-Germain, 21.

4. Bouët-Willlaumez (l'amiral) et l'expédition dans la Baltique, par M. *Félix Julien*, 105.

4. Bouillon (Godefroi de), par M. *Alph. Vétault*, 107.

4. Bretons et Vendéens, et Autrefois et aujourd'hui, par Mlle *Gabrielle d'Ethampes*, 21.

**C.**

4. 5. Capétiens (les), monarchies et républiques comparées, par M. *Cou-nord*, 445.

4. 5. Catholicisme (le) et la France, par M. le comte *Gazan de La Pey-rière*, avec la collaboration de feu M. le vicomte *Gazan de La Pey-rière*, 256.

M. Cause (la vraie) du mal profond qui règne dans nos études classi-ques, le remède de ce mal, par M. l'abbé *J. Olive*, 109.

4. Causes et remèdes de nos désastres. — Guerre de 1870-71 consi-dérée au point de vue moral et religieux, par M. *Batiffol*, 179.

3. Chef (le petit) de famille, par Mlle *Zénaïde Fleuriot*, vignettes sur bois par M. *Castelli*, 22.

4. 5. R. Choiseul (Mme de) et son temps, étude sur la société française à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, par M. *Grasset*, 419.

\* Choix (le) d'un état de vie, ou l'Entrée en religion, par le P. *Les-sius*; trad. par M. l'abbé *Abel Gaveau*, 338.

\* Chrétien (le) à l'école du Calvaire, par le P. *Jacques Nouet*, S. J.; ouvrage corrigé et entièrement refondu par le P. *Henri Pottier*, S. J., 110.

A. Cimetière (le) au XIX<sup>e</sup> siècle, ou le dernier Mot des solidaires, par *Mgr Gaume*, 111.

A. Clef (la) de la science, ou les Phénomènes de la nature expliqués, par le docteur *E.-C. Brewer*; édition, revue et augmentée, par M. l'abbé *Moigno*, 424.

\* Cœur (le sacré-) salut de la France, par M. *Alex. de Saint-Albin*, 113.

3. 4. Concierge (la petite), par Mlle *Menniot*, 64.

4. 5. \*. Conférences sur la divinité de Jésus-Christ. prêchées devant la jeunesse des écoles, par M. l'abbé *Freppel* (aujourd'hui évêque d'Angers), 475.
- \*. Confession (la) aux personnes pieuses, par M. l'abbé *A. Arnaud*, 427.
- Y. Constitution (de la) de l'Eglise au temps des apôtres, par *un Historiographe catholique*, 310.
- A. Contes arabes tirés des Mille et une nuits, traduction de *Galland*, revue et accompagnée de notes et d'éclaircissements d'après les orientaux, par M. Raoul *Chotard*, 427.
4. Correspondance de *Lamartine*, publiée par Mme Valentine de *Lamartine*, 184.
- Y. Cours abrégé de l'histoire de Venise jusqu'à nos jours, pour l'instruction facile du peuple, par Joseph *Cappelletti*, 310.
4. Cours d'adultes, par M. l'abbé *Doyotte*, 258.
3. 4. Cours de langue française, avec de nombreux exercices empruntés aux meilleurs écrivains, par M. B. *Berger*, 24.
6. †. Cours de théologie, ou Explication de la doctrine chrétienne en forme de catéchisme, par M. l'abbé *d'Arhan de Lamothe*, 428.

**D.**

4. 5. Dahomé (le), souvenirs de voyage et de mission, par M. l'abbé *Luffite*, 259.
4. 5. Descente (une) aux enfers; le Golfe de Naples, Virgile et le Tasse, avec une carte des enfers, par M. *Johanet*, 486.
4. Dévotion (la) dans le monde, par Mme la comtesse de *Mila*; précédé d'une lettre à l'auteur, par Mgr *Mermillod*, 25.
4. †. Direction (de la) de l'enseignement religieux, ouvrage utile au clergé, aux instituteurs et institutrices, et à toutes les personnes qui s'occupent de l'enseignement du catéchisme, par *un Inspecteur ecclésiastique*, 27.
4. 5. \*. Divinité (la) du Christ dans l'histoire des origines chrétiennes, par M. l'abbé *Le Bret*, 475.
- Y. Dogme (le) du Vatican sur l'épiscopat universel et l'infaillibilité papale relativement au Nouveau Testament, par Joseph *Langen*, 310.
4. Doigt (le) du commissaire, ou Progrès de l'époque, par M. Pierre *Bion*, 339.

**E.**

4. Ebba, 429.
- \*. Echos de Lourdes, notes d'un pèlerin, par M. Félix *Julien*, 28.
3. 4. Enfance (l') sous l'égide de la mère chrétienne, par Mme André *Fonbrune*, 342.
3. \*. Enfant (l') chrétien, par M. l'abbé *Delmas*, 434.
3. Enfants (les) pendant la paix, par M. Henri *Jousselin*; illustrations de M. *Bertall*, 266.

- A. Entretiens d'un instituteur sur l'utilité des oiseaux, par M. Ch. Viel, 432.
4. 5. \*. Esprit du P. Faber, extraits de ses œuvres classés méthodiquement et présentant un exposé de sa doctrine, suivis de tables et précédés d'une introduction, par M. Léon Gautier, 29.
- \*. Esprit (de l') et de la vie de sacrifice dans l'état religieux, par le P. S.-M. Giraud, 33.
- \*. Esprit et pratique de la dévotion au Sacré-Cœur, par M. l'abbé Th. Boulangé, 443.
- 4-6. Esprit (l') révolutionnaire, conférences de l'oratoire, par le P. Les-cœur, 494.
4. 5. Etudes sur les temps primitifs de l'ordre de Saint-Dominique : le bienheureux Jourdain de Saxe, par le P. Antonin Danzas, 243.
- \*. Eucharistic (la divine), sujets pour l'adoration du très-saint sacrement, extraits des écrits du T.-R. P. Eymard, 35.
3. \*. Exemples (nouveaux) de vie chrétienne offerts aux jeunes personnes, 433.
- A. Exil (l') de Sa Grandeur Mgr Mermillod, vicaire apostolique de Genève, 267.
- \*. Explication, en forme de catéchisme, des épîtres et évangiles de tous les dimanches et des principales fêtes de l'année, par le T.-H. F. Philippe, 346.

F.

4. Far-West (du) à Bornéo, par M. le baron de Wogan, 494.
3. Far-West (Dans l'extrême), aventures d'un émigrant dans la Colombie anglaise, par M. R.-D. Johnson; traduit de l'anglais, par M. A. Talandier; vignettes par M. A. Marie, 38.
4. 5. Femme (la) biblique, son influence religieuse, sa vie morale, par Mlle Clarisse Bader, 495.
- \*. Fêtes et dévotions populaires, tableau des us et coutumes religieux des patronages des saints et pèlerinages célèbres, par M. l'abbé V.-G. Berthoumieu, 209.
4. M. Fille (la) de la pétroleuse, par M. Pierre Bion, 339.
- †. France (la) ecclésiastique, almanach du clergé pour l'an de grâce 1874, 445.
4. 5. Franc-maçonnerie (la) dans ses origines, son développement physique et moral, sa nature et ses tendances, par M. l'abbé Auguste Onclair, 436.

G.

3. Gens (les braves), par M. J. Girardin; vignettes par M. Emile Bayard, 38.
4. Goethe (W.). Les Œuvres expliquées par la vie, dernières années, par M. A. Mexières, 270.
5. Guerre de la Prusse contre l'Eglise catholique avec la complicité et

pour le malheur de la France, dans le passé et le présent, par M. Timothée *Francaeur*, 442.

5. 6. Guide de l'art chrétien, études d'esthétique et d'iconographie, par M. le comte Grimouard *de Saint-Laurent*, 446.  
4. Guide pratique de la jeune mère, ou l'Education du nouveau-né, par M. le docteur *Brochard*, 348.

**H.**

3. 4. Héritage (un) manqué, par M. *Balech-Lagarde*, 199.  
4. Heure (l') à Dieu, dernières paroles du manifeste de Mgr le comte de Chambord, 8 mai 1871, par M. le général *Cathelineau*, 204.  
4 R. Histoire (l') de France depuis les temps les plus reculés jusqu'en 1789, racontée à mes petits-enfants, par M. *Guizot*, 275.  
A. Histoire (l') de France en 100 tableaux, 36.  
\*. Histoire de la sainte Vierge d'après les pères, les voyageurs, les évangiles apocryphes et les traditions orientales, par M. l'abbé *Petit*, 278.  
Y. Histoire de la ville de Rome au moyen âge, du v<sup>e</sup> siècle au xvi<sup>e</sup>, par Ferdinand *Gregorovius*, 340.  
A. Histoire de notre petite sœur Jeanne d'Arc, dédiée aux enfants de la Lorraine, par Mme Marie *Edmée*; préface de M. Antoine *de Latour*, 279.  
A. Histoire (l') sainte en 50 tableaux, 36.  
3. 4. Histoire universelle. Cours méthodique et classique d'après le plan de Bossuet, mis en rapport avec les programmes de l'université et l'enseignement secondaire des jeunes filles, par M. l'abbé F. *Loizellier*, 350.  
4. Homme (l') au capuchon rouge, chronique du xv<sup>e</sup> siècle, par M. Charles *Buet*, 202.

**I.**

- ~. Imitation (l') de Jésus-Christ expliquée par elle-même et exposée dans ses fleurs et ses fruits, avec traduction la plus conforme au texte, par M. l'abbé C.-F. *Fouet*, 352.  
3. 4. Impressions et souvenirs d'un voyageur chrétien, par M. Xavier *Marmier*, 354.  
\*. Instructions sur l'oraison dominicale, par Mgr *Landriot*, 422.  
4. <sup>no</sup>. Introduction au catéchisme, entretiens familiers d'une mère avec son enfant sur les vérités fondamentales de la religion et de la morale chrétienne, par M. l'abbé *Lalanne*, 37.

**J.**

- ~. Jardin spirituel, ou Trésor de la piété chrétienne, recueil d'instructions et de prières contenant tout ce qu'un chrétien doit savoir et pratiquer pour arriver à la perfection, par M. l'abbé *Blanc*, 280.

3. 4. \*. *Jogues* (le R. P. Isaac), de la compagnie de Jésus, premier apôtre des Iroquois, par le P. F. *Martin*, 358.  
3. *Journal de la jeunesse*, nouveau recueil hebdomadaire illustré, année 1873, 38.

E.

2. 4. *Lettres d'un paysan*, par M. Jean *Grange*, avec préface par M. *Adrien de Riancey*, 204.  
4-6. *Lettres d'un vétérinaire* à M. *Littré*, de l'académie française, par M. Jean *Grange*, 284.  
4. †. *Litanies* (les) de la très-sainte Vierge, explications, exemples, traits, notices, relatifs au culte de la sainte Vierge, par M. l'abbé N.-J. *Cornet*, 282.  
4. 5. *Louis XVI, Marie-Antoinette et Mme Elisabeth*, lettres et documents inédits, publiés par M. F. *Feuillet de Conches*, 45.

M.

4. *Manuel de l'amateur des jardins*, traité général d'horticulture, par MM. J. *Decaisne* et Ch. *Naudin*; figures dessinées par M. A. *Riocreux*, gravées par M. F. *Leblanc*, 362.  
4. *Manuel pratique pour l'éducation des jeunes filles*, comprenant la méthodologie et la didactique, par M. l'abbé F.-S.-Ph. *Nouwen*, 49.  
4-6. *Matérialisme* (du) contemporain, ses doctrines malsaines et leurs funestes conséquences, démonstration, d'après l'histoire, de l'existence de Dieu, par M. P. *Dupray*, 363.  
\*. *Méditations courtes et pratiques* à l'usage des pensionnaires et des jeunes personnes qui vivent dans le monde, par un *Aumônier de pensionnat*, 52.  
\*. *Méditations religieuses*, ou la Perfection de l'état religieux fruit de la parfaite raison, par le P. *Chaignon*, 447.  
\*. *Méditations sur l'évangile du dimanche*, pour tous les jours de l'année et pour les principales fêtes, par M. l'abbé A. *Arnaud*, 284.  
4-6. *Mélanges* (nouveaux) d'archéologie, d'histoire et de littérature sur le moyen âge, par les PP. Ch. *Cahier* et feu Arthur *Martin*; collection publiée par le P. Ch. *Cahier*; — *Curiosités mystérieuses*, 285.  
3. 4. *Mémoires d'un inconnu*, par M. *Balech-Lagarde*, 499.  
4. *Merveilles* (les) de la gravure, par M. *Georges Duplessis*; vignettes par M. P. *Sellier*, 205.  
A. *Missions* (les) catholiques, bulletin hebdomadaire illustré de l'œuvre de la propagation de la foi, 124.  
4. *Missions* (les) catholiques françaises, par M. l'abbé E.-J. *Durand*, 293.  
4. *Moines et prêtres*, par M. *Philarète Stanz*, 207.



N.

3. Neveux (les) de tante Rosine, par Mine F. *de Silva*; vignettes par M. *Morin*, 54.
4. Nouvelles variées, par Mme *Mathilde Bourdon*, 208.

O.

4. Ordonnances des rois de France et autres princes souverains relatives au Dauphiné, précédées d'un catalogue des registres de l'ancienne chambre des comptes de cette province, par M. l'abbé C.-U.-J. *Chevalier*, 366.
4. 5. R. Origines (les) de la terre et de l'homme : d'après la Bible et d'après la science, par M. l'abbé *Fabre d'Envieu*, 450.
4. Ouvrière (l') mère de famille, par M. le docteur *Brochard*, 348.

P.

3. 4. Par-dessus la haie, par Mme *de Stolz*; gravures par M. A. *Marie*, 55.
4. 5. Passé (du) et de l'avenir de la France, 57.
4. Persécution endurée pendant la révolution par les religieuses hospitalières de Saint-Joseph de Beaufort-en-Vallée, par le P. dom *Paul Piolin*, 59.
- A. Philippe (le très-honoré frère) et l'institut des frères des écoles chrétiennes, par M. A. *Rastoul*, 429.
- A. Philippe (le frère) et son triomphe, par M. Ch. *de Plaisia*, 428.
- A. Philippe (le frère), sa vie, sa mort, ses obsèques, par M. A.-S. *de Graffigny*, 428.
- A. Philippe (le frère), ses funérailles, sa vie et ses œuvres, par MM. *Jean Darche, de Chevrières* et *Alexandre Massé*, 428.
3. 4. Pièces (les quatre) d'or, par Mlle *Julie Gouraud*; vignettes par M. *Emile Bayard*, 64.
4. Pieds (les) d'argile, par Mlle *Zénaïde Fleuriot*, 240.
4. 5. Poète (un) réformateur de l'éducation, examen des théories de M. de *Laprade*, par le P. Ch. *Clair*, S. J., 297.
4. 5. Principes (les) de la sagesse, par Fr. *de Salazar*; traduit de l'espagnol, par le P. *de Courbeville*, 63.
- 4-6. Principes (les) de 1789, leur valeur, leurs effets, selon les divers sens qu'on leur donne, par M. F. *Denoël*, 245.
4. 5. Principes (les) du droit naturel dans la question de l'instruction obligatoire, gratuite et laïque, par M. l'abbé L. *Petit*, 300.
6. 5. R. Principe (le) vital et l'âme pensante, par M. *Francisque Bouillier*, 65.
4. 5. Profession de foi politique, courte et claire, d'un croyant catholique, traduction du *Syllabus* en français, 370.

Q.

1. Quarante-vingt-treize, premier récit. La Guerre civile, par M. *Victor Hugo*, 216.

**R.**

4. Ravillac et ses complices. L'Évasion d'une reine de France. La Mort de Gabrielle d'Estrées. Mazarin et le duc de Guise, par M. Jules *Loiseleur*, 372.
3. 4. Récits historiques et légendaires de la France, 400, 499.
- \*. Recueil d'instructions sur toutes les fêtes de la très-sainte Vierge dont l'office est commandé par l'Eglise, par *un Aumonier des petits-frères de Marie*, 66.
- †. \*. Religieuse (la) sacristine, ou petit Manuel à l'usage des religieuses ou autres personnes pieuses chargées du soin des autels et des sacristies, 301.
- \*. Réparation (la véritable), ou l'Ame réparatrice par les saintes larmes de Jésus et de Marie, avec un choix de prières admirables pour faire la réparation, par M. l'abbé J.-M. *de B.*, 459.
- 4-6. Révolution (de la) et de la restauration des vrais principes sociaux à l'époque actuelle, par M. l'abbé Auguste *Onclair*, 224.
4. Rocher (le) de Sisyphe, par M. Michel *Auvray*, 228.
3. 4. Roi (le) de pique, par M. *Balech-Lagarde*, 499.
4. Romans (les) honnêtes, 228.

**S.**

- 4-6. †. Sacrements (les), ou la Grâce de l'Homme-Dieu, conférences prêchées dans l'église métropolitaine de Besançon, années 1869, 1870, 1871, 1872, par M. l'abbé *Besson*, 377.
- A. Saint-Barthélemy (la), par le docteur *Holzwarth*, trad. par M. H. D., 460.
- A. Sauvages (les) Ba-hnars (Cochinchine orientale), souvenirs d'un missionnaire, par M. l'abbé *Bourisboure*, 462.
- 4-6. \*. Science (la) du bonheur, par le P. *Lescœur*, 302.
- R. Secret (le) de la confession, par M. Louis *Enault*, 384.
4. Sicard (l'abbé), célèbre instituteur des sourds-muets, par M. Ferdinand *Berthier*, 466.
3. Sœur (une), par Mme *de Witt*, née Guizot, gravures dessinées par M. E. *Bayard*, 38.
- A. Société (la) de Saint-Vincent de Paul, lettres, entretiens, récits et souvenirs, par M. Eugène *de Margerie*, 229.
- \*. Souvenirs et résolutions de première communion, par *un Père de la compagnie de Jésus*, 231.
- A. Sursum corda ! poésies, par M. le comte M. A. *de Ségur*, 67.

**T.**

- Tante Agnès, Voir AGNÈS.
4. 5. R. Terreur (la), études critiques sur l'histoire de la révolution française, par M. H. *Wallon*, 469.
- A. Testament (le nouveau) et les premiers siècles de l'Eglise en cinquante tableaux, avec texte explicatif en regard, 474.

4. Théâtre (le) chez soi, comédies et proverbes, par Mlle Zénaïde *Fleuriot*, 210.
4. Thermidor, par M. Ch. *d'Héricault*, 70.
6. Theses selectæ ex universa theologia et jure canonico ac civili, expositæ et in compendium redactæ a sacerdote Juliano *Jallabert*, 305.
- M. Travail (le) est-il la liberté? Quel est l'homme le plus libre? Lettres à deux amis, par M. l'abbé J. *Olive*, 387.

U.

4. Ulubris, ou Port-Tranquille, lettres et épîtres de deux amis touchant l'agriculture, la vie de campagne et autres sujets, par M. Pierre *Labour*, 306.
- Y. Union générale, dans le clergé séculier, du sacerdoce et du mariage, par M. l'abbé *Caillet*, 310.

V.

4. 5. Vérité (la) sur le Masque de fer (les empoisonneurs), d'après les documents inédits des archives de la guerre et d'autres dépôts publics (1664-1703), par M. Th. *Yung*, 134.
- \*. Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par *Ludolphe le Chartreux*, traduite nouvellement sur le texte latin, précédée d'une introduction, par Mgr *Mermillod*, 475.
4. Vierge (la) de mai, ou les deux Mères, par M. Hippolyte *Audeval*, 388.
- A. Vierge (la) Lorraine Jeanne d'Arc, son histoire au point de vue de l'héroïsme, de la sainteté et du martyre, par Mme la baronne de *Chabannes*, 390.
4. \*. Vie du P. Bernard, prêtre, missionnaire de la congrégation du T.-S. Rédempteur, ou l'Apostolat d'un rédemptoriste, par M. l'abbé P. *Glaessens*, 138.
- \*. Vies des saints pour tous les jours de l'année, par M. l'abbé E. *Daras*, 308.
3. Violoneux (le) de la Sapinière, par Mme *Colomb*; vignettes par M. A. *Marie*, 38.

Z.

4. Zacharie le maître d'école, par M. Raoul de *Navery*, 144.
  - A. Zouaves (les) pontificaux. Mentana, Rome, campagne de l'ouest, par M. le comte Eugène de *Walincourt*, 309.
-

## TABLE ALPHABÉTIQUE DES AUTEURS

## A.

- Arlan* (l'abbé d') de Lamothe. Voir LAMOTHE.  
*Arnaud* (l'abbé A.) : Méditations sur l'évangile du dimanche, 284. — La Confession aux personnes pieuses, 427.  
*Audeval* (Hippolyte) : la Vierge de mai ou les deux Mères, 388.  
*Auway* (Michel) : le Rocher de Sisyphe, 228.

## B.

- Bader* (Mlle Clarisse) : la Femme biblique, 495.  
*Balech-Lagarde* : un Héritage manqué; — Mémoires d'un inconnu; — le Roi de pique, 499.  
*Batiffol* : Causes et remèdes de nos désastres, 479.  
*Bayard* (Emile) : les braves Gens, par M. J. Girardin (vignettes), 38; — les quatre Pièces d'or, par Mlle Julie Gouraud (vignettes), 64; — une Sœur, par Mme de Witt, née Guizot (vignettes), 38.  
*Berger* (B.) : Cours de langue française, 24.  
*Bertall* : les Enfants pendant la paix, par M. Henri Jousselin (illustrations), 266.  
*Berthier* (Ferdinand) : l'abbé Sicard, 466.  
*Berthoumieu* (l'abbé V.-G.) : Fêtes et dévotions populaires, 269.  
*Besson* (l'abbé) : les Sacrements, ou la Grâce de l'Homme-Dieu, 377.  
*Bion* (Pierre) : le Doigt du commissaire; — la Fille de la pétroleuse, 339.  
*Blanc* (l'abbé), chanoine titulaire de Rodez : Jardin spirituel, ou Trésor de la piété chrétienne, 280.  
*Borgia* (saint François de) : la très-sainte Ame de Jésus modèle incomparable de perfection, 414.  
*Bouillier* (Francisque) : le Principe vital et l'âme pensante, 65.  
*Boulangé* (l'abbé Th.) : Esprit et pratique de la dévotion au Sacré-Cœur, 413.

- Bourdon* (Mme Mathilde) : Nouvelles variées, 208.  
*Bourisboure* (l'abbé) : les Sauvages Ba-hnars, 462.  
*Brewer* (le docteur E.-C.) : la Clef de la science, 424.  
*Brochard* (le docteur) : Guide pratique de la jeune mère; — l'Ouvrière mère de famille, 348.  
*Buet* (Charles) : l'Homme au capuchon rouge, 202.

## C.

- Cahier* (le P. Ch.) : nouveaux Mélanges d'archéologie, d'histoire et de littérature sur le moyen âge, 285.  
*Caillet* (l'abbé) : Union générale, dans le clergé séculier, du sacerdoce et du mariage, 340.  
*Cantacuzène* (la princesse Olga) : Tante Agnès, 335.  
*Cappelletti* (Joseph) : Cours abrégé de l'histoire de Venise jusqu'à nos jours, pour l'instruction du peuple, 340.  
*Castelli* : le petit Chef de famille, par Mlle Zénaïde Fleuriot (vignettes), 22.  
*Cathelineau* (le général) : l'Heure à Dieu, 204.  
*Chabannes* (la baronne de) : la Vierge Lorraine Jeanne d'Arc, 390.  
*Chaignon* (le P.) : Méditations religieuses, 447.  
*Chantrel* (J.) : le Pape Benoit XIII, 176.  
*Chevalier* (l'abbé C.-U.-J.) : Ordonnances des rois de France et autres princes souverains relatives au Dauphiné, 366.  
*Chevrières* (de) : le frère Philippe, ses funérailles, sa vie et ses œuvres, 428.  
*Chotard* (Raoul) : Contes arabes tirés des Mille et une nuits, trad. de Galland (notes et éclaircissements), 427.  
*Cicéri* : les Applications de la physique aux sciences, à l'industrie et aux arts, par M. Amédée Guillemin (figures), 401.

- Claessens* (l'abbé P.) : Vie du P. Bernard, 438.  
*Clair* (le P. Ch.) : un Poète réformateur de l'éducation, 297.  
*Colomb* (Mme) : le Violoneux de la Sapinière, 38.  
*Conches* (F. Feuillet de) : Louis XVI, Marie-Antoinette et Mme Elisabeth, 45.  
*Cornet* (l'abbé N.-J.) : les Litanies de la très-sainte Vierge, explications, exemples, etc., 282.  
*Counord* : les Capétiens, monarchies et républiques comparées, 445.  
*Courbeville* (le P. de) : les Principes de la sagesse, par Fr. de Salazar (trad.), 63.

**D.**

- Danzas* (le P. Antonin) : Etudes sur les temps primitifs de l'ordre de Saint-Dominique : le bienheureux Jourdain de Saxe, 343.  
*Duras* (l'abbé E.) : Vies des saints pour tous les jours de l'année, 308.  
*Barche* (Jean) : le frère Philippe, ses funérailles, sa vie et ses œuvres, 428.  
*Decaisne* (J) : Manuel de l'amateur des jardins, 362.  
*Delmas* (l'abbé) : l'Enfant chrétien, 434.  
*Denoel* (F.) : les Principes de 1789, 215.  
*Deyrolles* : les Applications de la physique aux sciences, à l'industrie et aux arts, par M. Amédée Guillemin (figures), 404.  
*Doyotte* (l'abbé) : Cours d'adultes, 258.  
*Dumax* (l'abbé V.) : Album généalogique et biographique des princes de la maison de Bourbon, 475.  
*Duplessis* (Georges) : les Merveilles de la gravure, 205.  
*Dupray* (P.) : du Matérialisme contemporain, 363.  
*Durand* (l'abbé E.-J.) : les Missions catholiques françaises, 293.

**E.**

- Edmée* (Marie) : Histoire de notre petite sœur Jeanne d'Arc, 279.  
*Enault* (Louis) : le Secret de la confession, 384.  
*Ethampes* (Mlle Gabrielle d') : Bretons et Vendéens, 24.

- Eymard* (le T.-R. P.) : la divine Eucharistie, 35.

**F.**

- Faber* (J.-P.) : les Amis du Paon d'or, 400.  
*Fabrè d'Envieu* (l'abbé) : les Origines de la terre et de l'homme d'après la Bible et d'après la science, 450.  
*Férat* : les Applications de la physique aux sciences, à l'industrie et aux arts, par M. Amédée Guillemin (figures), 401.  
*Feuillet de Conches*, voir CONCHES.  
*Fleuriot* (Mlle Zénaïde) : le petit Chef de famille, 22. — Les Pieds d'argile ; — le Théâtre chez soi, 240.  
*Fonbrune* (Mme André) : l'Enfance sous l'égide de la mère chrétienne, 342.  
*Fouët* (l'abbé C.-F.) : l'Imitation de Jésus-Christ expliquée par elle-même et exposée dans ses fleurs et ses fruits, 352.  
*Franœur* (Timothée) : Guerre de la Prusse contre l'Eglise catholique, 442.  
*Freppel* (Mgr) : Conférences sur la divinité de Jésus-Christ prêchées devant la jeunesse des écoles, 475.

**G.**

- Galland* : Contes arabes tirés des Mille et une nuits, 427.  
*Gaume* (Mgr) : le Cimetière au XIX<sup>e</sup> siècle, 414.  
*Gautier* (Léon) : Esprit du P. Faber, 29.  
*Gaveau* (l'abbé Abel) : le Choix d'un état de vie, ou l'Entrée en religion, par le P. Lessius (trad.), 338.  
*Girardin* (J.), les braves Gens, 38.  
*Giraud* (le P. J.-M.) : de l'Esprit et de la vie de sacrifice dans l'état religieux, 33.  
*Gouraud* (Mlle Julie) : les quatre Pièces d'or, 64.  
*Graffigny* (A.-S. de) : le frère Philippe, sa vie, sa mort, ses obsèques, 428.  
*Grange* (Jean) : Lettres d'un paysan, 204. — Lettres d'un vétérinaire à M. Littré, 244.  
*Grasset* : Mme de Choiseul et son temps, 449.  
*Gregorovius* (Ferdinand) : Histoire de la ville de Rome au moyen âge, 340.

- Grimouard de Saint-Laurent* (le comte), Voir SAINT-LAURENT.  
*Guillemin* (Amédée) : les Applications de la physique aux sciences, à l'industrie et aux arts, 404.  
*Gutzot* : l'Histoire de France depuis les temps les plus reculés jusqu'en 1789, racontée à mes petits-enfants, 275.

III.

- Héricault* (Ch. d') : Thermidor, 70.  
*Hugo* (Victor) : Quatre-vingt-treize, 246.

J.

- Jallabert* (l'abbé Julien) : Theses selectæ ex universa theologia et jure canonico ac civili, 305.  
*Johanet* : une Descente aux enfers, 486.  
*Johnson* (R. D.) : Dans l'extrême Far-West, 38.  
*Jousselin* (Henri) : les Enfants pendant la paix, 266.  
*Julien* (Félix) : l'amiral Bouet-Willamez et l'expédition dans la Baltique, 405. — Échos de Lourdes, 28.

L.

- Labour* (Pierre) : Ulubris, ou Part-Tranquille, 306.  
*Laffite* (l'abbé) : le Dahomé, souvenirs de voyage et de mission, 259.  
*Lalanne* (l'abbé) : Introduction au catéchisme, 37.  
*Lamartine* (Mme Valentine de) : Correspondance de Lamartine, 484.  
*Lamothe* (l'abbé d'Arlan de) : Cours de théologie, 428.  
*Landriot* (Mgr) : Instructions sur l'Oraison dominicale, 422.  
*Langen* (Joseph) : le Dogme du Vatican sur l'épiscopat universel et l'infailibilité papale relativement au Nouveau Testament, 340.  
*La Peyrière* (le comte Gazan de) : le Catholicisme et la France, 256.  
*Latour* (Antoine de) : Histoire de notre petite sœur Jeanne d'Arc, par Mme Marie Edmée (préface), 279.  
*Leblanc* (F.) : Manuel de l'amateur des jardins, par MM. J. Decaisne et Ch. Naudin (grav.), 362.  
*Le Bret* (l'abbé) : la Divinité du Christ dans l'histoire des origines chrétiennes, 475.  
*Lescaeur* (le P.) : l'Esprit révolution-

- naire, 494. — La Science du bonheur, 302.  
*Lessius* (le P.) : le Choix d'un état de vie, ou l'Entrée en religion, 338.  
*Loiseleur* (Jules) : Ravillac et ses complices, 372.  
*Loizellier* (l'abbé) : Histoire universelle, 350.  
*Ludolphe le Chartreux* : Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ, 475.

M.

- Margerie* (Eugène de) : la Société de Saint-Vincent de Paul, 249.  
*Marie* (Adrien) : Dans l'extrême Far-West, par M. R.-D. Johnson (vignettes), 38. — Par dessus la haie, par Mme de Stolz (vignettes), 55. — Le Violoneux de la Sapinière, par Mme Colomb (vignettes), 38.  
*Marmier* (Xavier) : Impressions et souvenirs d'un voyageur chrétien, 354.  
*Martin* (le P. Arthur) : nouveaux Mélanges d'archéologie, d'histoire et de littérature sur le moyen âge, 285.  
*Martin* (le P. F.) : le R. P. Isaac Jogues, 358.  
*Mussé* (Alexandre) : le frère Philippe, ses funérailles, sa vie et ses œuvres, 428.  
*Mermillod* (Mgr) : la Dévotion dans le monde, par Mme la comtesse de Mila (lettre à l'auteur), 25. — Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par Ludolphe le Chartreux (introd.), 475.  
*Mézières* (A.) : W. Goethe, les œuvres expliquées par la vie, dernières années, 270.  
*Mila* (la comtesse de), la Dévotion dans le monde, 25.  
*Moigno* (l'abbé) : la Clef de la science, par le docteur E.-C. Brewer (revue et augmentée), 424.  
*Monniot* (Mlle) : la petite Concierge, 64.  
*Morin* : les Neveux de tante Rosine, par Mme F. de Silva (vignettes), 54.  
*Muffat* (René) ; l'Amazone chrétienne, par le P. Jean-Marie de Vernon (introd. et notes), 442.

N.

- Naudin* (Ch.) : Manuel de l'amateur des jardins, 362.  
*Navery* (Raoul de) : Zacharie le maître d'école, 441.  
*Neuville* (A. de) : l'Histoire de France

depuis les temps les plus reculés jusqu'en 1789, racontée à mes petits-enfants, par M. Guizot (gravures), 275.

*Nouet* (le P. Jacques) : le Chrétien à l'école du Calvaire, 410.

*Nouven* (l'abbé F.-S.-Ph.) : Manuel pratique pour l'éducation des jeunes filles, 49.

O.

*Olive* (l'abbé J.) : l'Art d'acquérir la science et d'apprendre à écrire, 254. — La vraie Cause du mal profond qui règne dans nos études classiques, 109. — Le Travail est-il la liberté? Quel est l'homme le plus libre? 387.

*Onclair* (l'abbé Auguste) : la Franc-maçonnerie, 436. — De la Révolution et de la restauration des vrais principes sociaux à l'époque actuelle, 224.

P.

*Petit* (l'abbé), curé de Notre-Dame du Hamel : Histoire de la sainte Vierge d'après les pères, les voyageurs, les évangiles apocryphes et les traditions orientales, 278.

*Petit* (l'abbé L.), professeur au petit séminaire de Blois : les Principes du droit naturel dans la question de l'instruction obligatoire, gratuite et laïque, 300.

*Philippe* (le T.-H. F.) : Explication, en forme de catéchisme, des épîtres et évangiles de tous les dimanches et des principales fêtes de l'année, 346.

*Piolin* (le P. dom Paul) : Persécution endurée pendant la révolution par les religieuses hospitalières de Saint-Joseph de Beaufort-en-Vallée, 59.

*Plaisia* (Ch. de) : le frère Philippe et son triomphe, 428.

*Pottier* (le P. Henri) : le Chrétien à l'école du Calvaire, par le P. Jacques Nouet (corrigé et entièrement refondu), 410.

R.

*Rastoul* (A.) : le T.-H. frère Philippe et l'institut des frères des écoles chrétiennes, 429.

*Riancey* (Adrien de) : Lettres d'un

paysan, par M. Jean Grange (préface), 204.

*Riocrey* (A.) : Manuel de l'amateur des jardins, par MM. J. Decaisne et Ch. Naudin (fig.), 362.

S.

*Saint-Albin* (Alex. de) : le Sacré-Cœur salut de la France, 443.

*Saint-Laurent* (le comte Grimouard de) : Guide de l'art chrétien, 446.

*Salazar* (Fr. de) : les Principes de la sagesse, 63.

*Ségur* (le comte M.-A. de) : Sursum corda! poésies, 67.

*Sellier* (P.) : les Merveilles de la gravure, par M. Georges Duplessis (vignettes), 205.

*Silva* (Mme F. de) : les Neveux de tante Rosine, 54.

*Stanz* (Philarète) : Moines et prêtres, 207.

*Stolz* (Mme de) : Par dessus la haie, 55.

T.

*Talandier* (A.) : Dans l'extrême Far-West, par M. R.-D. Johnson (trad.), 38.

*Turquand* (le P.) : la très-sainte Ame de Jésus modèle incomparable de perfection, par saint François de Borgia (trad.), 444.

V.

*Vernon* (le P. Jean-Marie de) : l'Amazonie chrétienne, 442.

*Vétault* (Alph.) : Godefroi de Bouillon, 407.

*Viel* (Ch.) : Entretiens d'un instituteur sur l'utilité des oiseaux, 432.

W.

*Wallon* (H.) : la Terreur, 469.

*Walincourt* (le comte Eugène de) : les Zouaves pontificaux, 309.

*Witt* (Mme de), née Guizot : une Sœur, 38.

*Wogan* (le baron de) : du Far-West à Bornéo, 494.

Y.

*Yung* (Th.) : la Vérité sur le Masque de fer (les empoisonneurs), 434.